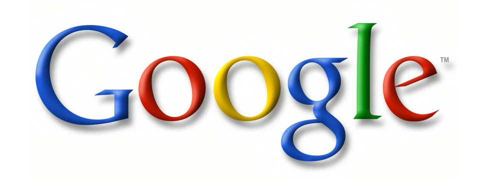






B

Fanny Wardell
from her affec.te Parents
Feb.y 10.th 1848.

NKT



W. Brough del. W. Greatbatch Sc.

"IL DÉCOUVRE, SOUS UN BERCEAU DE JASMIN SAUVAGE, UNE JEUNE FILLE VÊTUE DE BLANC, ASSISE SUR UN BANC DE GAZON."

Livre VIII. Page 64.

LONDRES:

S. Low, Lamb's Conduit Str. Treuttel Wurtz, Treuttel, Fils & Richter, Soho Squ.

1823.

NUMA POMPILIUS.



W. Derby del. Scriven sc.

LONDRES,

S. LOW, LAMBS CONDUIT STREET

TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL, FILS & RICHTER,

SOHO SQUARE.

1823

NUMA POMPILIUS,

SECOND

ROI DE ROME;

PAR

FLORIAN.

NOUVELLE ÉDITION:

Revue et corrigée, avec des notes instructives, et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur;

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

VOLUME I.

LONDRES:

S. LOW, LIBRAIRE, LAMB'S CONDUIT STREET;
TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER, SOHO SQUARE.

1823.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE

FLORIAN.

JEAN-PIERRE CLARIS DE FLORIAN, fils d'un gentilhomme du Bas-Languedoc, naquit le 6 Mars 1755, au château de Florian dans les basses Cévennes, où il passa les premières années de son enfance. Ce château avait été bâti par son grand père, conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, qui s'était ruiné à bâtir une superbe habitation sur une petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second de ces deux fils que Florian reçut le jour. Sa mère était Castillane d'origine, et c'est à elle qu'il dut le goût décidé qu'il a montré pour la littérature espagnole, et qui se retrouve dans presque tous ses ouvrages. Florian s'affligea toujours beaucoup de la perte d'une mère qu'il n'avait pas eu le bonheur de connaître, et c'est ce regret qui fit naître sans doute, cette douce et tendre mélancolie qui fait le charme de ses écrits. Quand dans la suite il obtin

des succès, il regretta encore de ne pouvoir partager son bonheur avec celle qui lui avait donné le jour, et qui s'y fût montré plus sensible que tout autre; car le père de Florian, brave et honnête homme, s'était plus occupé de cultiver ses terres que son esprit, tandis que sa mère avait du goût pour la littérature. C'était d'elle qu'il croyait tenir ses talens, et cette idée lui faisait encore chérir davantage sa mémoire.

A la mort de son Aïeul, le jeune Florian fut envoyé dans une pension à Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de choses, mais son esprit naturel, et les rapports avantageux qu'on fit de ses dispositions engagèrent ses parens à lui donner une éducation soignée.

Florian raconte, dans les mémoires de sa jeunesse, publiés sous le nom de *Mémoires d'un jeune Espagnol*, une anecdote qui pourra amuser nos jeunes lecteurs. " Mon père me ramena à Niaflor," dit-il, " où je " passai quelque temps à ne faire autre chose que " tuer des oiseaux, et lire les livres que je pouvais " trouver dans la vieille bibliothèque du château. " Mon père, qui me destinait au service, aimait à me " voir manier un fusil à huit ou neuf ans, il me don- " nait de la poudre, du plomb; je courais les champs " tout seul, tuant fort bien des moineaux; et le soir " je revenais au château rapporter ma chasse, et lire " quelque livre: celui qui me plaisait le plus, était " la traduction de l'Iliade d'Homère; les exploits

“des héros grecs me transportaient; et lorsque “j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son “plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de “former un petit bûcher avec du bois sec au milieu “de la cour; j'y déposais avec respect le corps de “Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le “feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que “le corps de mon héros fût consumé; alors, je re-“cueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à “la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-“père, en lui nommant celui dont elle renfermait “les restes.”

Le frère aîné du père de Florian, avait épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune Florian, et des talens qu'il annonçait. Voltaire fut curieux de le voir; et le début de Florian dans le monde fut chez le coryphée de la littérature française. Voltaire, qui s'amusa fort de sa gentillesse et de ses réparties, conçut pour lui beaucoup d'amitié, et lui donna depuis dans ses lettres le nom de *Florianet.*

Voici le detail qne fait notre auteur, dans les *Mémoires* dont nous avons parlé ci-dessus, de sa réception chez Voltaire, qu'il désigne par le nom de Lope de Véga.

“Je n'avais que dix ans; je savais bien que Lopc “de Véga était supérieur par son génie au reste des “hommes; mais j'étais peu en état de sentir cette

" supériorité; le respect que j'avais pour lui était
" mêlé de beaucoup de crainte; quinze jours suffi-
" rent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant
" de caresses, que bientôt il devint celui de la maison
" que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer
" auprès de lui à table; et tandis que beaucoup de
" personnages, qui se croyaient importans, et qui
" venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir
" cette importance, le regardaient et l'écoutaient,
" Lope se plaisait à causer avec un enfant. La
" première question qu'il me fit fut si je savais
" beaucoup de choses. Oui, Monsieur, lui dis-je,
" je sais l'Iliade et le blason."

De Ferney, Florian vint passer quelques années à Paris, où on lui donna des maîtres pour cultiver ses talens. Comme sa famille n'était pas riche, il entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourrait, par ce moyen, achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable. Ici, comme chez Voltaire, son esprit, mais surtout l'amabilité et la sensibilité de son caractère lui attirèrent la bienveillance de tous ceux qui l'entouraient. C'est à peu près à cette époque que Florian composa le premier ouvrage qui soit sorti de sa plume. On parlait un jour chez le duc de Penthièvre de sermons. Florian, qui avait pris part à la conversation, soutint qu'un sermon n'est pas une chose si difficile, et pré-

tendit qu'il serait capable d'en faire un. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de St. Eustache, qui était présent, devait être le juge du pari. Florian se met à l'ouvrage, et au bout de quelques jours, apporta le fruit de son travail. C'était un sermon *sur la mort;* et le curé ayant décidé en faveur de Florian, le prince lui paya, et avec beaucoup de plaisir, le prix dont il était convenu. Nous citerons ici un passage de ce coup d'essai de Florian, littéralement copié sur un exemplaire manuscrit de ce sermon, trouvé parmi ses papiers. Ce morceau qui serait intéressant comme étant la première production d'un auteur célèbre, le devient encore davantage quand on réfléchit que le prédicateur avait à peine quinze ans, et qu'il était page.

" La mort est partout: elle est dans les titres que " l'ambitieux cherche à obtenir; elle est dans les ri- " chesses que l'avare entasse; elle est dans les plai- " sirs que le voluptueux croit goûter. La mort est " la base et la fin de tout. Suivez-moi dans le monde: " contemplez avec moi tout ce que le monde adore, " et voyez partout la mort.

" Ce grand de la terre qui, fier de sa haute nais- " sance, de ses dignités, se croit pétri d'un limon plus " noble que le mien; ce grand à qui nous payons le

" prix de ce qu'ont fait ses aïeux, et qui ose regarder
" nos hommages comme un tribut qu'il nous imposa
" le jour de sa naissance; ce grand doit tout à la
" mort : il est son ouvrage, il tient d'elle seule tout
" ce qui fait sa fausse gloire. Qu'il ose produire les
" titres qui l'élèvent au-dessus de ses égaux ! Chacun
" de ces titres est un bienfait de la mort. Sa no-
" blesse ? elle est appuyée sur un monceau de ca-
" davres : plus le monceau grossit, plus elle devient
" illustre : un tas de poussière est le trône de cette
" noblesse dont il est si fier, et bientôt lui-même va
" devenir un degré de ce trône funéraire. Ses di-
" gnités ? à qui les doit-il ? à la mort qui a enlevé
" ceux qui les avaient méritées. La mort a mois-
" sonné l'homme : le titre est resté, et cet ambitieux
" le tient de la mort."

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page, il fut long-temps incertain du choix d'un état; il se décida enfin pour le service militaire, et il entra dans le corps qu'on appelait alors le corps royal d'artillerie. Il alla à Bapaume, où en était l'école, et s'appliqua à l'étude des mathématiques avec une ardeur dont on peut juger d'après l'anecdote suivante.

" Il m'est arrivé souvent," dit-il, " dans le fort
" de l'hiver, courant à cheval devant la voiture de
" Don Juan, de me rappeler une proposition que

" j'avais de la peine à démontrer sans figure ; je des-
" cendais, et, traçant sur la neige, avec le manche
" de mon fouet, deux mobiles liés ensemble par une
" ligne inflexible, je calculais et démontrais le point
" où était leur centre de gravité ; et lorsque j'avais
" fini ma démonstration je remontais à cheval, et je
" regagnais, en galopant, le temps que mes mobiles
" m'avaient fait perdre."

A peu près vers cette époque Florian obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre. Sa famille, qui désirait l'attacher à un homme puissant, lui fit accepter presque malgré lui la place de gentilhomme que lui avait offert le duc de Penthièvre, et à la quelle il aurait préféré le service militaire.

Il fut donc obligé de se fixer à Paris, et cette vie tranquille, qu'il avait tant redoutée, ne contribua pas peu à le lancer dans la carrière littéraire. Son penchant pour les lettres avait été déterminé principalement par les encouragemens que Voltaire n'avait pas manqué de lui donner ; et son goût pour la littérature espagnole lui fit concevoir le projet de rajeunir les peintures de l'amour chevaleresque, et même les douces chimères de l'amour pastoral.

L'habitude qu'il avait contractée de l'étude, était devenue un besoin pour lui. Il ne passait jamais un jour sans travailler, et souvent il écrivait du matin

au soir. Au milieu d'un ouvrage il s'occupait déjà de celui qu'il ferait après.

Peu d'auteurs sont entrés aussi jeunes que lui à l'Académie Française : il n'avait que 33 ans le jour qu'il y fut nommé. Ainsi que tant d'autres il ne regarda pas cette place comme un privilège de ne rien faire ; et si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avait encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années. Parmi ces projets était celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres, comme l'a fait Plutarque. Pour mettre la main à cet ouvrage il attendait que son imagination fut refroidie ; ce sera, disait-il, l'occupation de ma vieillesse.

Florian, quoiqu'il eût pu avoir de brillans succès en société, ne s'y livrait que rarement. Il aimait le travail, la retraite, et ne se trouvait bien que chez lui. Il s'était fait à l'hôtel de Toulouse, un petit appartement fort agréable, qu'il avait arrangé suivant son goût. Sa bibliothèque était accompagnée d'une volière, peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayait son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse portion de sa vie à composer ses charmans ouvrages, et à pratiquer toutes les vertus sociales. Il exerçait dans ses actions cette sensibilité qu'on retrouve dans ses

écrits. Jamais les malheureux ne l'ont imploré en vain. Quoique ne possédant qu'une fortune médiocre, il trouvait les moyens de se livrer à son caractère bienfaisant. Quand ses facultés n'étaient pas suffisantes, il recourait au prince; et lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie qu'il portait à son ami le curé de St. Eustache, pour les pauvres.

Florian travaillait à une histoire ancienne, lorsque la révolution commença ses ravages en France. Tout semblait devoir le mettre à l'abri de la persécution. Sans fortune, sans ambition, ne s'occupant que de ses travaux littéraires, ne désirant que le bonheur, et le cherchant dans la solitude et la tranquillité, qui aurait cru que l'aimable, le vertueux Florian eût pu être craint des hommes qui élevaient des autels à l'innocence et à la liberté? Mais Florian avait été noble, il était bon, vertueux, estimable, et c'était autant de titres à la haine des révolutionnaires. Il fut arrêté et jeté dans la prison dite du Port-Libre, parmi six cents personnes dont les cris et les gémissemens déchiraient son cœur sensible, et rendaient sa situation mille fois plus pénible encore.

Grâces aux efforts de ses amis, il recouvra sa liberté le 9 Thermidor; mais, soit que le mauvais air et le manque de nourriture lui eussent altéré la santé, soit que les scènes horribles dont il avait été

témoin eussent trop fortement frappé son imagination, Florian avait perdu sa gaieté, son enjouement; il traînait une existence pénible, et s'approchant avec lenteur de la tombe, il aurait pu s'approprier les beaux vers d'un poète de nos jours:

" L'oiseau des champs trouve un asile
" Dans le nid qui fut son berceau,
" Le chevreuil sous un arbrisseau,
" Dans un sillon le lièvre agile;
" Le ver se glisse dans un fruit;
" L'insecte des bois quand il fuit,
" Caché sous la feuille qui tombe,
" Echappe au pied qui le poursuit......
" Notre asile à nous, c'est la tombe!"
(Delavigne. Nouvelles Messéniennes.)

Accablé de tristesse, il ne fit que languir quelque temps à Seaux, où il s'était retiré, et il y mourut le 13 Septembre, 1794, à l'âge de 39 ans.

Florian, comme nous l'avons dit, aimait la littérature espagnole; il voulut faire son début en traduisant un auteur de cette nation. Après avoir hésité quelque temps il choisit Cervantes. Galatée lui plut: il y fit des changemens heureux, y ajouta plusieurs scènes, le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poème que Cervantes n'avait pas achevé, et des stances naïves et délicates, qu'il sut amener avec art. Le succès de *Galatée* engagea Florian à se livrer à ce genre de composition.

Il publia *Estelle*, en 1788, et obtint un nouveau succès qu'il ne dut qu'à lui seul. Ces deux pastorales, les plus jolies que nous ayons en Français, ont été traduites dans plusieurs langues, et sont lues avec plaisir par ceux même qui ont le moins de goût pour cette espèce de livres.

Le genre du théâtre plaisait beaucoup à Florian. Il a écrit quelques petites pièces qui sont charmantes, et il n'est peut être pas d'ouvrage plus propre à mettre entre les mains de la jeunesse qui étudie notre langue. Ecrit avec goût, d'un style à la fois pur, simple et élégant; et respirant la morale la plus pure, le petit théâtre de Florian mérite d'être non seulement le compagnon de la jeunesse, mais le manuel de l'homme de goût.

" Essayez de faire des fables," dit un jour M. de Penthièvre à Florian. Il suivit ce conseil, et fit des fables, mais ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Dans ce genre Florian n'est inférieur qu'à *l'inimitable* La Fontaine.

Ce fut en 1791 qu'il publia *Gonzalve de Cordoue*, poème en prose assez intéressant. Le *Précis historique sur les Maures* qui le précède est fort estimé, et fait regretter qu'une mort imprévue ait empêché notre auteur de se livrer à l'histoire, comme il se l'était proposé.

Ses *Nouvelles* offrent toutes un caractère parti-

culier de naturel, de philosophie ou de sentiment. La meilleure peut-être est une allégorie bien soutenue sur le bonheur. D'autres lui préfèrent la Nouvelle Savoyarde, intitulée *Claudine*.

Il achevait sa traduction de *Don Quichotte* quand la mort l'enleva aux lettres et à ses amis. Cette traduction, quoi qu'elle soit la meilleure que nous ayons en Français, est une nouvelle preuve de la difficulté qu'il y aura toujours à faire passer dans une autre langue les écrits des hommes d'un génie vraiment original.

Florian, à sa mort, laissa plusieurs ouvrages, tel que le commencement d'une Histoire Ancienne pour la jeunesse, mais qui n'a jamais été imprimée ; un poème de *Guillaume Tell*, qu'il composa en grande partie durant son emprisonnement; et surtout *Ephraïm* qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, et au quel il travaillait lorsqu'il fut arrêté. "Ce poème offre," selon *M. Boissy d'Anglas*, "un charme inconcevable, "la tendresse fraternelle, la jalousie généreuse et "la passion de l'amour dans toute sa force."

Florian a écrit plusieurs autres ouvrages parmi lesquels on distingue *Numa* dont nous offrons aujourd'hui une nouvelle édition.

Numa Pompilius parut en 1786, mais n'obtint pas alors tout le succès au quel on s'était attendu. La réussite, non moins grande que méritée, du Télémaque

rendait l'imitation de ce genre à la fois difficile et dangereuse. Florian paraît avoir craint la comparaison, et cherche à désarmer la critique d'une manière qui fait honneur à la fois à son esprit et à son cœur, lorsqu'il fait dire à Cérès au Livre 11, page 33. —" Ne t'attends pas cependant à devenir son " favori (de Minerve) comme le fut le fils d'Ulysse. " Non, mon cher Numa, aucun mortel ne doit se " flatter d'approcher du divin Télémaque. C'est le " chef-d'œuvre de Minerve : elle-même n'oserait tenter d'égaler son propre ouvrage. Mais heureux " encore celui qui marchera de loin sur ses traces ! " heureux le jeune héros sur qui la déesse laissera " tomber quelques regards, et qui occupera le second " rang, quoique si éloigné de son modèle !"

En general la poésie de Florian a plus de grâce que d'énergie ; ses romances surtout ont de la douceur et de la facilité ; mais lorsqu'il veut s'élever au sublime il manque souvent de vivacité, de force et de coloris. Sa prose a le même caractère que ses vers ; et si ses ouvrages ne remuent pas fortement l'âme, ils échauffent du moins doucement le cœur. Après avoir lu les sublimes pages d'un Pascal ou d'un Bossuet, l'esprit a besoin de repos, ainsi que, après avoir considéré quelque temps la hauteur d'une montagne ou l'immensité d'un précipice, l'œil cherche à se reposer sur la plaine. Après la lecture de *Florian*, au

contraire, on ne ressent rien que le désir de le relire encore, de même qu'on aime à se retrouver souvent sur la colline, d'où on a vu le soleil couchant dorer de ses derniers rayons une fertile et riante campagne, l'asile de la vertu, de l'innocence et de la tranquilité. Le caractère de Florian était fait plutôt pour inspirer l'amour que pour exciter l'admiration, et ses ouvrages ressemblent à son caractère.

La première édition des œuvres de Florian est celle de Didot, 1784, 1786, et années suivantes ; 24 vol. in-18 ou 11 vol. in-8vo. Quelques personnes préfèrent l'édition de 1812, en 16 vol. in-18.

NUMA POMPILIUS.

LIVRE PREMIER.

Tullus, grand-prêtre de Cérès, élève Numa, qui passe pour son fils. Fêtes de Cérès. Tullus apprend à Numa qu'il est le fils de Pompilius, prince du sang des rois Sabins. Il lui raconte l'histoire de sa mère Pompilia, l'enlèvement des Sabines, la mort de ses parens, la guerre des Romains et des Sabins, l'alliance des deux peuples, l'éducation de Numa dans le temple de Cérès et l'ordre de cette déesse de l'envoyer à Rome. Numa descend au tombeau de sa mère. Il se prépare à partir. Conseils du pontife. Adieux de Tullus et de Numa.

Non loin de la ville de Cures, dans le pays des Sabins, au milieu d'une antique forêt, s'élève un temple consacré à Cérès. Des ormes, des peupliers aussi anciens que la terre, ombragent le faîte de l'édifice; le fleuve Curèse, après en avoir baigné les murs, va serpenter dans les jardins de plusieurs maisons isolées bâties autour de ce temple. Dans ces retraites sacrées, chaque prêtre de la déesse, avec sa femme et ses enfans, passe ses jours à la prière,

au travail, ou dans le sein de la tendresse. Protégés par la divinité qu'ils honorent, nourris par la terre qu'ils cultivent, aimés de l'épouse qu'ils rendent heureuse, bénis de leurs enfans, en paix avec eux-mêmes, ils jouissaient doucement de la vie, sans craindre ni souhaiter la mort.

Le vénérable Tullus commandait à ces prêtres. A l'âge de quatre-vingts ans, il exerçait la souveraine sacrificature avec tout le zèle d'un jeune homme et toute l'indulgence d'un vieillard. Adoré de ceux qui vivaient avec lui, respecté de tous les autres, il n'était craint que des méchans. Favori des dieux, ami des hommes, rarement il priait pour lui ; c'était toujours pour la veuve ou pour l'orphelin. Dès qu'un citoyen de Cures, dès qu'un habitant de la campagne éprouvait quelque infortune, qu'un ménage était désuni, ou que la concorde n'était plus dans une famille, le père, l'époux, l'enfant malheureux, prenait le chemin de la forêt sacrée ; il venait trouver Tullus : pour peu qu'il eût tardé, Tullus serait allé le chercher. Tullus écoutait ses longues plaintes, ne se lassait jamais de les entendre, l'encou-

rageait, le consolait, lui prodiguait des secours, des conseils. L'infortuné s'en retournait ou moins triste, ou moins à plaindre. Tullus, qui pensait n'avoir rien fait, allait se prosterner devant la déesse, et l'implorer pour ce malheureux.

Tullus n'avait plus d'épouse : il rassemblait toute sa tendresse sur son fils Numa (1). Le ciel semblait vouloir récompenser les vertus du vieillard par les dons qu'il avait prodigués au jeune homme. Numa touchait à peine à sa seizième année, et n'avait de son âge que les grâces et la douceur. Soumis à son père, qu'il respectait presque à l'égal de Cérès, enflammé du désir de lui resembler, il étudiait la morale en regardant les actions de Tullus. Méditant sans cesse les préceptes de sa religion, il voulait s'instruire encore des cérémonies du culte. Les sacrifices, la prière, occupaient tous ses loisirs ; sa tendresse pour Tullus, son amour pour l'étude, étaient ses seules passions ; son âme, pure comme l'azur du ciel, ne distinguait pas ses plaisirs de ses devoirs.

Le jour de la fête de Cérès était arrivé. Chez les Sabins, cette fête ne se célèbre point

comme à Eleusis (2); Tullus avait supprimé tous ces mystères cachés avec tant de soin, et si peu utiles au bonheur des hommes. La divinité, disait-il, qui se montre partout à nous, qui se manifeste à chaque instant dans les merveilles éclatantes de la nature, peut-elle exiger tant de secrets, tant d'épreuves, pour se communiquer aux mortels ? Doit-il être plus difficile de la remercier que de recevoir ses présens ? Non : Cérès aime tous les hommes, puisqu'elle les nourrit tous. Le champ qu'elle couvre d'épis devient un temple pour le laboureur ; et l'on doit adorer par tout l'univers celle dont les bienfaits couvrent la terre.

D'après cette idée, Tullus, de concert avec son roi, a ordonné la fête de Cérès. Chaque année, avant de commencer la moisson, tous les laboureurs, parés de leurs plus beaux habits, se rassemblent dans la ville de Cures. C'est de là qu'ils partent pour aller au temple. Les joueurs de flûte ouvrent la marche ; ensuite viennent de jeunes vierges, portant sur leurs têtes, dans des corbeilles ornées de fleurs, des offrandes pures pour la déesse. Les enfans des laboureurs marchent après elles,

vêtus de robes blanches, couronnés de bluets, conduisant le vorace animal qui se nourrit des fruits du chêne. Cette troupe nombreuse, fière de garder la victime, veut affecter une gravité toujours dérangée par leur joie bruyante. Leurs pères les suivent d'un pas tardif, en recommandant le silence, et pardonnant d'être mal obéis. Chacun d'eux porte dans ses mains une gerbe, prémices de sa moisson. Les princes, les guerriers, les magistrats, n'ont plus de rang dans ce grand jour, et cèdent le pas avec respect à ceux qui les ont nourris.

Tullus et ses prêtres étaient venus les attendre à l'entrée du bois sacré. Le jeune Numa, couronné de narcisses, vêtu d'une robe de lin, marche à côté de Tullus. Il le regarde; il aperçoit des pleurs que le vieillard voulait cacher. Plus affligé du chagrin de son père que s'il l'avait ressenti lui-même, il n'ose, devant tant de témoins, et dans une cérémonie si auguste, se jeter dans ses bras pour lui demander le sujet de ses larmes; mais son silence, son air tendre et inquiet, expriment assez son agitation. Numa toujours si attentif, si recueilli dans les cérémonies religieuses, Numa

ne voit plus que son père, ne songe qu'à lui, oublie toutes ses fonctions : ses yeux, qui cherchent à pénétrer la cause des pleurs de Tullus, sont eux-mêmes obscurcis de larmes.

On arrive au temple. Tullus se prosterne devant la déesse, et, lui présentant les prémices, Mère des humains, s'écrie-t-il, c'est toi qui fais croître ces gerbes : c'est ton père Jupiter qui nous rend pieux et reconnaissans. Dieux immortels, nous vous offrons vos propres bienfaits. Ne rejetez pas nos offrandes ; et que votre bonté suprême donne à nos champs l'abondance, à nos corps la force, à nos âmes la vertu.

Après cette prière, Tullus répand l'orge sacrée sur la victime ; il lui tourne la tête vers le ciel, l'immole et la fait consumer toute entière.

Le sacrifice achevé, les laboureurs vont déposer leurs gerbes. Mes frères, leur dit Tullus, car vous êtes aussi prêtres de Cérès, ces dons appartiennent à la déesse, c'est-à-dire aux indigens. Les prêtres des dieux ne sont que les trésoriers des pauvres ; vous en êtes les bienfaiteurs. Nommez donc le vieillard d'entre

vous qui doit veiller avec moi, pendant le cours de cette année, au soulagement des infortunés : il est juste que je vous rende compte des biens que vous me remettrez pour eux. Les laboureurs, qui connaissent tous la vertu de Tullus, refusent de lui donner un collègue ; mais Tullus l'exige, et ce choix finit la cérémonie.

Numa brûlait d'impatience de se voir seul avec son père. A peine Tullus est sorti du temple, que son tendre fils le serre dans ses bras : Mon père, lui dit-il, vous avez des peines, et je les ignore ! Ah ! je sens trop qu'à mon âge je ne puis espérer de les soulager ; mais je peux du moins m'affliger avec vous, et j'ai besoin de pleurer dès que je vois couler vos larmes. Mon cher fils, lui répond Tullus, car je ne renoncerai jamais à ce doux nom, je n'ai que trop de sujets d'en répandre : je vais me séparer de celui que j'aime plus que ma vie. Vous voulez m'abandonner ? s'écria Numa tout tremblant.—Non, mon fils ; non, mon cher fils ; c'est toi, au contraire.... Il ne put achever, les sanglots lui coupèrent la voix. Il prit Numa par la main ; il l'entraîna dans

l'endroit le plus retiré de la forêt: là ils s'assirent sur le gazon, et le vieillard lui dit ces paroles:

Numa, vous n'êtes point mon fils....A ces mots, une pâleur mortelle se répand sur le visage du jeune homme, sa main tremble dans celle de Tullus. Le grand-prêtre s'en aperçoit, et, le serrant contre son sein, il se hâte d'ajouter: Va, je serai toujours ton père; ce nom m'est aussi cher qu'à toi. Mais apprends l'histoire de ta naissance, connais à quelles hautes destinées tu es appelé par le ciel.

Numa l'embrasse, et ne répond rien; il écoute dans un profond silence, il baisse les yeux; son air semble dire à Tullus: Rien ne pourra remplacer le bonheur d'être votre enfant.

Mon fils, reprend le grand-prêtre, vous devez le jour à Pompilius, prince du sang de nos rois, et que ses rares vertus rendaient cher aux dieux et aux hommes. La belle Pompilia, de l'antique race des Héraclides, était son épouse depuis dix ans. Rien ne manquait à ce couple heureux, que de voir naître un gage de leur tendre union: Pompilius le dé-

sirait avec ardeur: la sensible Pompilia, qui ne formait jamais de vœux dont son époux ne fût l'objet, Pompilia venait tous les jours dans le temple se prosterner devant Cérès, baigner de larmes les marches de son autel, en demandant pour unique grâce le bonheur d'avoir un fils.

Je la surpris dans le sanctuaire. Elle priait avec tant de ferveur, qu'elle ne m'aperçut pas; je l'entendis prononcer ces paroles: Bienfaisante Cérès, si ton père Jupiter m'a destiné une longue vie, obtiens plutôt de lui que je périsse à la fleur de mon âge, mais que je laisse à mon époux un fruit de notre chaste amour. Oui, puissante immortelle, reprends tous les bienfaits que j'ai reçus, prive-moi de tous ceux que tu me destines, et donne-moi à leur place un enfant. Que j'entende ses vagissemens, que je puisse le voir, le tenir dans mes bras, le presser contre mon cœur, le couvrir de mes baisers, le présenter à mon époux tout baigné des larmes du bonheur! que j'expire alors; j'expirerai mère; j'aurai assez vécu. O Cérès! si tu entends mes vœux, si tu m'accordes un fils, je jure sur cet autel de te le

consacrer, de lui apprendre à benir ton nom aussitôt que sa langue pourra le prononcer, de le faire élever dans ce temple, où il te servira toute sa vie, où tu daigneras être sa mère quand Pompilia ne sera plus.

Mes pleurs coulaient en entendant cette prière. Je tombai à genoux auprès de Pompilia; et, joignant mes vœux aux siens, je suppliai la déesse de nous exaucer tous deux. Hélas! que ce bienfait fut payé cher!

Peu de temps après, Pompilia vint m'annoncer qu'elle était enceinte. Qui pourrait exprimer les transports de sa joie? Ils approchaient du délire. Huit lunes devaient encore se renouveler avant l'heureux instant qu'elle attendait, et tout était déjà prêt pour parer l'enfant qu'elle devait avoir. Jalouse et glorieuse du titre de mère, elle eût voulu que tout ce qui devait servir à son fils fût l'ouvrage de ses seules mains; elle défendait à ses esclaves de partager avec elle le bonheur de travailler pour son fils. L'espérance de le nourrir doublait sa joie de le voir naître; et la tendre Pompilia, ivre d'amour maternel, venait plus souvent au temple pour remercier

la déesse qu'elle n'y était venue pour en obtenir l'objet de ses vœux.

Elle touchait enfin à ce neuvième mois, désiré depuis si long-temps, lorsque ce Romulus, dont le nom ne vous est pas inconnu, fit répandre dans la Sabine que, pour consacrer sa ville de Rome, qui à peine était achevée, il voulait célébrer des jeux en l'honneur du dieu Consus (3). Vous savez, mon fils, combien ce dieu est en vénération parmi nous. Votre pieuse mère n'aurait pas laissé échapper une occasion d'honorer les immortels : elle voulut aller à ces jeux : le trop complaisant Pompilius l'y conduisit.

La plupart de nos Sabins suivirent Pompilius. Nos femmes, nos filles, coururent à Rome en habits de fêtes. Hélas ! nos braves citoyens étaient loin de soupçonner le piège : ils n'avaient point d'armes. Ils entrent sans défiance dans le cirque, où Romulus présidait sur un magnifique tribunal. Leurs épouses, leurs filles, prennent place à côté d'eux. Impatientes de voir le sacrifice, elles cherchent des yeux les victimes ; c'étaient elles qui en devaient servir.

A un signal de leur roi, les Romains tirent leurs épées et ferment toutes les issues. Les Sabines alarmées se jettent dans les bras de leurs pères, de leurs frères, de leurs époux : mais les farouches soldats de Romulus s'élancent au milieu de l'arène ; et, le glaive à la main, les yeux ardens, menaçant les hommes, flattant les femmes, ils enlèvent les Sabines comme des loups affamés emportent des brebis tremblantes. Vainement ces infortunées jettent des cris perçans et demandent la mort ; vainement nos citoyens furieux, oubliant qu'ils sont sans défense, se précipitent sur les ravisseurs, les saisissent, luttent avec eux, leur arrachent leurs épées, et rougissent la terre du sang romain : les Romains, plus nombreux, immolent ceux qui résistent, mettent en fuite tout le reste, vont cacher dans Rome leur proie ; tandis que nos Sabins, désolés, sanglans, couverts de blessures, accablés de douleur et de honte, reviennent à Cures annoncer cette affreuse nouvelle et préparer la vengeance.

Dès le premier instant du tumulte, ton père Pompilius, portant sa femme dans ses

bras, avait tenté de s'ouvrir un passage à travers les ravisseurs. Il touchait à la porte du cirque, quand une cohorte romaine le poursuit, l'arrête, lui arrache son épouse. Pompilius jette un cri de rage et de désespoir. Il s'est bientôt saisi d'une épée, et les Romains qui l'entourent sont déjà tombés sous ses coups : il court, il frappe, il est frappé. Mais il rejoint Pompilia; il immole son ravisseur; il reprend sa bien-aimée, la presse dans ses bras sanglans, la rassure, la console, et, malgré les Romains furieux, malgré les traits dont on l'accable, il fuit au-delà du cirque en embrassant ta malheureuse mère, en la rappelant à la vie, en se félicitant de l'avoir sauvée. Ainsi la lionne de Numidie, lorsqu'elle aperçoit de loin l'imprudent chasseur qui lui emporte ses petits, furieuse, rugissante, l'œil plein de sang et de feu, s'élance sur l'infortuné qui abandonne en vain sa proie : elle l'atteint et le déchire, fait voler autour d'elle ses membres palpitans ; mais son courroux faisant aussitôt place à sa tendresse, elle court à ses lionceaux, les caresse, pousse des cris de joie, passe et repasse sur eux sa langue en-

core sanglante, et, se couchant pour en être plus près, elle leur tend ses mamelles, tandis que ses muscles tremblent encore de la fureur qu'elle vient d'assouvir.

Tel était Pompilius. Malgré ses larges blessures, malgré son sang qui coule à gros bouillons, il arrive enfin dans ce temple. Il pose son doux fardeau au pied de l'autel de la déesse; il supplie Cérès de sauver, de défendre celle qu'il met sous sa garde: sa prière achevée, épuisé de sang, de fatigue, de douleur, il tombe sur le marbre et expire.

Je fis aussitôt enlever ta mère. On la porta dans ma maison, où elle reprit ses sens. Sa première parole fut le nom de Pompilius: elle demande son époux, elle veut le voir, elle veut aller le chercher. En vain j'espère la calmer et lui cacher la mort de ton père en l'assurant qu'il est prisonnier des Romains; les pleurs que je versais, ses presentimens, tout lui dit que je la trompe. Elle pousse des cris douloureux; elle rejette tout secours; et, s'échappant de nos bras, elle veut aller expirer sur le corps de Pompilius.

Tant de secousses, tant d'émotions préci-

pitent l'instant où tu devais voir le jour. Les douleurs de l'enfantement la surprennent; les cruelles Ilithyes(4) l'accablent de tous leurs maux : elle y succombe ; et le moment où tu reçus la vie fut celui de la mort de ta mère.

A ces mots, Numa se jette dans le sein de Tullus. Le bon vieillard, qui sent ses cheveux blancs tout mouillés des larmes du jeune homme, s'interrompt pour pleurer avec lui.

Bientôt il reprend son récit : Je fis chercher une nourrice qui pût ranimer ta frêle existence ; car tu semblais, en naissant, ne vouloir pas survivre à tes malheurs : tu poussais des cris lamentables, et ton visage livide semblait annoncer ton trépas. La femme d'un laboureur, la bonne Amyclée, vint s'offrir : ses tendres soins, encore plus que son lait, te conservèrent la vie.

Alors je m'occupai des funérailles de ta mère et de son époux. Je préparai un bûcher ; je rassemblai les habitans de Cures et de nos campagnes : notre bon roi Tatius, vêtu de deuil, les conduisait. Soldats, citoyens, laboureurs, tous pleuraient ton digne père, tous faisaient des vœux pour son fils. Le corps

de Pompilius fut brûlé à côté de celui de son épouse. Je recueillis leurs cendres dans une urne d'argent; cette urne fut déposée sur un tombeau, dans l'endroit le plus secret du temple.... Je le verrai, mon père, s'écria Numa: je le verrai, ce tombeau! il me sera permis d'y pleurer, et de toucher cette urne si chère. Oui, mon fils, lui dit le grand-prêtre, nous y descendrons aujourd'hui.

La mort de tes parens fut vengée. Nos braves Sabins, indignés de l'outrage, prennent les armes, et, guidés par Tatius, ils marchent vers la ville parjure. Les lâches ravisseurs n'osent venir au-devant de notre armée; ils se renferment dans leurs murs. Tatius les assiége; bientôt, par un heureux hasard, il se rend maître de la citadelle. Romulus, forcé de combattre ou d'abandonner sa ville, vient présenter la bataille au pied de ce Capitole qui doit, dit-on, régner sur l'univers. Tatius l'accepte; et nos Sabins, brûlant de se baigner dans le sang de ces perfides, chargent les troupes romaines avec toute la force que la fureur peut ajouter au courage. Les ennemis nt rompus: mais Romulus les rallie, Romu-

lus résiste seul aux Sabins. Il invoque à grands cris Jupiter Stator; et ce nom sacré et son exemple arrêtent ses guerriers mis en fuite. Les Romains chargent à leur tour; la honte enflamme leur courage; les lances se croisent, les boucliers se heurtent, l'horreur et le carnage augmentent, les combattans pressés ne peuvent avancer un pas qu'en marchant sur un ennemi.

La victoire, long-temps incertaine, penche enfin du côté de la justice. Notre vaillant roi Tatius et son intrépide général Métius percent une seconde fois le centre de l'armée romaine. La terre est jonchée de morts, les Sabins vont être vainqueurs; c'en est fait, dans un moment, de Rome et de Romulus, quand l'évènement le plus imprévu vient nous arracher la victoire.

Les Sabines, ces mêmes femmes que les Romains avaient enlevées pendant les jeux consuels; les Sabines, les cheveux épars, les yeux noyés de larmes, les bras tendus, poussant des cris lamentables, se précipitent au milieu des combattans. Les épées, les javelots teints de sang, le tumulte, le carnage, rien

ne les effraie : Arrêtez, s'écrient-elles : arrêtez ! cessez une guerre plus impie que la guerre civile. Vous combattez pour nous, et chacun de vos coups nous rend veuves ou orphelines. Si vous nous aimez, vous qui nous donnâtes la vie, n'immolez pas nos époux ; et vous, qui nous avez juré une tendresse éternelle, épargnez ceux qui donnèrent le jour à vos épouses. Songez que nous portons dans notre sein les gages de votre réunion. Romains, vos femmes sont Sabines ; Sabins, vos petits fils seront Romains. Cessez donc de vous égorger, vous qui n'êtes plus deux peuples, vous qui ne formez plus qu'une seule famille ; ou, si la soif du sang vous dévore, commencez par rompre, par détruire tous les liens qui doivent vous réunir : immolez vos filles et vos femmes ; et, sur leurs corps expirans, achevez de vous égorger.

Ce spectacle, ces paroles, les pleurs, les cris des Sabines, chassent la colère de tous les cœurs. Les combattans s'arrêtent, se regardent et sont surpris de ne plus se haïr. L'épée demeure levée sur celui qu'elle menaçait ; le javelot reste suspendu ; la flèche tombe de l'arc, qui se détend sans la lancer.

Les Sabines se jettent sur ces armes, et les enlèvent sans effort à leurs pères, à leurs époux, qu'elles couvrent de baisers et de larmes; elles lavent avec ces pleurs le sang dont ces mains sont souillées, elles parviennent à les joindre ensemble; alors chaque Sabine embrassant à la fois un Romain et un Sabin, elles rapprochent ainsi les visages des deux ennemis, et les forcent enfin à s'embrasser eux-mêmes.

Dès ce moment, plus de guerre, plus de vengeance. Les rois se parlent; ils conviennent que les deux peuples réunis n'en formeront désormais qu'un seul; que Tatius et Romulus, assis ensemble sur le même trône, partageront le souverain pouvoir. On jure la paix; on immole des victimes à Jupiter, au Soleil, à la Terre: les deux armées confondues se laissent conduire par les Sabines, entrent dans Rome au milieu des acclamations, et paraissent plus fières, plus glorieuses d'avoir été vaincues par la tendresse que si elles avaient triomphé par la fureur.

Cependant tu croissais sous mes yeux, et tu passais pour mon fils: je confirmais moi-

même une erreur qui s'accordait avec mes sentimens comme avec le vœu de ta mère. Dès l'âge de quatre ans, tu me suivais dans le temple, revêtu de la robe d'initié [5] ; tu portais dans tes faibles mains le vase d'or où l'on met l'encens. Ta douceur, tes grâces enchantaient nos prêtres, qui m'enviaient tous le bonheur de t'avoir donné le jour. Combien je l'ai désiré, ce bonheur ! Depuis quinze ans, Numa, je ne tiens à la vie que pour te chérir ; et quel que soit mon amour pour la vertu, si tu me vois la pratiquer avec zèle, c'est dans l'espoir, mon cher fils, que les dieux t'en récompenseront.

Je recueillis bientôt le fruit des soins que j'avais pris de toi. Dès ta plus tendre enfance tes qualités s'annoncèrent. Jamais je n'avais besoin de t'inspirer un sentiment honnête : tous étaient nés dans ton cœur. Les principes de la morale se trouvaient gravés dans ton âme avant que je t'en eusse instruit, et la raison t'enseignait tout ce que m'avait appris l'expérience. S'il m'arrivait, pour t'éprouver, de te faire une question que j'imaginais difficile, ta réponse était toujours plus claire, plus

précise que celle que j'avais préparée. Souvent, après avoir cru te donner une longue leçon de morale, tes courtes réflexions m'éclairaient; en finissant l'entretien, c'était ton maître qui s'était instruit. Tu connus toutes les sciences de nos philosophes étrusques, et tu me disais : O mon père! que tout cela est peu de chose! et ce peu laisse encore des doutes! La vertu seule est certaine; le livre en est avec nous; c'est notre cœur: consultons-le à chaque action de notre vie, suivons toujours ce qu'il nous dit; nous ne pouvons jamais nous égarer.

Je t'embrassais avec transport, et je n'osais te louer. Je craignais pour toi le vice qui dépare toutes les qualités, qui commence par les ternir, et finit presque toujours par les détruire : la vanité. O mon fils! prends-y garde pendant tout le cours de ta vie : souviens-toi bien que c'est elle qui fait le plus de mal aux vertus, puisqu'elle les empêche d'être aimables.

Je te voyais avec complaisance échapper à ce péril. Chaque jour tu devenais meilleur, et chaque jour plus modeste. Trompé par la

voix publique, surtout par mon propre cœur, je me croyais ton père, et je comptais abdiquer en ta faveur la souveraine sacrificature: tous nos prêtres, tous nos citoyens, le prévoyaient avec joie. Depuis trois jours, mon fils, un oracle céleste m'interdit cette espérance. Cérès, Cérès elle-même m'apparaît toutes les nuits, et m'ordonne d'une voix sévère de t'envoyer à Rome et de déclarer ta naissance. Vainement, à genoux devant la déesse, j'ai osé lui parler de mes craintes et rappeler le vœu de ta mère. Je n'ai point accepté ce vœu, m'a répondu la fille de Jupiter; Numa ne sera point mon prêtre: ses destins l'appellent plus haut. Numa me servira mieux sur un trône qu'à l'ombre de mes autels: qu'il marche à Rome; que ta tendresse pour lui ne s'oppose plus aux décrets du ciel!

Voilà, mon fils, le sujet de ces larmes que vous m'avez vu verser pendant le sacrifice. Il faut se soumettre, il faut nous séparer, Numa: Cérès l'ordonne; nous devons obéir.

Le tendre Numa, sans répondre à Tullus, le regarde en pleurant, lève les yeux au ciel, et paraît hésiter entre son père et les dieux:

mais le vieillard l'encourage ; Numa se décide à partir. Il prend la main de Tullus, qu'il serre doucement dans les siennes : O mon père ! lui dit-il, vous m'avez promis de me faire descendre au tombeau de Pompilius, de me laisser baiser avec respect l'urne qui contient les cendres de ma mère. Suis-moi, lui répond le grand-prêtre ; dès ce moment je veux t'y conduire.

Alors ils marchent vers le temple. Derrière l'autel de la déesse était une porte d'airain dont Tullus seul avait la clef ; il l'ouvre ; il descend quelques degrés : Numa le suit en soupirant. Ils arrivent dans un souterrain éclairé par une seule lampe. Là, sur un tombeau de marbre noir d'une sculpture simple et sans inscription, on voyait une urne d'argent couverte d'un voile funèbre. A côté de l'urne étaient un billet, une épée et des cheveux blonds. Numa s'était mis à genoux en entrant dans le souterrain. Tullus soulève doucement l'urne ; et la présentant au jeune homme : Mon fils, lui dit-il à voix basse, baisez ces restes sacrés ; touchez cette urne qui renferme les cendres de la meilleure des

mères et du plus tendre des époux. Ils ont les yeux sur vous dans cet instant ; ils vous contemplent des Champs Elysées, et préfèrent à tous les plaisirs immortels qui les environnent le spectacle de la piété de leur fils.

Numa tenait dans ses bras l'urne qu'il baignait de ses larmes. Il l'approchait de son cœur, et il lui semblait que ces cendres si chères se ranimaient. Oh ! qu'il eut de peine à les rendre au pontife ! et comme ses mains suivaient l'urne quand l'urne s'éloigna de lui !

Tullus la remet sous le voile. Alors prenant l'épée, le billet et les cheveux : Voici, dit-il à Numa, le glaive qui défendit votre mère et la patrie, qui jamais ne fut tiré par la colère, et n'immola que les ennemis de l'Etat. Je vous le remets, mon fils : faites-en le même usage. Que la puissante Cérès, à qui je l'avais consacré, fasse tomber sous ce fer tous ceux qui menaceront vos jours ! Ce billet fut tracé par votre mère à l'instant de son trépas : il est adressé au roi Tatius, et vous sera nécessaire pour occuper à sa cour le rang dû à votre naissance. Ces cheveux blonds, ai-je besoin de vous dire que ce sont ceux de votre mère ?

Elle vint les offrir à Cérès le jour où elle obtint un fils. Numa, portez-les toujours avec vous : les cœurs sensibles ont besoin de ces gages d'amour et de piété.

Après ces paroles, ils sortent du souterrain. Numa retourne à la maison du grandprêtre, où il prépare tout pour son départ. Il quitte la robe de lin, prend la toge, et paraît plus beau sous ce vêtement. Le pontife le regarde et soupire : ce nouvel habit semble lui annoncer des dangers. Il éloigne cette idée pour s'occuper de pourvoir à ce que rien ne manque à son fils. Sa tendre prévoyance le fait penser à des besoins qu'il n'aura pas : il se dépouille pour l'enrichir ; et, dans la crainte d'un refus, il va cacher parmi les habits de Numa le peu d'or qu'il a épargné : Loin de lui, je n'ai besoin de rien, disait-il : quand il sera loin de moi, tout lui deviendra nécessaire.

Cependant l'instant cruel approche ; le char qui doit conduire Numa est préparé. Tullus monte dans ce char avec son fils ; il veut l'accompagner jusques au-delà du bois sacré ; c'est alors que sa tendresse lui donne ces derniers conseils :

Pardonne-moi, mon cher fils, pardonne-moi de trembler en te voyant, si jeune encore, abandonner nos paisibles campagnes et l'asile où ton innocence n'eût jamais couru de péril, pour aller habiter une ville redoutable même à l'homme le plus sage. Te voilà sans expérience, sans guide, sans conseil, sans ami; car à ton âge on n'a point d'ami, on croit en avoir, et c'est un danger de plus: te voilà jeté au milieu de deux peuples qui, réunis par politique, sont divisés par caractère, et se regardent comme deux nations distinctes. La haine n'est point éteinte entre les Romains et les Sabins; elle ne l'est point entre leurs monarques, encore plus opposés que leurs peuples. Tatius, le meilleur des rois, ton parent, ton souverain; Tatius, qui fut notre idole tant qu'il régna parmi nous, bon, sensible, ami de la paix, possède des vertus plus utiles que brillantes; il rend justice, et il fait du bien: voilà sa vie. Romulus, au contraire, qui, pour acquérir des sujets, ouvrit un asile aux brigands, Romulus a conservé les mœurs féroces du premier peuple qu'il commanda. Passionné pour la guerre, dévoré d'ambition, tourmenté de la soif des conquêtes, il attaque

et soumet tour à tour toutes les nations voisines de Rome ; il n'estime, il ne chérit que ses soldats, ne sait que vaincre, et ne connaît pas d'autre grandeur.

Hélas ! par une fatalité déplorable, un conquérant est plus admiré qu'un bon roi ; la véritable vertu éblouit moins que la fausse gloire. Tu ne les confondras point, Numa ; tu sentiras combien Tatius est au-dessus de son collègue ; tu n'abandonneras pas le plus juste des rois, le parent, l'ami de ton père, le vengeur de Pompilia, pour suivre un conquérant farouche encore teint du sang de son frère, et dont l'affreuse trahison causa la ruine de ton pays et le trépas de ceux à qui tu dois le jour.

Mais la cour même de Tatius est un séjour dangereux pour toi. Tu seras dans Rome, dont les belliqueux citoyens pardonnent tout à la jeunesse, hors le manque de courage ; et le courage des combats n'est plus que férocité, quand il n'est pas joint à d'autres vertus. Tu seras valeureux sans doute ; le fils de Pompilius pourrait-il ne l'être pas ? Mais tes mœurs, ces mœurs si pures, qui t'ont mérité

la protection de la déesse, les conserveras-tu, Numa? Crois-moi, je n'ai pas d'intérêt à te défendre le plaisir; je ne veux pas te parler le langage austère de mon âge, te peindre la volupté sous des couleurs fausses et effrayantes; non, mon fils: la volupté a des charmes, la nature nous entraîne vers elle; il faut combattre sans cesse pour lui résister; et plus notre cœur est sensible, hélas! plus il est faible. Mais tu n'auras pas plus tôt cédé, que le remords s'emparera de ton âme; tu perdras cette douce paix, cette estime, ce respect pour toi-même qui font le charme de la vie; ton cœur humilié, flétri, n'aura plus la même énergie, le même amour pour le bien; tu souffriras enfin le plus grand des supplices, celui de connaître la vertu et d'avoir pu l'abandonner.

Je n'ai jamais vu la cour, je ne puis te donner d'avis sur la manière de s'y conduire: mais je connais les devoirs d'un homme: il faut être homme partout. Rends aux places éminentes le respect qu'on est convenu de leur accorder: rends à la vertu, dans tous les états, le culte que la vertu mérite. Fuis les méchans sans paraître les craindre; sois réservé, même

avec les bons. Ne profane pas l'amitié, en prodiguant le nom d'ami. Pèse tes paroles, et réfléchis avant d'agir. Sois toujours en garde contre ton premier mouvement, excepté lorsqu'il te porte à secourir un malheureux. Respecte les vieillards et les femmes, plains les faibles, et sois le soutien de tous les infortunés.

Si la déesse, comme je l'espère, te comble de prospérité, tu m'en instruiras: ces nouvelles prolongeront ma vie. Si le ciel voulait t'éprouver par des malheurs, reviens me trouver.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés à la sortie du bois sacré: c'était là que Tullus devait se séparer de Numa. Le char s'arrête: les yeux du jeune homme se remplissent de larmes. Du courage! lui dit le vieillard, du courage! Numa, nous nous reverrons, nous nous reverrons bientôt: le trajet d'ici à Rome est court: tu reviendras au temple: moi-même ... Ah! mon père! s'écria Numa fondant en larmes, sans doute je vous reverrai; mais je ne vivrai plus avec vous; mais je ne vous verrai plus à tous les instans de ma vie. Les longues matinées s'écouleront sans que

mon père m'ait embrassé ; le jour finira sans que Numa vous ait entendu. De quel bonheur je jouissais auprès de vous ! Je ne l'ai pas assez senti, je n'en ai pas assez remercié les dieux ! C'est à présent....

Allons, mon fils, interrompit Tullus d'une voix qu'il voulait rendre sévère, obéissons à Cérès, et ne murmurons pas contre elle. Eh quoi ! je suis le plus vieux, je suis le plus faible, et c'est moi qui vous encourage ! Crois-tu que je ne souffre pas autant que toi ? Penses-tu que mon triste cœur....?

A ces mots, sa voix s'éteint, sa force l'abandonne, il tombe dans les bras de Numa et l'arrose de ses pleurs. Mais reprenant sa gravité ! Adieu, mon fils, lui dit-il ; vous reviendrez me voir dans peu de temps, ou j'irai moi-même vous chercher à Rome. Adieu, n'oubliez pas Tullus. En disant ces paroles, il s'éloigne, et rentre à pas précipités dans la forêt.

Numa, désolé, reste les bras tendus, lui crie trois fois, adieu ! le suit de l'œil plus longtemps qu'il ne peut le voir ; et, laissant flotter les rênes des coursiers, il prend le chemin de Rome.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

Numa, parti pour Rome, s'arrête et s'endort dans un bois; il a un songe mystérieux; continue sa route. Description de la campagne de Rome et de cette ville guerrière. Accueil que fait Tatius à Numa. Caractère de ce bon roi, de sa fille Tatia, de Romulus et d'Hersilie, fille de Romulus. Numa rencontre Hersilie; il s'enflamme pour elle. Premiers effets de sa passion. Retour et triomphe de Romulus.

Numa s'éloignait à regret du lieu qui l'avait vu naître; mille pensées douloureuses l'agitaient. J'abandonne mon père, disait-il, dans l'âge où il avait besoin de ma tendresse: je renonce à des devoirs, à des loisirs doux à mon cœur; je quitte les compagnons, les amis de mon enfance, pour aller habiter un pays où personne ne m'aimera. Ah! je sens bien que je n'y pourrai vivre; je languirai comme un jeune olivier transplanté dans un terrain qui ne lui convient pas: le soleil et la rosée lui sont inutiles, ses feuilles flétries tombent le long de ses branches, ses racines ne prennent plus de nourriture; il a commencé de mourir en quittant la terre qu'il aimait.

Le jeune voyageur, accablé de ces idées, n'avait encore fait que deux milles, lorsqu'il entra dans un bois dont la fraîcheur invitait au repos. Attiré par le murmure d'un ruisseau qui serpentait sous l'ombrage, il arrête ses coursiers, les abandonne à deux esclaves, et, remontant jusqu'à la source du ruisseau, il arrive à une fontaine consacrée à Pan. Il fléchit un genou devant la statue de ce dieu, lui demande la permission de se désaltérer dans sa fontaine : après avoir rafraîchi ses lèvres brûlantes, il s'assied sur le gazon, et s'endort au bord de l'eau.

Pendant son sommeil, il eut un songe. Il lui sembla voir un char attelé de deux dragons, qui volait vers lui du haut de la nue. Dans ce char était la déesse Cérès, couronnée d'épis, portant une gerbe et une faucille. Elle vient se placer sur la tête de Numa ; et le regardant avec des yeux pleins de bonté :

Fils de Pompilia, lui dit-elle, j'aimai ta mère, et je veille sur toi. Quel que soit le vœu que tu vas former, j'ai résolu de l'accomplir : parle, dis-moi ce que tu désires le plus ; tu l'obtiendras à l'instant même. Ah ! s'écria

Numa sans hésiter, que Tullus soit rajeuni, qu'il recommence une nouvelle vie, et que jamais.... Ta demande, interrompt la déesse, est au-dessus de mon pouvoir. Jupiter, Jupiter lui-même ne peut prolonger d'un instant les jours d'un simple mortel. Les cruelles Parques ne lui sont point soumises : elles ont tranché le fil de Persée, d'Hercule, des enfans les plus chéris du maître des dieux, quand le destin, plus fort que mon père, a voulu qu'ils cessassent de vivre. Forme des vœux pour toi-même : en demandant ton bonheur, c'est demander celui de Tullus.

Eh bien, favorable déesse, rendez-moi digne de lui ; faites germer dans mon cœur les leçons de ce vénérable vieillard ; donnez-moi la sagesse : Tullus dit que c'est le bonheur.

J'avais prévu ta demande, répond Cérès, et j'ai prié ma sœur Minerve de te combler de ses dons. Ne t'attends pas cependant à devenir son favori, comme le fut le fils d'Ulysse. Non, mon cher Numa, aucun mortel ne doit se flatter d'approcher du divin Télémaque. C'est le chef-d'œuvre de Minerve : elle-même n'oserait tenter d'égaler son propre ouvrage. Mais

heureux encore celui qui marchera de loin sur ses traces ! heureux le jeune héros sur qui la déesse laissera tomber quelques regards, et qui occupera le second rang, quoique si éloigné de son modèle !

A ces mots, Numa se croit transporté dans le temple de Minerve. Il veut pénétrer jusqu'à la déesse ; mais un nuage d'or lui ferme le sanctuaire et lui dérobe la vue de la divinité. C'est en vain qu'il fait des efforts pour percer ce nuage ; c'est en vain qu'il implore les secours de Cérès : Cérès rejette ses prières, et lui fait signe d'écouter. Alors Minerve parle du milieu de la nue. Numa tombe à genoux le visage prosterné sur la terre ; il croit entendre la Sagesse qui l'instruit de tous ses devoirs ; il éprouve à la fois un saint respect et la douce persuasion. Mais quand il relève les yeux pour rendre grâce à la déesse, le temple, le nuage ont disparu. Numa se trouve au milieu d'un bois ; il ne voit plus qu'un berceau de verdure, sous lequel une jeune nymphe vêtue de blanc, assise sur le gazon, lisait attentivement. La paix, la candeur reposaient sur son visage ; la modestie, la douceur, la majesté l'environ-

naient: telle on représenterait Astrée méditant le bonheur des humains. Numa, qui se sent attiré vers cette nymphe par un charme irrésistible, demande à Cérès quel est cet objet si beau : Cérès lui nomme Egérie, et tout disparaît à ce nom.

La surprise, l'émotion que ressentit Numa le réveillèrent. Encore tout agité du songe mystérieux, il a peine à retrouver ses sens : il regarde autour de lui ; il ne voit que la fontaine de Pan, les arbres, le gazon, le ruisseau au bord duquel il s'est endormi. Ne doutant pas cependant que le songe qu'il a fait ne lui ait été envoyé par Jupiter, il adresse des vœux au maître du tonnerre, promet un sacrifice à Minerve, à Cérès, sort du bois et remonte sur son char.

Il marche, il traverse le pays des Fidénates, et arrive bientôt sur le territoire de Rome. Il le distingue aisément de celui de ses voisins : les campagnes y sont désertes ; les terres incultes n'y produisent que de l'ivraie ; les troupeaux, faibles, dispersés, y trouvent à peine leur nourriture : point de moissonneurs qui recueillent les présens de Cérès ; point de

glaneuses qui suivent en chantant la famille du laboureur ; point de berger qui, sur le penchant d'un coteau, tranquille sur ses brebis, que son chien fidèle empêche de s'écarter, chante sur sa flûte la beauté d'Amaryllis, ou les douceurs de la vie champêtre. Tout est triste, morne, silencieux. Les villages dépeuplés n'offrent que des femmes et des vieillards. Celle-ci pleure son époux, celle-là son frère, tués dans les combats. Ici c'est un père accablé par les années, qui va mourir sans consolation et sans secours : il n'a plus d'enfans ; le dernier vient de lui être enlevé pour servir dans l'armée de Romulus. Ce vieillard, au désespoir, jette des cris plaintifs, se meurtrit le visage, arrache ses cheveux blancs, et maudit les armes de son roi. Là c'est une mère qui fuit avec le seul fils qui lui reste : elle est sûre qu'on viendrait l'arracher de ses bras : elle aime mieux quitter son pays, sa maison, le champ qui la nourrissait, pour aller mendier du pain chez un peuple qui lui laissera du moins son fils. Partout la tristesse, la pauvreté, la désolation étalent leur affreuse image ; et les sujets de Romulus, depuis que leur

maître connaît la gloire, ne connaissent plus ni le repos ni le bonheur.

O dieux immortels ! s'écria Numa, voilà donc ce peuple si fier, si envié de ses voisins, et que ses victoires rendent déjà si célèbre, si redoutable ! le voilà malheureux, pauvre, cent fois plus à plaindre que ceux qu'il a vaincus. Tel est donc le prix de la gloire ! ou plutôt telle est la justice céleste : les dieux ont voulu que les conquérans souffrissent eux-mêmes des maux qu'ils font, et qu'ils achetassent de leur infortune celle dont ils accablent leurs voisins.

Numa comparait alors en lui-même le bonheur dont jouissaient les paisibles Sabins, l'abondance, la gaieté qui régnaient dans leurs campagnes, avec le spectacle qui frappait ses yeux. Il se rappelait tout ce que Tullus lui avait dit de la guerre ; il adressait des vœux aux immortels, pour qu'ils fissent naître des rois pacifiques, quand tout à coup l'aspect de Rome vient frapper et étonner ses regards. Ce mont Palatin, l'ancien asile des pâtres et des troupeaux, maintenant bordé de murailles, hérissé de tours menaçantes, ces fossés larges et profonds qui en défendent l'approche, ces

remparts inaccessibles, et ce fameux Capitole qui domine toute la ville, sur le haut duquel on distingue le temple de Jupiter, tout en impose à Numa : il regarde, admire et s'avance.

Les portes sont occupées par une foule de jeunes guerriers couverts d'armes étincelantes, appuyés sur leurs lances, la tête haute, et rejetant en arrière le panache qui ombrage leurs casques. Ils semblent déjà savoir qu'ils doivent soumettre le monde ; et leur air belliqueux glace d'effroi ceux mêmes qu'ils ne menacent pas. Numa pénètre dans la ville : partout il voit l'image de la guerre ; partout il entend le bruit des armes. Ici c'est une garde qu'on relève ; là de jeunes soldats qu'on exerce : plus loin, l'on accoutume des coursiers au son aigu de la trompette. Les métaux coulent dans les fournaises ; les boucliers, les cuirasses résonnent sur l'enclume ; l'airain gémit sous les marteaux. Il semble que tous les feux de l'Etna soient allumés dans Rome, et que les Cyclopes y travaillent à forger des chaînes pour l'univers.

Numa, peu accoutumé à ce bruit, éprouve une surprise mêlée d'effroi. Il est impatient de

voir Tatius ; il demande son palais : on le lui indique ; il était dans le quartier de la ville le moins bruyant. Le bon Tatius éloignait de lui les soldats : il voulait être aimé, et non gardé ; en tout temps on pouvait arriver jusqu'à lui ; et l'on trouvait à sa porte plus de pauvres que de courtisans.

Numa est admis devant le bon roi ; il prononce le nom de Tullus, et présente le billet de la malheureuse Pompilia. A peine Tatius l'a-t-il lu, que, jetant un cri de joie, il se précipite au cou du jeune homme. O jour heureux pour moi, s'écrie-t-il, que ne dois-je pas au pontife qui me rend le fils de mon plus tendre ami ! Oui, je reconnais bien les traits du brave Pompilius ; voilà ses yeux, voilà son air doux et caressant. Tu m'aimeras comme il m'aimait : je l'espère, j'en suis certain. Ma vieillesse est réjouie de ta vue ; je me plaignais aux dieux de n'avoir qu'une fille, les dieux m'envoient un fils.

En disant ces paroles, il embrasse de nouveau Numa, et fait appeler Tatia sa fille, Tatia, moins remarquable par sa beauté que par sa douceur, par sa modestie, par sa ten-

dresse pour son père. Elle vient; Tatius lui présente Numa: Voilà ton frère, dit-il; voilà celui que tu dois aimer comme le soutien et l'appui de ma vieillesse; voilà le fils de Pompilius dont je t'ai si souvent parlé. O jours de mon bonheur! avec quelle rapidité vous vous êtes écoulés! Numa, tu me le rappelles ce temps où, tranquille dans la Sabinie, roi chéri d'un peuple que j'adorais, père, époux, ami heureux, je voyais couler les années entre la mère de Tatia, Pompilius et le sage pontife. Ma famille, j'appelais ainsi mes sujets, n'était point assez nombreuse pour que je ne pusse pas veiller moi-même sur chacun de mes enfans. Je les connaissais tous, j'allais souvent les visiter; et quand, avec Pompilius, j'avais parcouru mon petit Etat, je remerciais Jupiter d'avoir borné mon royaume, et de ne m'avoir pas donné plus de sujets que je ne pouvais faire d'heureux. Aujourd'hui, quel changement! exilé loin de ma patrie, enchaîné sur un trône étranger, je gémis tous les jours... Mais je te vois, je ne dois plus me plaindre. Tu resteras avec moi, Numa, tu me rendras tout ce que j'ai perdu; et peut-être que les

plus doux nœuds, en t'assurant ma couronne, assureront ma félicité. J'aurai, j'aurai le temps de t'expliquer mes projets ; je ne veux songer dans ce moment qu'à jouir de ta présence.

Ainsi parle le bon roi ; sa joie rend plus vif encore le plaisir qu'il trouve naturellement à déployer dans de longs discours son âme franche et sensible.

Sa fille, qui a compris ses derniers mots, baisse les yeux, et les relève bientôt sur Numa. Frappée de sa beauté, elle observe avec complaisance la douceur peinte dans ses traits, sa timidité, son air caressant, et cette grâce si touchante que donne toujours la candeur. C'était la première fois que Tatia regardait un jeune homme : elle s'en aperçoit, rougit, et reporte ses yeux sur son père.

Numa, occupé du bon roi, baisait ses mains, en lui promettant une aveugle obéissance. Ne parle point d'obéir, lui dit Tatius : j'ai été roi toute ma vie, je n'ai jamais été sensible au plaisir de commander. J'ai senti de bonne heure qu'il fallait renoncer à être aimé, si l'on voulait être craint ; et j'ai préféré les amis aux esclaves. Romulus m'a aidé dans mes

projets ; nous avons partagé la souveraine puissance. Romulus a gardé pour lui le commandement de l'armée, la disposition des tributs et la punition des criminels : moi, plus heureux, je suis chargé de rendre la justice, de diminuer les impôts, de récompenser les bonnes actions, enfin, mon ami, de tout ce qui approche les rois des immortels. Je crains toujours que mon collègue n'ouvre les yeux sur l'inégalité de ce partage, et qu'il ne voie à la fin que tout le bien me regarde, tandis qu'il est chargé de tout le mal. Mais, grâce au ciel, jusqu'à présent Romulus ne s'en est point aperçu, et, dans son aveuglement, il a l'air aussi content que moi.

Je te présenterai à ce prince dès qu'il sera revenu d'une expédition où il est engagé contre les Antemnates. Il les vaincra, je n'en doute point ; car jamais guerrier ne posséda comme Romulus le courage d'un soldat avec les talens d'un capitaine. Sa taille majestueuse, son air audacieux et menaçant, sa force plus qu'humaine, et cette valeur indomptable qui lui fait tout hasarder, ne sont rien auprès de son activité. Dans une marche, dans un siége, dans

une bataille, il voit tout, il est partout : il dispose, ordonne, attaque et défend à la fois. Sa tête et son bras n'ont pas un moment d'inaction : l'un exécute toujours ce que l'autre a déterminé.

Sa fille unique, Hersilie, l'accompagne dans ses expéditions. Jamais beauté n'égala celle d'Hersilie. Tous les rois du Latium ont brûlé pour elle, tous sont venus mettre leurs diadèmes à ses pieds : mais la fière princesse les a dédaignés. Accoutumée aux armes dès l'enfance, digne fille de Romulus, elle s'est vouée aux exercices de Pallas. Le casque en tête, la lance à la main, elle suit son père dans les combats : sa main délicate sait guider un puissant coursier qui blanchit le frein de son écume, et s'étonne d'obéir à un maître dont le poids lui semble si léger. Désarmée, elle est encore plus redoutable : ces mêmes mains qui savent se servir d'une épée savent aussi bien tenir une lyre ; et, mêlant des accords mélodieux aux sons touchans de sa voix, elle chante les exploits de son père après avoir partagé ses périls.

Tels sont Romulus et sa fille. Je ne t'ai point affaibli leurs brillantes qualités ... Que

ne puis-je ajouter encore un long éloge de leurs vertus ! mais les conquérans les méprisent, et Romulus ne sait estimer que la valeur. Sa fille, élevée par lui dans le tumulte des camps, sa fille n'a pu se défendre d'un peu de rudesse. Elle a l'orgueil de Junon comme elle en a la beauté ; et, en acquérant le courage et la force de notre sexe, elle semble avoir perdu de la douceur, de la bonté qui sont le partage du sien.

A présent que tu connais Romulus et Hersilie, tu seras le maître de te fixer auprès d'eux ou auprès de nous, dans leur camp ou dans mon palais. Je veux être ton ami, ton père, si tu me permets ce doux nom ; mais tu seras toujours ton maître : pourvu que tu m'aimes et que tu sois heureux, Tatius sera content.

Numa renouvelle au bon roi l'assurance de sa tendresse. Son choix est fait, son parti pris irrévocablement : il ne veut jamais quitter l'ami de son père, le roi de sa nation ; celui que Tullus lui a donné pour modèle. Il lui répète cent fois que rien ne le fera changer, qu'il verra d'un œil d'indifférence et les appas d'Hersilie et la gloire de Romulus : il le jure

par tous les dieux. La modeste Tatia entend avec joie ces sermens.

Après quelques jours donnés à la tendresse de Tatius, Numa, qui n'a pas oublié le songe qu'il a fait, apprend que le temple de Minerve est au milieu d'un bois sacré, appelé le bois d'Egérie. Surpris de cette conformité avec ce qu'il a vu pendant son sommeil, il court à ce bois, peu distant de Rome ; son cœur palpite en marchant sous les voûtes sombres de verdure. Un silence religieux y règne, le zéphyr agite à peine ces hêtres touffus, ces antiques peupliers qui élèvent leurs têtes dans les nues ; et l'on n'entend que le murmure lointain de leurs rameaux pressés mollement l'un contre l'autre.

Numa s'avance vers le temple où il doit porter ses vœux. Son esprit inquiet lui rappelle la nymphe : il n'ose espérer de la retrouver ; cependant ses yeux la cherchent, quand, sous un berceau de verdure semblable à celui qu'il a vu en songe, Numa découvre une guerrière couchée sur le gazon et profondément endormie. Sa tête désarmée avait pour appui son bouclier ; son casque était auprès d'elle, de longues boucles de cheveux

noirs retombaient sur sa cuirasse, et rendaient plus éblouissante sa beauté majestueuse. Deux javelots reposaient sous sa main ; une riche épée pendait à son côté ; sa robe, retroussée jusqu'au genou, laissait voir son cothurne de pourpre attaché avec une agrafe d'or. Ainsi la sœur d'Apollon, après avoir vidé son carquois dans la forêt d'Erimanthe, vient se reposer sur le sommet du Ménale ; les nymphes, les dryades veillent autour d'elle ; le zéphyr craint d'agiter les feuilles ; et le visage de la déesse conserve, même pendant son sommeil, cet air sévère et belliqueux qui, loin d'altérer sa beauté, semble en relever l'éclat.

Telle et plus belle encore était la guerrière. Numa la prend pour Pallas : il tombe à genoux devant elle, veut prononcer des vœux, et ne peut retrouver l'usage de la parole. Sa langue est attachée à son palais ; sa bouche reste à demi-ouverte ; ses bras demeurent étendus vers celle qu'il contemple ; ses yeux fixes et éblouis la regardent sans mouvement.

Dans cet instant, la guerrière se réveille ; elle aperçoit Numa : aussitôt elle est debout. Déjà son casque terrible couvre sa tête, déjà

elle agite ses javelots, et sa voix haute et meçante faite entendre ces paroles ; Qui que tu sois, jeune téméraire qui viens troubler mon sommeil, rends grâces au destin qui t'offre à moi désarmé. Si tu pouvais te défendre, ce bras punirait ton audace.

O déesse ! lui répond Numa, appaisez votre courroux ; j'allais dans votre temple vous offrir mon cœur et mes vœux : je vous ai vue, mes genoux tremblans se sont dérobés sous moi. La présence d'une divinité terrasse un malheureux mortel ; et si c'est un crime de contempler une déese, songez que mes yeux éblouis n'ont pu soutenir votre vue.

Ces paroles firent évanouir la colère de l'amazone. Elle baisse la pointe de ses javelots, et regarde Numa en souriant : Rassurez-vous, lui dit-elle ; je ne suis point une divinité. Le grand Romulus est mon père, je vais annoncer à Rome la victoire qu'il vient de remporter. Continuez votre chemin vers le temple : allez, jeune homme, allez demander pardon à Minerve d'avoir cru la voir en me voyant.

A ces mots, elle frappe sur son bouclier : ce bruit fait venir sa suite. On lui amène sa

superbe coursier ; elle s'élance sur son dos, lui fait sentir l'aiguillon, et fuit plus vite que le vent.

Numa demeure immobile, interdit, frappé d'une surprise, d'une admiration qu'il n'a jamais éprouvée. Ses regards suivent Hersilie aussi long-temps qu'ils peuvent la distinguer ; elle a disparu, qu'ils la suivent encore. Mille pensées confuses remplissent son âme ; toutes ses idées se présentent à la fois à son esprit. Il cherche à sortir de ce trouble ; plus il fait d'efforts, plus son trouble augmente. Ses yeux reviennent sur cette place qu'Hersilie a occupée, ils ne peuvent s'en détourner : Numa croit l'y voir encore ; il croit encore l'entendre. Chaque mot qu'elle a dit retentit à son oreille ; chaque geste qu'elle a fait lui est retracé par son imagination. Cet air grand et majestueux, cette taille si haute et si noble, et ces longs cheveux noirs, et ces traits si fiers et si beaux, tout est présent à Numa. Leur image, plus belle encore, s'est gravée au fond de son cœur ; elle se réfléchit dans tout ce qu'il voit.

Ah ! le voilà expliqué, s'écria-t-il, ce songe qui m'avait frappé ! Je suis dans le bois d'Egé-

rie: voilà le berceau que j'ai vu; et cette beauté céleste dont les attraits m'ont ébloui, c'est Hersilie: n'en doutons point. O Hersilie! Hersilie! Que j'aime à prononcer ce nom! Dans le trouble affreux qui m'agite, mon âme ne sent un peu de calme qu'à l'instant où je nomme Hersilie. Eh! Qui suis-je, hélas! pour oser l'aimer, pour prétendre à celle que les dieux me disputeraient sans doute? Mais du moins je pourrai la suivre, je pourrai m'attacher à ses pas, brûler en silence, lui adresser des vœux comme à une divinité: mon sort sera trop doux encore. Oui, belle Hersilie, je vais devenir soldat dans l'armée de votre père; je conduirai vos coursiers; je porterai vos javelots: je vous servirai de bouclier dans les combats; et, si mon cœur est percé de la flèche qui devait vous atteindre, j'oserai vous dire en mourant: je meurs trop heureux, j'expire pour vous.

Ainsi s'exprime Numa; et son âme jeune et ardente s'ouvre toute entière à l'amour. Semblable à ces bois résineux qu'une étincelle enflamme et consume, Numa sent naître sa

passion, et dans le même instant elle est à son comble. Il ne songe plus à Minerve ; il retourne à Rome d'un pas rapide, en suivant sur la poussière la trace du coursier d'Hersilie. Il rentre dans la ville d'un air égaré ; il la parcourt sans trouver celle qu'il cherche et il n'ose demander son palais : il craint de prononcer à quelqu'un le nom qu'il a tant de plaisir à se répéter.

Enfin il revient chez Tatius : le premier objet qu'il voit, c'est Hersilie ; elle rendait compte au bon-roi de la victoire de son père. Numa, surpris et ravi, s'arrête, tremble, baisse les yeux. Hersilie, qui le reconnaît, demande à Tatius si ce jeune homme est de sa cour. Ce jeune homme ! s'écrie le roi, c'est mon fils ! du moins il doit m'en tenir lieu. Son père fut le plus juste et le plus grand des Sabins. Il est de mon sang ; il est le fils de mon ami. En disant ces mots, il court à Numa, et paraît inquiet de l'émotion où il le trouve, de la pâleur qui couvre son front. Numa le rassure en balbutiant. Hersilie le regarde : cette pâleur disparaît ; une vive rougeur la remplace ; il ne peut prononcer un seul mot ; et ses yeux, qui

s'élèvent doucement jusqu'au visage de la princesse, retombent toujours vers la terre avant d'y être arrivés.

Le bon roi, trop vieux pour se souvenir encore des premiers effets de l'amour, sourit de tant de timidité : il s'efforce de l'excuser auprès d'Hersilie, en lui apprenant l'âge de Numa, l'éducation qu'il a reçue. Il saisit cette occasion de parler des vertus de Tullus, de celles de son aimable élève ; il se plaît à faire un long éloge du fils de Pompilius.

La princesse l'écoute avec plaisir ; elle regarde Numa, que sa rougeur embellit encore ; elle pénètre mieux que Tatius la cause du trouble qui l'agite : pour la première fois elle est flattée d'avoir inspiré de l'amour. Cependant elle quitte Tatius ; et dans ce moment, ses yeux se recontrent avec ceux du tendre Numa. O combien ce regard pénétra leurs âmes ! combien il fut éloquent pour tous deux ! Numa y puisa l'espérance ; Hersilie y puisa l'amour.

Dès ce moment, le fils de Pompilius n'est plus à lui. Uniquement occupé d'Hersilie, ou il la voit, ou il la cherche : pendant le jour il

suit ses pas; pendant la nuit il songe à elle. Il ne pense plus au bon roi, il oublie Tullus et ses leçons; la vertu, la gloire, tout ce qui transportait son âme, n'a plus de charme pour lui. Hersilie, Hersilie, il ne voit qu'elle dans l'univers; Hersilie est le seul objet de ses pensées, l'unique but de ses actions: son cœur, son esprit, sa mémoire, toutes ses facultés lui suffisent à peine pour Hersilie; son cœur ne peut plus produire d'autre sentiment que l'amour.

O malheureux jeune homme, il n'est donc plus d'espérance! Un seul jour, un seul moment a détruit le fruit de tant d'années de leçons. Le voila, ce favori de Cérès, ce fils de Pompilia, cet élève du vénérable Tullus, cet exemple de sagesse réservé à de si hautes destinées; le voilà devenu le jouet d'une passion effrénée, l'esclave de désirs insensés! Il rejette tous les dons que lui prodiguait le ciel pour courir après une vaine apparence de bonheur qui fera le tourment de sa vie. Son courage est abattu, son esprit aliéné; son corps a perdu sa force: il n'a ni vertu, ni raison; il va périr, comme un frénétique, sans connaître le mal qui le fait expirer.

Cependant Romulus, vainqueur des Antemnates, ramenait à Rome son armée; il avait tué de sa main le roi Acron, son ennemi. Le peuple romain lui préparait un triomphe qui devait servir de modèle à ceux que l'on accorda depuis aux vainqueurs de l'univers.

Le roi Tatius, à la tête de tous les citoyens vêtus de blanc, vient au-devant de son collègue. Le feu brûle déjà sur l'autel de Jupiter Férétrien; les pontifes, les aruspices attendent le triomphateur avec des palmes dans les mains. Le chemin qui mène au Capitole est partout jonché de fleurs: les portes des maisons sont ornées de couronnes: les femmes romaines, en habits de fête, portant leurs enfans dans leurs bras, les pressent contre leurs visages, excitent leur joie par de tendres caresses, et leur répètent cent fois qu'ils vont revoir leurs pères vainqueurs.

Bientôt on découvre de loin les brillantes aigles; on entend déjà les trompettes: mille acclamations leur répondent. L'armée s'avance; et l'on distingue le grand Romulus debout sur un char magnifique. Quatre coursiers blancs comme la neige sont attelés de

front à ce char: à leur air fier, à leur hennissement, on dirait qu'ils s'enorgueillissent des exploits de leur maître. Revêtu de la robe triomphale, ceint d'une couronne de laurier, Romulus porte dans ses bras un chêne qu'il a taillé, et auquel sont appendues les armes du roi Acron: ce poids énorme ne fatigue pas le triomphateur. Devant lui marche la famille du roi vaincu, vêtue de deuil, portant des fers, baissant les yeux noyés de larmes. Une foule d'esclaves, courbés sous le poids du butin, entoure le char du vainqueur; ses braves légions le suivent en poussant des cris de joie, et les échos d'alentour répètent en longs accens la gloire de Romulus.

Il s'avance; il monte au Capitole au travers d'un peuple enivré de ses succès. Arrivé au temple de Jupiter, il s'élance de son char sans avoir quitté le chêne: la terre gémit de son poids; les armes d'Acron se choquent et retentissent au loin. Romulus marche à l'autel; il dépose son trophée devant la statue du dieu. O Jupiter, s'écrie-t-il, reçois les premières dépouilles opimes (6) que les Romains te consacrent! fais que ce beau jour soit à jamais

marqué dans les fastes de mon peuple, qu'il se renouvelle souvent, et que mes descendans, à mon exemple, appendent à ces voûtes sacrées les dépouilles de l'univers!

Après ces paroles, il saisit un taureau furieux, que vingt sacrificateurs pouvaient à peine contenir: le roi, d'une main, l'entraîne à l'autel, le fait tomber sur les genoux, arrache quelques poils de son large front, l'immole, et les prêtres achèvent le sacrifice.

Quand la victime est consumée, Romulus sort du temple; et, s'adressant à ses soldats: Romains, leur dit-il, qu'est-ce qu'une victoire tant qu'il reste des ennemis? Les Antemnates son défaits; mais les Volsques, mais les Herniques, et ces braves Marses, seuls dignes de vous combattre, n'ont pas encore reçu le joug. Tenez-vous prêts à marcher contre eux. Nous triomphons aujourd'hui, demain nous irons mériter un triomphe. Demain je vous mène contre les Marses, au secours des Campaniens, mes alliés. Romains, je vous donne ce jour tout entier pour embrasser vos femmes et vos enfans: mais, dès que la brillante Aurore paraîtra sur son char ver-

meil, soyez en armes au Champ-de-Mars; votre roi s'y rendra la premier, et nous irons apprendre à l'Italie que des vainqueurs n'ont jamais besoin de repos.

Toute l'armée répond par des cris de joie. Les légions portent leurs aigles dans le palais de Romulus; une garde choisie veille sur ce dépôt sacré, tandis que les soldats, rendus à leurs familles, reçoivent les embrassemens de leurs mères, de leurs épouses, et que la tendresse et l'amour se félicitent d'arracher un jour à la gloire.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

Numa, brûlant d'amour pour Hersilie, veut la suivre dans les combats. Tatius lui donne des armes, et va le présenter à l'armée. Transports des vieux soldats sabins en voyant le fils de Pompilius. Tatius veut le suivre à la guerre; mais le peuple, conduit par Tatia, fait changer cette résolution. Départ et marche de l'armée. Romulus joint son allié le roi de Campanie. Description du camp de ce prince. Romulus se sépare de lui. Arrivée et discours des ambassadeurs des Marses.

Le triomphe de Romulus acheva d'enivrer Numa. Son âme, déjà en proie à tous les feux de l'amour, s'enflamme encore au nouveau spectacle qui la ravit. La gloire, avec tout son éclat, vient se présenter à lui comme le plus sûr moyen de mériter Hersilie. A peine a-t-il conçu cet espoir, que Numa brûle d'être un héros; et deux passions, dont l'une suffit pour transporter une grande âme, se réunissent et embrasent son jeune cœur.

Tatius rentre dans son palais. Numa le suit en soupirant. Il voudrait tout lui révéler; mais il craint les reproches du bon roi: il le regarde et se tait. Comme on voit un enfant timide suivre sa mère à pas inégaux la retenir,

doucement par son voile, fixer sur elle des yeux noyés de pleurs, et lui demander, sans rien dire, de le porter dans ses bras: ainsi Numa suivait Tatius.

Le bon roi s'arrête, et lui ouvre son sein: Parle, mon fils, lui dit-il, que puis-je faire pour toi? Tes désirs seront satisfaits, pour peu qu'ils soient en ma puissance.

O mon père, lui répond Numa, le ciel m'est témoin que je parlais d'après mon cœur quand je formais le projet de consacrer ma vie entière à prendre soin de votre vieillesse, à m'efforcer d'acquérir vos vertus; mais j'ai vu triompher Romulus, et j'ai senti naître dans mon âme un sentiment qui m'était inconnu. L'amour de la gloire m'enflamme, la soif des combats me dévore. Oui, je suis de votre sang, je suis le fils de Pompilius. A mon âge, vous et mon père aviez déjà gagné des batailles; à mon âge, vous aviez ceint vos têtes de ce laurier dont je suis affamé; et moi, fils inconnu du brave Pompilius, moi, le parent, l'ami du vaillant roi des Sabins, je n'ai encore immolé que des victimes! O mon père! j'embrasse vos genoux: permettez que je vous

imite ; souffrez que je suive Romulus, que je devienne un héros comme vous et comme mon père.

En prononçant ces paroles, il se jette aux pieds du vieillard, et baisse la tête pour cacher sa rougeur.

Rassure-toi, lui dit Tatius ; je te pardonnerais même un faute, comment pourrais-je te punir d'un sentiment que j'estime ? Hélas ! ma tendresse pour toi m'aurait fait préférer sans doute de te voir couler une vie paisible à l'abri de mon trône et dans mon sein paternel : mais je suis Sabin ; comme toi, je sais combien la gloire a de charmes. Numa, ton courage me plaît : je verse pourtant des pleurs en te voyant, si jeune encore, vouloir affronter les hasards de la guerre la plus dangereuse que Romulus ait entreprise ; car, je ne veux pas te le cacher, les ennemis qu'il a vaincus ne son rien auprès de ceux qu'il va combattre. Les terribles Marses, indomptés jusqu'à ce jour, sont des sauvages d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse : ils sont armés de massues semblables à celle du grand Alcide ; et l'on dit qu'ils trempent leur

flèches dans des herbes venimeuses nées sur les bords de l'Averne. Chaque blessure donne la mort: et quelle douleur pour moi!....

Quelle gloire, interrompt Numa en se relevant, quel bonheur pour votre fils d'apprendre ce noble métier contre de si dignes adversaires! Vous voyez à présent que je suis le favori des dieux, puisqu'ils m'inspirent de suivre Romulus au moment où Romulus va courir les plus grands périls. O mon père! c'en est fait: ce que vous venez de m'apprendre me détermine; et l'honneur vous fait une loi de me laisser voler aux combats.

En achevant ces mots, une flamme céleste brille dans ses yeux; l'accent de sa voix devient plus fort, plus énergique; sa taille, tous ses mouvemens, prennent un air de noblesse et d'audace: tel Achille, déguisé en femme parmi les filles de Lycoméde, s'élança sur l'épée qu'Ulysse fit briller à ses yeux, et découvrit son sexe et son courage par un transport involontaire.

A ce mouvement de Numa, Tatius éprouve lui-même une émotion dont il n'est pas maître: Oui, mon fils, s'écrie-t-il pleurant de

joie, tu iras combattre les Marses, et ton père t'accompagnera. Oui, je te guiderai dans les batailles ; je te donnerai les premières leçons de l'art des héros. Ne pense pas que la vieillesse ait épuisé toutes mes forces : cette main peut encore lancer un javelot ; ce bras peut soutenir un bouclier. Nestor, plus vieux que moi, apprenait à vaincre à son cher Antiloque : je ne vaux pas Nestor ; mais il n'aimait pas mieux son fils.

Il dit : Numa se jette dans ses bras : il est prêt à lui découvrir sa passion pour Hersilie ; mais, dans la crainte d'affaiblir l'estime du bon roi en lui avouant que la gloire ne règne pas seule en son cœur, il remet à un autre temps un aveu si difficile.

Tatius, occupé de son nouveau projet court redemander aux prêtres de Jupiter ses vieilles armes qu'il avait consacrées au dieu. Il les revoit avec les mêmes transports qu'il éprouvait dans sa jeunesse. O Jupiter, s'écrie-t-il, si le sang de mes nombreuses victimes a ruisselé sur tes autels, si mon cœur ne t'a jamais offensé, même par des pensées criminelles, rends-moi, rends-moi pour quelques instans

la force que j'avais autrefois quand le farouche Rhamnès vint attaquer les Sabins à la tête de ses Herniques! Il méprisa ma jeunesse, il me défia au combat; et, me lançant un énorme javelot qu'aucun homme d'aujourd'hui ne pourrait lancer, il crut fixer mon corps à la terre: mais j'évitai ce terrible coup; je me précipitai sur Rhamnès, et trois fois j'enfonçai dans son flanc mon épée toute fumante. O Jupiter! encore quelques jours de gloire, je descendrai content dans le tombeau.

Tels sont les vœux de Tatius. Sa fille est à peine instruite de son dessein qu'elle vient le supplier d'y renoncer. Ses prières, ses larmes sont vaines: l'infortunée Tatia voit détruire dans un moment toutes les illusions de bonheur qu'elle s'était formées. Elle ne s'est que trop aperçue de la passion de Numa; sans se plaindre, sans s'avouer à elle-même ses chagrins, en pleurant le départ d'un père, elle pleure encore d'autres douleurs.

Numa ne songe qu'à Hersilie et aux apprêts de son départ. Il n'a point d'armes; l'épée de Pompilius est la seule qu'il possède: Tatius va choisir lui-même dans les arsenaux de Romu-

lui une cuirasse étincelante, dont le métal est incrusté d'or. Le casque, encore plus magnifique, est surmonté d'un sphinx d'un admirable travail; deux panaches couleur de pourpre flottent au-dessus de ce sphinx. Le bouclier, composé de sept cuirs de bœuf revêtus de quatre feuilles d'or, d'argent, de cuivre et d'étain, fut fait jadis pour le roi Procas par l'habile Egéon, qui représenta sur ce bouclier l'histoire du pieux Enée.

Content de ces armes, Tatius les fait porter devant Numa: elles rendent un son terrible qui glace d'effroi ceux qui l'entendent, et redouble l'ardeur du jeune héros. Numa les contemple, les touche; il se plaît à les faire retentir: il en est bientôt couvert: sa beauté naturelle en reçoit un nouvel éclat. Son cœur palpite sous l'airain, ses yeux brillent du feu du courage: tel un jeune coursier qui, du milieu des prairies, entend pour la première fois la trompette, lève sa tête orgueilleuse, ouvre ses naseaux fumans, dresse sa crinière ondoyante, et répond par des hennissemens aux sons belliqueux qui frappent son oreille.

La nuit, trop lente au gré de Numa, vient enfin répandre ses voiles ; et le sommeil ne peut fermer les yeux du jeune amant. Il s'agite, roule cent projets divers, prépare ce qu'il doit dire à Hersilie, brûle d'être auprès d'elle ; et, imaginant d'avance les occasions qui vont s'offrir à son courage, il invente les exploits qu'il fera.

Le jour était loin encore, qu'il se rend en armes au palais de Tatius. Le bon roi sourit de son impatience ; il se lève, couvre sa chevelure blanche d'un casque qu'il trouve pesant : il revêt cette cuirasse quittée depuis tant d'années ; et, ne voulant pas dire à sa fille un adieu trop douloureux, il sort en silence de son palais, s'appuie sur l'impatient Numa et marche vers le champ de Mars.

Romulus, Hersilie et l'armée y étaient déjà. Tatius présente à son collègue le jeune guerrier qu'il veut accompagner. Hersilie rougit en le regardant. Numa, qui a préparé ce qu'il doit dire à Romulus, l'oublie, et reste muet dès qu'il aperçoit Hersilie.

Le roi de Rome applaudit au zèle qu'il fait paraître. Dès qu'il est instruit de sa naissance,

il le conduit aux légions sabines qui formaient l'aile gauche de son armée : Sabins, leur dit-il, voici un héros de plus qui veut combattre sous vos enseignes. Ce jeune guerrier a des droits à votre amour ; il est du sang de vos princes : c'est le fils de Pompilius.

Au nom de Pompilius, un cri s'élance dans les airs, tous les Sabins quittent leurs rangs et courent au jeune Numa. Métius, Valérius, Volcens, Murrex, tous vieux guerriers couverts de rides et de blessures, serrent dans leurs bras le fils de leur ancien général : Je dois tout à votre père, disait l'un : il m'a sauvé la vie disait l'autre : il fut notre bienfaiteur, s'écriaient-ils tous à la fois. Ah ! venez, venez dans nos rangs, fils du plus juste et du plus brave des hommes ; venez combattre sous nos boucliers ! nos bras, nos cœurs, sont à vous. Roi de Rome, ajoutent-ils en s'adressant à Romulus, nous le demandons pour chef : nous serons invincibles sous lui comme nous l'étions sous son père ; qu'il nous commande, et qu'il s'appelle Pompilius, nous te répondons de la victoire.

Oui, mes braves amis, s'écrie le vieux Tatius

qui arrive dans cet instant, il vous commandera sans doute, et je serai témoin de ses exploits. Je viens combattre avec lui, avec vous, mes vieux compagnons, qui me reconnaissez peut-être encore. Nous allons nous revoir au champ d'honneur : votre roi vient faire avec vous sa dernière campagne ; si la force lui manque, vous le porterez dans vos bras.

A ces mots des cris de joie se font entendre de tous les braves Sabins. Ils entourent, ils pressent leur vieux monarque ; ils baisent ses habits et ses mains : O le meilleur des rois, disent-ils, oui, nous défendrons vos jours, nous vous couvrirons de nos corps ! Eh! qui rendrait heureux nos enfans, si vous nous étiez enlevé ? Venez, venez apprendre au fils de Pompilius à imiter son digne père : nous nous chargeons d'apprendre à tous les peuples comment on aime les bons rois.

Tatius leur répond par ses larmes : il tend les bras à ses vieux amis ; il les serre contre son sein, en leur rappelant leurs exploits, en leur demandant pour Numa le même amour qu'ils ont montré pour lui. Romulus, Romulus

lui-même est ému de ce spectacle; il proclame sur-le-champ Numa Pompilius commandant des légions sabines. Mille acclamations se mêlent aux trompettes; et la fière Hersilie, qui combat toujours avec les Sabins, se félicite en secret d'avoir choisi cette place.

L'armée était prête à se mettre en marche, Romulus allait donner le signal, Tatius chargeait le prudent Messala de rendre la justice pendant son absence, lorsqu'une foule de femmes, d'enfans, de vieillards désolés poussant des cris plaintifs, élevant leurs bras vers le ciel, vient se précipiter aux pieds de Tatius :

Eh quoi! vous nous abandonnez! quoi! nous avons deux rois qui devraient être nos pères; et tous deux nous laissent orphelins! Que Romulus s'éloigne de nos murs, nous sommes accoutumés à son absence : mais vous, vous, notre bon Tatius, qui nous aimez, qui restez toujours parmi nous, pourquoi nous quitter aujourd'hui? Et qui nous rendra la justice? qui nous consolera dans nos peines? qui nous soulagera dans nos maux? Vous le savez; quand nos victoires sont achetées avec

le sang des citoyens, les pères, les enfans malheureux, les tristes veuves viennent se réfugier près de vous ; elles pleurent dans votre sein ; vous pleurez avec elles, leur deuil est moins douloureux. Que deviendront ces infortunés, quand, loin de vous avoir pour consolateur, il leur faudra craindre pour vos propres jours ? Eh ! qu'allez-vous chercher dans les combats ? que manque-t-il à votre gloire ? nous vous vénérons comme un dieu, nous vous chérissons comme un père : que vous faut-il de plus ? quels biens plus grands peut vous procurer la victoire ? Pour aller faire des esclaves, vous abandonnez vos enfans !

Ainsi parlait un vieillard. Tatius fondait en larmes : il regarde Numa, il regarde ses vieux guerriers. Numa et les vieux guerriers tombent à ses genoux, en joignant leurs prières aux instances du peuple. Tatius n'hésite plus : il jette son casque, sa lance ; et embrassant le vieillard qui lui avait parlé : C'en est fait, s'écrie-t-il, il n'est de gloire pour moi que celle de vous être utile. Je ne vous quitterai que pour le tombeau.

A ces paroles, mille cris s'élancent vers le

ciel; tous remercient les dieux, tous bénissent le bon roi; et la tendre Tatia, qui jusqu'alors s'était cachée dans la foule, Tatia vient se jeter dans les bras de son père. Vous n'aviez pas cédé à mes larmes, lui dit-elle, mais j'étais sûre que vous céderiez à celles de votre peuple. C'est moi qui l'ai rassemblé; c'est moi qui l'ai averti du malheur qui le menaçait, et je suis loin d'être jalouse de la préférence qu'il obtient sur moi.

Tatius serre sa fille contre son sein, embrasse en pleurant le jeune Numa, lui dit adieu, et recommande à ses vieux Sabins de conserver, de défendre le trésor qu'il leur confie. Tatia, les yeux baissés, s'efforce de prendre une voix assurée pour souhaiter à Numa la gloire et le bonheur qu'il désire.

Enfin le signal se donne; le bon Tatius soupire en voyant défiler l'armée. Numa lui tend les mains de loin; le peuple, transporté de joie, prend dans ses bras et reporte dans Rome ce roi dont la présence le console de tous ses maux.

L'armée est en marche sur trois colonnes. La première, composée de légions romaines,

ne reconnaît de chef que Romulus. Mais ce prince n'a point de poste fixe: monté sur un coursier de Thrace qui semble jeter du feu par les yeux et par les naseaux, il va, vient, vole; il est partout, et laisse le commandement des légions romaines au vieux Hostilius, dont le fils fut depuis roi de Rome. A côté de ce guerrier marche le brave Horace, dont les trois enfans soumirent, cinquante ans après, la ville d'Albe par leur victoire sur les Curiaces. Massicus, Abas, Servius, le jeune Misène, qui descendait du fameux trompette d'Enée, et le vaillant Talassius, sont au premier rang. Chacun d'eux s'est déjà signalé par plus d'un exploit; chacun porte la dépouille de quelque fameux ennemi. Ces braves Romains forment toujours l'avant-garde dans les marches, l'aile droite dans les combats.

La seconde colonne est composée des légions latines. Là se trouvent les Laurentins, les Fidénates, ceux de Tellène, d'Aricie, de l'antique Politore, de l'agréable Lavinie. Tous ces peuples, soumis par Romulus, combattent à présent pour lui; ils sont glorieux d'une défaite qui leur a valu le nom de Romains. Leurs

vaillans chefs sont Azilas, Orimante, Féraltin, Ladon, fils de la nymphe Pérenna; et le beau Niphée, né dans la fertile Canente; et Cynire, prêtre d'Apollon, qui porte sur son casque le laurier sacré avec les bandelettes de son Dieu. Cette troupe, toute d'infanterie, occupe le centre de l'armée dans les marches et dans les batailles.

Ce sont les braves Sabins qui marchent à la troisième colonne. Cette arrière garde terrible forme toujours l'aile gauche de Romulus. Le vieux Métius en a cédé le commandement au jeune Numa. Ce vénérable guerrier est redevenu soldat à la fin de sa carrière; mais son âge, mais sa gloire, ses cheveux blancs, ses cicatrices, lui attirent toujours ce respect indépendant des dignités. Métius est dans le rang, et Métius commande toujours. Auprès de lui se distinguent le sage Castile, le redoutable Cores, et Tanaïs, et Talos, le vaillant Gallus, petit-fils du fleuve Abaris; l'aimable Astur, élevé sur les bords de la fontaine Blandusie, et que toute l'armée croyait l'amant de cette naïade; et le féroce Ufens, à qui une barbe épaisse, peinte de diverses couleurs

cachait la moitié du visage. Tous ces guerriers suivent Numa.

Couvert de ses armes éclatantes, ivre d'amour et de joie, Numa s'avance à leur tête sur un coursier plus blanc que la neige dont Tatius lui a fait présent. L'impatient animal bondit sous son jeune maître, frappe du pied l'air et la terre; et blanchissant de son écume le frein qui retient son ardeur, il s'indigne d'entendre hennir les chevaux de l'avant-garde.

A ses côtés, sur un char magnifique, s'avance la fière Hersilie, armée comme Pallas, belle comme l'épouse de Vulcain. Son casque étincelant porte pour cimier l'aigle romaine; un carquois d'or brille sur son épaule; dans ses mains est l'arc de Pandare, qu'Enée apporta en Italie, et qui fut transmis à son petit-fils Romulus. Le sage Brutus, ce chef d'une maison de héros, conduit le char de la princesse; et l'amoureux Numa lui envie cette place. Numa, toujours les yeux sur Hersilie, marche à côté de son char. Sa beauté ne le cède point à celle de l'amazone; mais l'habitude des armes donne à l'amazone un air plus guerrier. Tels Apollon et sa sœur Diane par-

courent en armes les montagnes de Cynthe ; tous deux sont également redoutables ; tous deux éblouissent les yeux : mais la fille de Latone conserve un air d'audace et de fierté qui n'est point empreint sur le doux visage de son frère.

L'armée s'avance d'un pas rapide vers les bords du Liris et les campagnes d'Auxence. C'est là qu'elle devait se joindre avec les troupes du roi de Capoue : mais il fallait traverser le pays des Herniques. Romulus envoie des hérauts leur demander le passage. Le roi des Herniques le refuse :

Je ne suis l'allié, dit-il, ni des Marses ni des Romains. Si l'armée de vos ennemis marchait vers Rome, je ne souffrirais pas que son chemin fût abrégé en passant par mes Etats : je dois de même vous interdire cette route. Je crois garder la justice en gardant la neutralité.

Romulus frémit de colère en entendant cette réponse. Imprudent roi, s'écrie-t-il, tu connaîtras combien il est dangereux de ne pas se déclarer entre deux ennemis puissans. Dès aujourd'hui tu deviens celui du vainqueur.

Forcé cependant de différer sa vengeance, et de prendre un long détour pour gagner les frontières des Marses, il va franchir les montagnes des Simbruins, où l'Anio prend sa source.

Cette longue et pénible marche fatigue l'armée, mais elle est utile aux nouveaux guerriers dont Romulus l'a grossie. Numa, surtout le jeune Numa, fait un dur apprentissage du noble métier qu'il commence. Instruit par des maîtres aussi habiles que les Sabins, enflammé par son amour et par la présence d'Hersilie, Numa, aux dernières journées, a déjà l'expérience d'un vieux guerrier. Sans avoir encore combattu, il sait comment il faut combattre ; et son courage bouillant, qui brûle de se signaler aux yeux d'Hersilie, attend avec transport la vue des ennemis.

Enfin l'on arrive sur les bords du Liris, fleuve qui sépare les Marses des Eques et des Herniques. Le roi de Capoue, à la tête de trente mille hommes, y était campé depuis trois jours. A peine aperçoit-il l'avant-garde romaine, qu'il fait sortir toute son armée, la met en bataille, et, au son de mille instrumens, attend l'arrivée de ses alliés.

Le roi de Rome fait sonner ses trompettes, et vient ranger ses guerriers vis-à-vis des Campaniens. Alors il s'avance vers le roi de Capoue : les deux monarques s'embrassent, se jurent une éternelle amitié. Mais l'impatient Romulus qui brûle déjà de connaître les soldats qui combattront avec lui, Romulus va parcourir leurs rangs.

A peine a-t-il fait quelques pas, que ses oreilles sont blessées du bruit que partout il entend : les Campaniens osent sourire en sa présence, osent parler sous les armes, et affecter une indiscipline qui excite le courroux de Romulus. Il les regarde d'un œil sévère, écoute en pitié une foule de généraux qui font parade de leur vain savoir, ne daigne pas leur répondre, s'arrête en fronçant le sourcil, lorsqu'il aperçoit de vieux soldats commandés par de jeunes capitaines, lorsqu'il voit l'or et l'argent briller sur toutes les cuirasses. Il saisit un riche bouclier dont le poids semblait fatiguer un jeune guerrier campanien : le roi de Rome le tient de l'extrémité de ses doigts, et lit, en rougissant de colère, une devise amoureuse. Il arrache les lances de quelques sol-

dats, les brise en les serrant dans sa main, et demande avec un souris ironique à quoi peuvent servir de telles armes.

Parvenu jusqu'au camp des Campaniens, il y pénètre. Quelle est son indignation en entrant sous des tentes magnifiques où brûlent les plus doux parfums, où se trouvent des bains et des lits, où l'on a rassemblé toutes les inventions, tous les raffinemens de la mollesse des villes ! Il voit ici des jeux publics où les chefs campaniens vont s'arracher leur or, perdre leur fortune, leur repos, souvent l'honneur : là, des lieux plus infâmes encore, où une troupe de courtisanes, presque aussi nombreuse que l'armée, tient école ouverte de vices, attire, retient les jeunes guerriers dans des liens flétrissans, endort leur courage, éteint leur vigueur, et les livre à l'ennemi, sans force, sans vertu, sans gloire ; partout enfin l'indigne mollesse, la pernicieuse oisiveté et la débauche.

Le roi de Rome sort précipitamment de ce camp. Il prend le roi de Campanie par la main ; sans lui dire un seul mot, il le conduit dans les rangs de l'armée romaine. Un silence profond y règne : l'attention, le respect sont imprimés

sur tous les visages. Chaque guerrier, ferme dans son poste, a les yeux sur son chef, et voudrait, pour obéir plus vite, deviner l'ordre qu'il va donner. Le fer, l'airain brillent partout : si l'or et l'argent ornent quelques armes, ce sont celles des princes ou des généraux ; la naissance ou la valeur a mérité cette distinction. A la suite de l'armée on ne voit ni femmes ni richesses, mais des chevaux pour remplacer ceux qui périront, des armes pour suppléer à celles qui seront brisées, des secours pour les blessés. Chaque soldat porte avec lui sa tente, ses vivres, ses armes ; aucun n'est fatigué ni de ce poids ni de la route (7).

Leur vaillant roi se promène lentement au milieu de sa superbe armée : il observe, sans lui parler, le souverain de Capoue ; et prenant la javeline du dernier de ses soldats, il la met dans la main de ce roi. Ce poids était trop fort pour le monarque, il la laissa tomber en rougissant. Romulus rompit alors le silence.

Roi de Capoue, je vous laisse juger si vos troupes et les miennes peuvent combattre sous le même étendard : les fiers lions et les agneaux

timides n'ont pas coutume de s'unir. Votre armée m'affaiblirait. Les Romains, dont l'habitude est d'attaquer toujours l'ennemi, perdraient la moitié de leurs forces à défendre leurs alliés. D'ailleurs un danger plus certain me menace : l'air infecté qui règne dans votre camp pénétrerait dans le mien : l'indigne mollesse, plus redoutable que tous les fléaux, viendrait énerver mes soldats. Alors, nous aurions beau remporter la victoire, ce serait moi qui resterais vaincu. Roi de Capoue, votre alliance m'est chère ; mais la gloire de mon peuple me l'est davantage. Si vous voulez que nous restions amis, séparons-nous : éloignez de moi ce dangereux camp ; et, si vous ne pouvez forcer vos sujets à devenir des hommes, empêchez du moins qu'ils ne corrompent ceux qui le sont.

Ainsi parla Romulus : le jeune Capis, fils du roi de Campanie, prince digne d'être Romain, baissait les yeux en rougissant de honte. Son père, terrassé par cet ascendant qu'a toujours un grand homme sur un roi ordinaire, demande à Romulus de lui tracer sa conduite, et promet de suivre ses conseils.

Je sais, lui répond Romulus, que les Samnites sont en marche pour venir au secours des Marses ; mais la ville d'Auxence est sur leur route, et Auxence est en votre pouvoir. Allez vous enfermer dans ses murs, pour les défendre en cas d'attaque. Ne gardez avec vous que le tiers de vos troupes ; envoyez le reste au-devant des Samnites, sous la conduite du meilleur de vos généraux. Défendez-lui surtout d'en venir aux mains avec ce peuple redoutable : vos soldats ne pourraient leur résister ; mais que votre armée harcèle la leur ; qu'en évitant le combat elle fatigue les Samnites, et empêche leur jonction avec les Marses.

Moi, pendant ce temps, je vais attaquer ces derniers ; avec le secours de mon père, je ne doute pas de la victoire. Alors votre général laissera le chemin libre aux Samnites, qui s'avanceront sur Auxence, et se trouveront enfermés entre cette ville, votre armée et la mienne. Leur défaite inévitable terminera la guerre dans un jour.

Il dit ; le jeune Capis se jette aux pieds de Romulus : O roi que j'admire, et que je re-

specte à l'égal de Mars votre père, souffrez que le fils du roi de Capoue combatte sous vos enseignes ! Je veux apprendre le dur métier des héros : eh ! quel meilleur maître puis-je choisir ? Songez, fils d'un Dieu, que, formé par vous, je pourrai former à mon tour les sujets de mon père ; et la gloire d'en faire des Romains ne sera due qu'à vous seul.

Le roi de Rome, touché de ces paroles, relève Capis, et lui donne sur-le-champ une cohorte à commander. Capis, plus fier d'être officier de Romulus que d'être prince de Capoue, baise les mains de son général, fait ses adieux à son père, et court occuper son poste. Le roi de Campanie part au moment même pour aller s'enfermer dans Auxence avec dix mille guerriers. Le reste de son armée, sous la conduite d'un Grec qui servait le roi de Capoue, marche à la rencontre des Samnites.

Romulus, impatient de commencer la guerre, veut aller, avant la nuit, asseoir son camp au-delà du Liris. Il trouve un gué ; il se prépare à le passer, lorsque des ambassadeurs des Marses se présentent devant lui. Leur

aspect est vénérable : une longue barbe descend sur leur poitrine ; leur tête chauve n'a plus que quelques cheveux blancs ; un vase de bois est dans l'une de leurs mains, dans l'autre une flèche brillante. Ils s'avancent d'un air grave et fier.

Roi de Rome, dit le plus âgé, qu'y a-t-il entre toi et nous ? avons-nous désolé tes terres ? avons-nous menacé ta ville ? Qui es-tu ? que veux-tu ? que demandes-tu ? Le roi de Campanie nous attaque en revendiquant des droits chimériques sur nos Etats ; il en sera puni. Nous ne te connaissons pas ; tu n'as jamais entendu parler de nous, et nous ne possédons rien qui puisse exciter ta cupidité. Sais-tu à quoi se réduisent les présens que les dieux ont faits aux Marses ? des bœufs, une charrue et cette coupe ; des flèches et des massues. Voilà ce dont nous nous servons avec nos amis, ou contre nos ennemis. Nous donnons aux uns les fruits que notre charrue et nos bœufs nous procurent ; cette coupe sert à faire avec eux des libations à Jupiter : nous lançons aux autres nos flèches du plus loin que nous les voyons : nos massues les écra-

sent, s'ils ont la témérité d'approcher. Roi de Rome, c'est à toi de choisir cette coupe ou cette flèche. On dit que tu es fils d'un dieu; si cela est, fais du bien aux humains: si tu n'es qu'un homme, tremble d'attaquer des hommes aussi forts que toi, et plus justes.

Je n'ai jamais tremblé, leur répond Romulus avec des yeux pleins de fureur: je viens secourir mon allié sans m'embarrasser de la justice de sa cause. Je suis le fils de Mars, et non pas de Thémis. Vieillard, retourne vers ton peuple; annonce-lui la guerre et le joug; et laisse-moi cette flèche, le plus beau présent que j'aie reçu, puisqu'elle me promet des ennemis dignes de mon courage.

A ces mots, il arrache la flèche des mains du vieillard. Celui-ci le regarde long-temps en silence, lève les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la justice de sa cause, et se retire sans répondre un seul mot.

Aussitôt Romulus passe le Liris, et vient asseoir son camp sur les terres des Marses.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Les Marses assemblés veulent nommer un général. La discorde se met parmi eux. On décide que celui des prétendans qui rompra un peuplier sera élu. Le jeune Léo demeure vainqueur, et cède le commandement à un viellard. L'armée se met en marche : elle rencontre les Romains. Dispositions de Romulus. Humanité de Numa ; il offre un sacrifice à Cérès, et délivre ses prisonniers. Cérès fait tomber à ses pieds le bouclier Ancile. Léo attaque pendant la nuit le camp des Romains ; il l'embrase, l'inonde de sang, et renverse Romulus.

Cependant les Marses, assemblés dans la forêt sacrée de Marrubie, espéraient encore la paix, mais se préparaient à la guerre. Le sénat de vieillards qui gouverne ce peuple libre a déjà député vers ses alliés pour demander du secours : déjà la jeunesse a pris les armes ; vingt mille guerriers, l'arc ou la massue à la main, attendent impatiemment le retour des ambassadeurs.

Bientôt on les voit arriver, la tête baissée, l'air sombre, s'avançant lentement au milieu de l'assemblée. On les entoure, on les interroge, on les presse de répondre. Préparez vos massues ! s'écrient ils ; Romulus a choisi

la flèche ; il campe déjà sur nos terres ; il a osé nous parler du joug. A ce mot, un cri d'indignation se fait entendre ; l'armée en fureur demande à marcher à l'instant même. Les vieillards répriment ce transport ; ils veulent attendre l'arrivée des alliés, et nommer un général digne d'être opposé au roi de Rome.

Plusieurs guerriers se présentent pour obtenir cet honneur. Parmi eux se distinguent le vaillant Aulon, qui descendait de Cacus, et qui, au lieu d'épée et de javelot, portait une hache énorme qu'aucun Marse ne pouvait soulever ; Penthée, également adroit de l'une et de l'autre main, et qui comptait parmi ses aïeux l'infortuné Marsyas, le père du peuple marse ; Liger, dont la vitesse surpassait celle des cerfs, et qui n'avait d'autres armes que des disques de fer tranchant qu'il lançait avec tant d'adresse, que leur coup était toujours mortel ; et le jeune Astor, l'aimable disciple d'Apollon, dont l'immense bouclier, terminé par trois longues pointes, se plantait dans la terre ; et, derrière ce rampart de fer, l'adroit Astor tirait des flèches que le dieu de Délos

lui apprit à lancer. Ces fiers prétendans se lèvent en demandant à commander. Les soldats, qui les estiment et les chérissent également, poussent de grands cris, les uns en faveur de Liger, les autres pour Penthée; la cavalerie veut Aulon, les archers demandent Astor.

Les quatre héros se regardent d'un œil farouche: déjà l'aigreur se met dans leurs discours, déjà la colère enflamme leurs visages. D'abord chacun vante sa naissance et ses exploits; il rabaisse bientôt ceux de ses rivaux. L'injure à la tête altière vient se placer au milieu d'eux: ils se menacent, ils se défient; Astor saisit une flèche, Penthée balance son javelot, Liger prépare son disque, le féroce Aulon lève sa terrible hache.

Aussitôt le prudent Sophanor, le plus âgé des sénateurs, se jette au milieu d'eux, et les arrête: Qu'allez-vous faire? s'écrie-t-il; voulez-vous donc assurer la victoire aux Romains, en ôtant aux Marses leurs défenseurs? Quoi! le vain désir de commander l'emporte dans vos cœurs sur l'amour sacré de la patrie! Eh! que deviendra-t-elle, cette malheureuse pa-

trie, si ses plus dignes enfans tournent leurs armes contre eux-mêmes ? Gardez-vous de penser qu'aucun intérêt personnel m'anime ; je ne me plains pas de vous voir prétendre à un rang qui était dû peut-être à mes services, et siérait bien à ma vieillesse. La gloire n'est pas à commander ses égaux ; elle est à vaincre les ennemis : chaque goutte de sang perdue dans toute autre querelle est un vol fait à l'Etat. Ah! si la soif de ce sang vous dévore, en attendant les Romains, tournez vos javelots contre moi. J'ai trop vécu, puisque je vois des héros, des frères prêts à s'égorger. Frappez, Marses ; mais auparavant écoutez mes conseils. Votre valeur est égale ; votre naissance, vos exploits vous illustrent également : ce sont ces bienfaits du ciel qui causent aujourd'hui vos querelles. Vous manquez de chef ; chacun de vous mérite de l'être : c'est donc à la force du corps à décider ce que l'égalité des courages ne déciderait jamais. Qu'on attache une chaîne de fer au haut de ce peuplier antique : celui de vous qui, tenant cette chaîne, rompra l'arbre ou le fera plier jusqu'à la terre, celui-là sera notre général.

Il dit, l'armée et le peuple applaudissent. Les prétendans déposent leurs armes, et jurent entre les mains de Sophanor d'obéir à celui qui restera vainqueur. A l'instant même quatre Marses montent à la cime du haut peuplier; ils y attachent avec de forts liens une longue et pesante chaîne, dont les larges anneaux déployés descendent jusqu'à la terre en rendant un horrible son.

Les vieillards se placent pour juger; les trompettes vont donner le signal; mais une voix se fait entendre, et l'on voit s'avancer un jeune Marse d'une taille haute et majestueuse, d'un visage noble et doux. Il est couvert d'une superbe peau de lion, dont les griffes d'or se croisent sur sa poitrine. La tête de l'animal, où sont encore attachées ses dents blanches et luisantes, forme le casque de ce guerrier. Des brodequins défendent ses jambes demi-nues; son bras nerveux porte une massue armée de nœuds et de pointes de fer. Jeune et beau comme Apollon, fier et grand comme le dieu Mars, il marche d'un pas léger jusqu'au milieu de l'assemblée. Là il s'arrête, s'ap-

puie sur sa massue, regarde les vieillards avec respect et leur adresse ces paroles :

Tant que j'ai cru, sages sénateurs, que la prudence et les talens guerriers devaient être les premières qualités d'un général, je me suis gardé de prétendre à un honneur dont mon âge me rendait indigne. Vous décidez aujourd'hui que la force seule doit donner ce rang ; je me présente pour le disputer. Je ne sais comme mes nobles rivaux, me prévaloir de ma naissance : Marses, je n'ai point d'aïeux. Mais cette peau de lion dont vous me voyez revêtu a couvert le grand Alcide ; cette massue terrassa l'hydre de Lerne ; voilà mes titres de noblesse : mon courage et ma force, voilà mes droits pour tenter l'épreuve. Les Romains jugeront de l'un : vous, Marses, vous jugerez de l'autre.

Ainsi parla le magnanime Léo : toute l'armée pousse des cris de joie. On tire au sort le rang que garderont entre eux les cinq prétendans. Le nom de Penthée est le premier, ensuite celui d'Astor ; Liger le suit ; Aulon vient après ; Léo sera le dernier.

Les trompettes sonnent : le vaillant Pen-

thée saisit la chaîne : il la secoue fortement ; mais le tronc du peuplier reste immobile, sa tête en est à peine ébranlée. Penthée, indigné, s'épuise en vains efforts : couvert de sueur et plein de dépit, il quitte la chaîne, et va se cacher dans son bataillon.

Astor, l'aimable Astor s'avance, et le désir brûlant de commander lui fait oublier d'invoquer son maître Apollon. Le dieu mécontent abandonne l'ingrat disciple ; sur-le-champ le bel Astor perd la moitié de ses forces. C'est en vain qu'il se roidit en tirant à lui la chaîne : les feuilles du haut peuplier n'en sont pas même agitées.

Liger, plein de joie, s'élance vers l'arbre ; il passe une main dans un des anneaux de la chaîne, tandis que de l'autre il la saisit au-dessus de sa tête ; il rassemble toute sa vigueur, et donne une secousse épouvantable. Toutes les branches de l'arbre en sont émues ; elles se choquent entre elles comme battues par un grand vent : mais Liger, épuisé de l'effort, ne peut pas le redoubler. Les branches, en se balançant, reprennent doucement leu

place : le brave Liger se retire plus lentement qu'il n'était venu.

Aulon se lève : tous les yeux se tournent vers lui. Il quitte son bouclier, dépouille sa cuirasse, et se plaît à montrer ses larges épaules, ses bras nerveux : il les élève sur sa tête, en les roidissant ; il fait deux fois le tour de l'arbre, en souriant d'un air farouche ; puis tout à coup il s'élance, saisit la chaîne aussi haut que ses deux mains peuvent l'atteindre, et retombe de tout son poids et de toute sa vigueur. Le peuplier cède, sa tête se courbe ; déjà l'armée applaudit ; mais aussitôt l'arbre reprend son ressort : il se relève avec plus de force qu'il n'avait été plié, et enlève le terrible Aulon, qui reste suspendu à la chaîne, balançant avec elle au gré du peuplier. Forcé d'abandonner l'entreprise, il s'élance à terre en écumant de rage, reprend précipitamment ses armes, et va les revêtir derrière son char.

Léo reste seul. Il s'avance ; et adressant ses vœux à Hercule : Fils de Jupiter, lui dit-il, souviens-toi de l'hospitalité que te donna l'aïeul de ma chère Camille : regarde-moi du haut de l'Olympe : ce coup-d'œil me remplira

de force. Vainqueur ou vaincu, je te voue un sacrifice.

A peine a-t-il achevé sa prière, qu'il sent couler dans tous ses membres une nouvelle vigueur. Il passe un de ses pieds dans le dernier anneau de la chaîne, la saisit avec ses deux mains à la hauteur de son front; réunissant ainsi toutes ses forces, il fait courber la tête du peuplier plus lentement, mais plus près de la terre qu'elle n'avait courbé sous la main d'Aulon. A peine est-il sûr de cet avantage, qu'il redouble son effort, invoque de nouveau Hercule; et, s'abandonnant à son impulsion, il fait crier l'arbre, le rompt; tombe à terre avec la chaîne, et la tête immense du peuplier vient l'ensevelir sous ses branches.

Le peuple et l'armée poussent de grands cris: le sénat déclare Léo vainqueur. Léo se relève, franchit d'un saut léger cet amas de branches brisées; et s'adressant aux soldats: Compagnons, leur dit-il, je suis votre général. Vous avez juré d'obéir à la force; mais la force doit obéir à la sagesse. Je vous commanderai sans doute, mais Sophanor me com-

mandera. Sophanor a fait plus de campagnes qu'aucun de vous n'a vu de combats : c'est à son expérience à guider nos jeunes courages. Sophanor, sois notre tête, que Léo soit ton bras. En disant cela, il fléchit un genou devant Sophanor.

Les Marses surpris croient voir un dieu dans Léo ; Sophanor verse des larmes d'admiration : non, mon fils, s'écrie-t-il, c'est à toi d'être notre chef. Eh ! que ne feront pas les Marses conduits par un autre Alcide ; Mon fils, tu n'as pas méprisé ma vieillesse : les dieux t'en récompenseront par des victoires. Je te les prédis d'avance ; et je rends grâces aux immortels de ce qu'ils m'ont encore laissé un peu de sang pour le répandre à tes côtés, et un peu de voix pour célébrer tes louanges.

Mon père, lui repond Léo, c'est pour toi que j'ai tenté l'épreuve ; c'est pour te faire triompher que les dieux m'ont accordé la victoire. Marche à notre tête ; je te le demande, je t'en conjure : si mes prières ne suffisent pas, souviens-toi que tu as juré d'obéir, et je t'ordonne de me conduire.

Ces paroles décident le vieillard. Il accepte

le commandement, mais il exige que Léo soit son collègue. L'armée les proclame tous deux. Le vieux Sophanor paraît bientôt couvert d'une antique armure. Son âge, son air vénérable, sa longue barbe blanche, inspirent le respect; son jeune collègue imprime la terreur. Tous deux rangent les troupes, disposent la marche, et n'attendent plus que les alliés.

Ils arrivent : les Péligniens, les Amiternes, les peuples de Frentanie et de Caracène descendent des Apennins, et viennent se joindre aux Marses. Sophanor, pour donner le signal du départ, fait élever dans l'air l'image du dragon que les Marses suivent aux combats.

Mais un horrible prodige arrête et glace d'effroi toute l'armée. Un aigle paraît au milieu des cieux, tenant dans ses serres cruelles un épouvantable dragon, qui, tout sanglant, respirant à peine, se replie, se débat encore, lance son triple dard, et cherche à blesser l'oiseau de Jupiter. Tous les soldats immobiles attendent dans le silence quelle sera la fin de ce combat; mais, au bout de quelques instans, l'aigle victorieux perce de son bec

terrible les écailles verdâtres de son ennemi, et le rejette sans vie au milieu des bataillons marses.

Quel présage pour ces guerriers! Léo, qui les voit tous pâlir, saisit le premier arc qu'il rencontre, fixe l'aigle vainqueur, le suit de l'œil dans la nue, lui décoche un flèche acérée, et le fait tomber à ses pieds. Ainsi j'abàttrai l'aigle romaine, s'écrie-t-il; ainsi je vengerai les peuples qu'elle voudrait asservir. Marses, ne redoutez plus rien: le meilleur des augures, c'est la justice de sa cause. Vous combattez pour la patrie, et Romulus pour l'ambition: marchez, les dieux sont pour vous.

Ces paroles, son action, chassent la crainte de tous les cœurs. Les Marses ranimés font retentir les airs de mille cris: tous se croient invincibles avec Léo. L'armée, pleine d'espoir et de joie, s'avance à grandes journées.

Elle rencontre les Romains dans la plaine de Lucence, bornée au nord, à l'orient, par des collines, au midi, à l'occident, par des forêts. Romulus, maître des bois, avait dressé, son camp sur leur lisière; Sophanor et Léo viennent asseoir le leur au pied des mon-

tagnes : le fleuve Fucin sépare les deux armées.

Aussitôt Romulus s'avance jusque sur la rive, et reconnaît la position des ennemis. Il examine le terrain qu'ils occupent, le compare avec le sien, mesure des yeux la plaine, remarque jusqu'au moindre buisson, fait sonder le Fucin, s'assure d'un endroit où il est guéable. Certain de toutes ses observations, il revient dans sa tente, assemble ses chefs, et leur annonce que le lendemain, au lever de l'aurore, il tentera le passage du fleuve. Ses capitaines paraissent surpris, mais Romulus, en peu de mots, leur explique l'ordre de l'attaque, la place où chacun combattra, celle où il attirera l'ennemi, ce qu'il doit faire s'il est vainqueur, ses resources s'il est repoussé ; il leur prouve enfin qu'il a tout disposé pour une victoire certaine, et tout prévu pour une défaite.

Ses vieux généraux l'admirent : Numa ivre de joie, ne peut contenir ses transports. Le voilà donc venu ce jour qu'il désire depuis si long-temps ! cet heureux jour où il pourra se montrer digne d'aimer Hersilie ! Le fougueux

amant vole au quartier des Sabins; il parcourt leurs tentes en appellant chaque chef, chaque soldat par son nom; il leur annonce la bataille, les embrasse, les caresse, compte en soupirant les heures qui doivent s'écouler avant le combat; et, dans l'ardeur qui l'enflamme, il murmure contre Romulus de ce qu'il ne tente pas à l'instant même le passage du fleuve.

Tandis que Numa se livre sans réserve aux sentimens qui l'agitent, il voit rentrer dans le camp un détachement romain qu'on avait envoyé surprendre un village. Hélas! cette cruelle commission n'avait été que trop bien exécutée. Les Romains ramenaient avec eux des femmes, des enfans, des vieillards éplorés. Les mains de ces malheureux etaient attachées derrière leurs dos; ils marchaient la tête baissée, l'œil morne et noyé de pleurs. La mère, la fille, l'époux, levaient l'un sur l'autre des regards timides; ils n'osaient se parler: ils faisaient de vains efforts pour se rapprocher et mêler leurs larmes; mais les farouches soldats leur refusaient cette faible joie; ils pressaient leurs pas tardifs avec des

menaces, avec le bois de leurs lances, quelquefois avec le fer ensanglanté. Les barbares! ils étaient moins inhumains pour les animaux qu'ils conduisaient pêle-mêle avec leurs captifs: ils maltraitaient des vieillards et des femmes, et ménageaient avec soin les bœufs et les moutons qu'ils leur avaient enlevés.

Numa ne peut soutenir ce spectacle. Il quitte tout, il oublie tout, pour voler au secours de ces malheureux. Ils étaient déjà devant le pavillon royal, où, confondus avec leurs troupeaux, ils attendaient qu'on ordonnât de leur sort. Numa va se jeter aux pieds de Romulus. O mon roi! s'écrie-t-il, regarde les horreurs que l'on commet en ton nom: regarde ces infortunés arrachés de leurs asiles, chargés de fers et d'outrages. Ah! qu'ont-ils fait? quel est leur crime? Ah! terrassons tes ennemis, immolons ceux qui te résistent, que le sang coule dans les combats; les périls excusent la cruauté. Mais attaquer des malheureux qui ne se défendent pas, mais vaincre des vieillards, des femmes, et leur insulter quand ils sont vaincus; c'est une lâcheté, c'est une barbarie que les immortels doivent punir.

Fils d'un dieu, c'est à toi d'en faire justice ; délivre ces captifs, renvoie-les dans leurs maisons, rends-leur.....

Jeune homme, interrompit Romulus, j'ai pitié de ton ignorance. Ces esclaves, ces troupeaux ne sont point à moi ; ils appartiennent à mes guerriers : c'est le prix de leur valeur, de leurs travaux et de leur sang. Avant d'être humain pour mes ennemis, il faut que je sois juste envers mes compagnons. Je dois partager ces esclaves entre les chefs de mon armée ; ils en disposeront ensuite : et pour qu'aucun n'ait à se plaindre, le sort réglera les portions.

Eh bien ! reprend Numa en se relevant, je suis un de vos chefs, je dois être admis au partage.

Romulus reconnait ses droits. On apporte l'urne des sorts, et l'on voit s'avancer, pour avoir part au butin, les différens chefs de l'armée, semblables à une meute courageuse qui vient de forcer un jeune cerf : elle respecte sa victime tant que son maître est auprès d'elle ; mais, l'œil ardent, la gueule béante, elle attend qu'on la lui livre, en haletant de fatigue et de joie.

Cérès, qui veillait sur Numa, et qui applaudissait du haut du ciel à son humanité, Cérès dirigea les sorts, et lui fit tomber en partage la plus nombreuse portion.

Numa s'empare de ses prisonniers, se fait suivre de ses troupeaux, et marche vers l'épaisse forêt qui environnait le camp. Là, il élève un autel de gazon, le couvre de bois pour consumer la victime, choisit une génisse blanche, répand du lait entre ses cornes, l'immole, et la mettant toute entière sur le bûcher, avant d'en approcher le feu, il adresse cette prière à Cérès: Fille de Jupiter, je vous offre cette victime; mais malheur à Numa s'il pensait que le sang d'une génisse suffit pour lui attirer votre appui. Non, ce n'est point en égorgeant les animaux que l'on se rend les dieux favorables; un malheureux soulagé leur est plus agréable qu'une hécatombe. Recevez donc, ô Cérès! une offrande plus digne de vous. Alors il se retourne vers ses captifs: infortunés, leur dit-il, je vous rends la liberté. On vous a dépouillés de vos biens, prenez du moins ceux que je possède; je vous donne tous ces troupeaux: partagez-les entre vous,

retournez dans vos maisons, et bénissez le nom de Cérès : c'est elle qui vous délivre.

Il dit : ces malheureux ne savent si c'est un songe ; ils restent le cou tendu, les mains jointes, la bouche ouverte. Numa parlait encore qu'une flamme céleste descend sur sa tête, tourne trois fois autour de sa chevelure, et va mettre le feu au bûcher qui soutenait la victime. Aussitôt le bois s'embrase ; sa flamme longue et brillante s'élève vers le ciel, le tonnerre gronde, fend la nue, et un bouclier d'or tombe aux pieds de Numa. Au même instant une voix forte comme le cri d'une armée prononce ces paroles : Le possesseur de ce bouclier sera toujours invincible. Numa, les dieux veillent sur toi : on ne leur plaît, on ne leur ressemble qu'en exerçant l'humanité. Alors le tonnerre se tait, le calme revient dans les airs, la victime n'est plus qu'un monceau de cendre ; et une odeur d'ambrosie répandue tout alentour annonce que c'est une divinité qui est venue parler à Numa.

Numa, jusqu'à ce moment prosterné contre la terre, se relève, et sent dans son cœur cette joie si douce que laisse toujours une

bonne action. Il examine le bouclier céleste: il était d'or pur, échancré à la manière des Thraces. On y voyait représentés par un travail admirable tous les évènemens du règne d'Astrée, de ce beau règne, plus effacé qu'aucun autre de la mémoire des hommes, parce que le bien s'oublie aisément. D'un côté l'on voyait un peuple que la famine affligeait recevant d'un peuple voisin la moitié des biens qu'il possède: là c'étaient des frères diminuant de concert leur héritage pour former un champ à l'orphelin qu'ils ont rencontré: plus loin, un père de famille, à la tête de ses enfans, faisait la moisson, et allait secrètement arracher des épis aux gerbes pour les jeter sur les chemins des glaneurs. Partout le bouclier céleste présentait des actions de bienfaisance ou de vertu. L'ouvrier immortel avait jugé sans doute que c'est surtout au milieu de la guerre qu'il faut rappeler aux hommes l'humanité.

Pendant que Numa, surpris, admirait un si beau travail, les captifs qu'il avait sauvés formaient à ses pieds un tableau digne d'être sur le bouclier céleste. A genoux devant Numa, les mains tendues vers le ciel, ils té-

moignaient, par leurs larmes, par des mots entrecoupés, leur reconnaissance et leur joie: les mères élevaient leurs enfans pour qu'ils vissent leur libérateur; les épouses venaient baiser ses habits; les vieillards lui présageaient les plus belles destinés; tous le bénissaient en pleurant, tandis que le plus âgé d'entre eux, perçant la foule, s'approche, courbé sur un bâton noueux, et tient ce discours à Numa:

Jeune homme, que les dieux te rendent tous les biens que tu nous as faits! Nous n'avons jamais été les ennemis de ton peuple: nous sommes de pauvres pasteurs vivant sur de hautes montagnes entre les Marses et les Herniques, indépendans de ces deux peuples, souvent opprimés par eux. Nous l'avions dit aux soldats de Romulus; mais ils nous ont traités en ennemis, quoique certains que nous ne l'étions pas: toi, tu nous as crus tes ennemis, et tu nous traités en frères. Va, les dieux te protégeront: ils t'éprouveront peut-être, mais tu ne succomberas pas. Adieu; souviens-toi des Rhéates; c'est ainsi que nous nous appelons; si jamais tu viens dans nos montagnes,

tu entendras nos petits enfans bénir le nom de Numa.

Après avoir dit ces paroles, le vieillard va présider au partage que les Rhéates font entre eux des troupeaux donnés par Numa, tandis que ce jeune héros, se dérobant à leur reconnaissance, emporte le bouclier d'or, et rentre tout pensif dans le camp.

Il songeait à Hersilie : son cœur, plein d'espérance et de joie, se livrait tout entier à l'amour. Il tourne ses pas malgré lui vers la tente de la princesse. Arrivé à la porte, il n'ose en franchir le seuil ; il s'arrête, soupire, et tremble d'aller plus loin. Ce guerrier, qui porte à son bras un bouclier qui le rend invincible, ce héros, qui pénétrerait sans crainte dans le camp des ennemis, n'ose entr'ouvrir le voile de pourpre qui ferme le pavillon de celle qu'il aime.

Enfin il soulève ce voile, et ses yeux timides cherchent la princesse : elle n'était pas dans sa tente. Numa en devient plus hardi : il s'avance d'un pas plus ferme, pénètre dans cet asile, et partout il trouve Hersilie. Voilà ses armes, voici ses javelots, son arc, et sa lyre d'or, et

ses vêtemens, et la peau de lion qui lui sert de lit. Numa demeure immobile; il n'ose toucher à tout ce qu'il voit, il ne peut en détourner les yeux. Une douce langueur s'empare de ses sens; il n'a plus la force de se soutenir, il s'assied en tremblant sur le siège où Hersilie s'est assise, il respire l'air qu'elle a respiré: cet air l'enivre, sa raison s'égare, sa poitrine est oppressée, des larmes brûlantes inondent son visage.

Tout à coup mille cris font retentir le camp; les trompettes sonnent; on entend un bruit effroyable dans le quartier de Romulus. Hersilie, Hersilie elle-même, l'air troublé, les cheveux épars, arrive en criant: Aux armes! Elle saisit précipitamment son casque, ses javelots, et, sans bouclier, sans cuirasse, elle veut retourner au combat. Ah! princesse, lui dit Numa en l'arrêtant, je cours faire armer les Sabins; mais du moins prenez ce bouclier, bienfait d'une puissante déese; c'est en vous couvrant qu'il défendra ma vie. Il dit: sans attendre de réponse, il lui laisse le bouclier céleste, et court chercher ses braves soldats.

C'était Léo qui causait cette alarme. Dès que Léo s'était vu si près des Romains, il avait conçu le projet de les attaquer le premier. Sage Saphanor, avait-il dit à son collègue, sois sûr que Romulus nous attaquera demain; il est de notre gloire de le prévenir. Dès que l'étoile du soir aura paru, je sortirai du camp avec trois mille hommes: je passerai le fleuve à la nage, j'irai porter la flamme et la mort jusque dans la tente de Romulus; et si le succès couronne mon entreprise, j'en médite une plus importante.

Sophanor l'embrasse. Il court avec lui choisir trois mille Marses; il les arme de courtes épées, de casques sans panache, de boucliers noircis; il leur fait valoir l'honneur de marcher avec Léo. Aussitôt que les ténèbres couvrent la terre, Léo sort avec eux, remonte le fleuve, le traverse, remet en ordre ses soldats, les encourage, les excite, fait passer dans leurs cœurs toute l'audace du sien; et ces braves guerriers, serrés les uns contre les autres, gardant le plus profond silence, certains de vaincre sous leur chef, marchent d'un pas léger et rapide vers le quartier de Romulus.

Ils arrivent aux gardes avancées : ils les égorgent avant qu'elles aient pu résister : celles qu'ils trouvent ensuite ont le même sort. Sans être découverts, sans être arrêtés, ils parviennent jusqu'aux tentes du roi de Rome ; c'est alors que, jetant de grands cris, renversant tout ce qu'ils rencontrent, ils portent le carnage et l'effroi jusqu'au pavillon royal.

Romulus, seul dans sa tente, méditait en ce moment l'attaque du lendemain. Au premier bruit, il se lève, écoute, et frémit de colère en distinguant les cris des vainqueurs. Furieux d'être surpris par des barbares, il remet précipitamment son casque, prend son bouclier, saisit deux javelots, et court se jeter au milieu du carnage. Il vole, il frappe, il appelle. Sa voix tonnante retentit aux deux bouts du camp. Ses guerriers accourent en foule : Horace, Misène, Brutus, Abas, arrivent en armes : ils trouvent leur vaillant roi résistant seul aux ennemis. Déjà sa main foudroyante a fait mordre la poussière au courageux Ophelte, au brave Aulastor, à Sopharis, à Corinée. Penthée, le malheureux Penthée, vient d'acheter de sa vie l'honneur

d'avoir atteint Romulus. Son javelot a percé le cœur de Penthée. Les Marses étonnés sentent leur ardeur s'affaiblir : ils n'attaquent plus, ils se défendent ; poussés de toutes parts, ils cherchent, ils demandent Léo.

Léo, qui avait pénétré dans le foyer de Romulus, Léo reparaît à l'instant. D'une main il tient sa massue, de l'autre un faisceau embrasé. A cette vue les Romains s'arrêtent, les Marses jettent des cris de joie. Le fier Léo vole à leur tête ; il lance des brandons allumés à travers les tentes romaines ; le feu se communique avec fureur ; la toile s'embrase, le bois pétille. Léo, pour qui l'incendie est trop lent, l'augmente à coups de massue. Il s'élance à travers les flammes ; il immole Abas, Massicus, Tibur ; Talassius tombe sous ses coups. Le brave Misène l'arrête un moment ; mais Léo foule aux pieds le corps de Misène. Léo porte la mort et le feu ; Léo se fraie un chemin de flamme. Ainsi la lave brûlante descend du sommet de l'Etna, roule à gros bouillons dans la campagne, emporte, consume, détruit les pierres, les arbres, les rochers, couvre de flots embrasés tout ce qu'elle trouve sur son passage.

A ce spectacle, Romulus agite ses dards, jette son immense bouclier sur ses épaules, marche à travers le carnage pour s'opposer à Léo. Il le joint, il veut lui parler; la fureur lui ôte la voix. Il le mesure avec des yeux étincelans; il cherche la place où il doit le frapper, et, balançant le plus fort de ses javelots, il rassemble toute sa force, et le lance contre Léo. La peau du lion de Némée en eût peut-être été percée; peut-être ce coup terrible terminait pour jamais les exploits du jeune héros: mais le javelot de Romulus rencontre la pesante massue dont Léo frappait les Romains; il pénètre à travers les nœuds et les pointes de fer dont elle est armée, s'attache à cette massue, et l'arrache des mains de son maître.

Léo, désarmé, s'arrête; et, regardant au tour de lui, il aperçoit une pierre énorme que l'on n'avait pu enlever du camp, et qui servait de borne aux laboureurs. Léo la saisit, l'arrache, l'élève sur sa tête, et la lance à son ennemi.

Romulus, atteint, tombe sous la pierre Ses guerriers accourent et le dégagent. Mais le roi de Rome ne peut plus se soutenir: brisé

par le coup terrible, vomissant un sang épais et noir, la tête penchée, les bras pendans vers la terre, sans force, sans mouvement, presque sans vie, il est rapporté dans sa tente au moment où Hersilie et Numa viennent le secourir à la tête des Sabins.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

Hersilie et Numa repoussent les Marses. Retraite de Léo. Romulus fortifie son camp. Nouveaux exploits de Léo. Jonction des Marses et des Samnites. Romulus assemble son conseil. Numa va se rendre maître des défilés des monts Trébaniens. Il trouve dans ces montagnes un peuple dont il est aimé. Défaite des Marses dans les défilés. Combat singulier de Numa et de Léo. Magnanimité de Numa. Il apprend que Tullus est mourant; il quitte tout pour voler près de lui.

Comme un immense quartier de roc détaché de la cime d'une montagne roule avec fracas vers la plaine, accroît en roulant sa violence, brise ou emporte tout ce qu'il trouve sur sa route; les nymphes, les bergers effrayés fuient avec de grands cris, les troupeaux éperdus se précipitent dans la vallée, le laboureur tremblant reste immobile et glacé d'effroi : mais le rocher, au plus fort de sa chute, rencontre deux chênes robustes, qui, nés tout près l'un de l'autre, ont entrelacé depuis cent ans leurs racines et leurs troncs : là il s'arrête ; les deux arbres soutiennent le choc, les bergers et les troupeaux sont sauvés : de même Léo s'arrête en rencontrant Hersilie et Numa.

La fière Amazone, armée du bouclier céleste, fut la première à l'attaquer. Barbare! lui cria-t-elle, c'est Jupiter qui te livre à moi; voici ton heure fatale : va te vanter dans les enfers d'avoir blessé le grand Romulus. Elle dit, et lance de toute sa force un javelot noueux que sa fureur l'empêche de diriger. Le fer vole, passe à côté de Léo, et va percer le vaillant Télon, qui, dans ce moment, dépouillait Aruncus. Léo, sans s'émouvoir, arrache le javelot du corps de Télon, et regardant Hersilie avec un sourire amer : Je te rends ton arme, lui dit-il; apprends à t'en mieux servir. En disant ces mots, il lance le javelot à la princesse; et Numa, le tendre Numa, se jette au-devant du fer : il oublie que le bouclier céleste défend les jours d'Hersilie; son corps lui paraît un bouclier plus sûr. C'est au milieu de sa poitrine que vient tomber le javelot : sa pointe cruelle perce l'or et l'airain de la brillante cuirasse, et déchire encore le sein du généreux amant; une légère teinte de pourpre se répand sur ses armes. Numa, qui voit couler son sang, ne songe qu'à Hersilie : plus ce coup a été terrible, plus il rend

grâces au ciel d'en avoir préservé son amante. Mais ce sentiment fait place au désir de la vengeance: il s'élance vers Léo. Un flot de combattans les sépare: ils se cherchent long-temps tous deux; ils ne peuvent plus se joindre.

Alors Numa se jette sur les Marses, et les fait tomber sous ses coups, comme le moissonneur fait tomber les épis. Toujours auprès d'Hersilie, il frappe d'une main; de l'autre, pare tous les coups qui menacent l'amazone. Celle-ci s'abandonne à sa fureur: elle immole Ocrès, Opiter, Soractor, et le jeune Alméron, Alméron, le seul espoir, l'unique enfant de la malheureuse Almérie. Cette tendre mère l'avait prévu.

Quand les Marses s'étaient assemblés pour aller combattre les Romains, Alméron, âgé seulement de quatorze ans, avait fui de la maison de sa mère pour aller joindre l'armée. Au moment du départ, cette triste mère arriva, cherchant son fils, le demandant à tous ceux qu'elle rencontrait, Le jeune Alméron l'aperçut, et voulut aller se cacher dans les derniers rangs. Mais où ne pénètre pas l'œil d'une

mère? Almérie le découvre, vole à lui, le serre dans ses bras, l'arrose de ses larmes ; et tandis qu'Alméron, la pâleur sur le visage, les yeux attachés à la terre, n'ose lever son front vers celle dont il craint les reproches, elle lui dit avec des sanglots : Mon fils, mon cher fils, mon unique bien, tu veux me fuir ! tu veux quitter ta mère ! Eh ! qu'iras-tu faire dans les combats ? ton faible bras ne peut encore soutenir un javelot ; les flèches que tu lances ont à peine la force de faire périr un jeune faon ; et tu veux aller te mesurer avec les plus fameux guerriers de Rome ! O mon enfant, mon cher enfant ! attends du moins, pour m'abandonner, que tu n'aies plus besoin de ta mère ; attends, pour me faire mourir, que tu puisses vivre sans moi ! Tu pleures, tu m'embrasses, et tu ne me promets pas de renoncer à ce cruel dessein ! et vous, Marses, vous le souffrez, et vous avez eu une mère ! . . . . Eh ! bien ! qu'on me donne des armes, je suivrai partout mon fils, je partagerai ses périls, je le couvrirai de mon corps, et l'on jugera du courage que donne l'amour maternel.

Depuis ce jour Almérie n'a pas quitté son

fils chéri. Léo, qui les aimait tous deux, leur avait défendu de s'éloigner de lui ; et dès que le jeune Alméron avait décoché sa flèche, il revenait se mettre en sûreté entre sa mère et son général. Mais, dans cette nuit désastreuse, ils furent séparés de Léo : la terrible Hersilie les rencontra ; et, malgré les cris, malgré les efforts d'Almérie, elle enfonça son épée dans la poitrine d'un faible enfant. Alméron tomba comme une tendre fleur moissonnée à sa première aurore ; ses yeux, avant de se fermer, cherchèrent les yeux de sa mère. Sa mère le vit, et mourut sans avoir été frappée.

Numa, moins cruel, mais aussi redoutable, n'immole que ceux qui résistent. Hisbon, Marsenna, Privernus, ont expiré sous ses coups ; Nasamon et Séralpin ont tous deux mordu la poussière. Liger, le brave Liger, ose attendre le héros, et lui lance de près son disque. C'en était fait de Numa, s'il n'eût baissé la tête dans ce moment : le disque tranchant coupe le sphinx que l'on voyait briller sur son casque, et fait voler au loin les deux panaches couleur de pourpre. Numa se précipite sur Liger, et brise sa lance dans sa

poitrine : s'armant alors de la terrible épée de Pompilius, il fend la tête à Orimanthe, coupe la main droite à Tarchon, fait tomber à ses pieds Quercens ; et, poussant et pressant les Marses mis en fuite, il parvient enfin à les chasser du camp. Léo seul y était resté.

Abandonné de tous les siens, Léo ne regarde pas s'il est seul : il a retrouvé sa massue, il n'a plus besoin d'armée. Mais les Sabins l'environnent, et le féroce Ufens s'avance, en lui criant d'une voix terrible : Ce n'est pas ici l'assemblée des Marses, où il suffit de plier un arbre pour être élu général : il faut mourir, tu ne peux échapper. Léo l'écoute, et sourit : il évite d'un saut léger le javelot qu'Ufens lui lance ; aussitôt il se précipite sur lui, le saisit au milieu du corps, le serre, l'étouffe dans ses bras nerveux, le jette contre la terre, pose un pied sur ce cadavre palpitant ; et, levant fièrement la tête, il porte des yeux tranquilles sur ce cercle de glaives sanglans dont il est environné. Inaccessible à la crainte, il promène des regards assurés avant de choisir la place par où il veut s'élancer. Enfin, décidé à la retraite, il fond sur ceux qui lui fer

ment le passage : il les écarte, les écrase à coups de massue ; et, s'éloignant lentement, comme un loup encore affamé s'éloigne d'une bergerie, trois fois il s'arrête, se retourne, et trois fois il fait reculer les bataillons qui le poursuivent. Bientôt il rejoint ses guerriers ; sa voix terrible les arrête : il les rallie, les remet en ordre, remplit seul l'intervalle qui les sépare des Romains, et marche entre les deux armées, couvrant l'une et repoussant l'autre.

Numa, irrité de ces exploits qu'il admire, Numa veut aller attaquer Léo : mais un bruit qu'il entend sur le bord du fleuve attire son attention. C'était le vieux Sophanor, à la tête de son armée qui venait protéger la retraite de son collègue. Les Marses feignent de vouloir passer le Fucin : Numa, pour défendre la rive, est obligé d'abandonner Léo ; et ce terrible guerrier, avec ce qui lui reste des siens, s'éloigne sans péril de ce camp qu'il a rempli de carnage.

Le prudent Sophanor, instruit dès longtemps au métier de la guerre, tint son armée au bord du fleuve jusqu'aux premiers rayons

de l'aurore. Numa et les Sabins, malgré les fatigues de cette nuit terrible, ne quittent pas l'autre rive. Au point du jour, Sophanor, certain que Léo avait eu le temps d'exécuter ses projets, retire ses troupes. Numa ramène les siennes sous leurs tentes.

Dès ce moment, il ne s'occupe que des blessés; Marses ou Romains, tous ceux que des secours peuvent sauver ou soulager sont également secourus par Numa. Il cherche dans les lieux où l'on a combattu ceux qui respirent encore, avec le même zèle, avec la même ardeur qu'il cherchait pendant le combat ceux qui résistaient le mieux. Il ne songe plus à la gloire; il ne songe qu'à être humain: des ennemis vaincus sont pour lui des frères.

Après avoir rempli ces devoirs sacrés, après s'être assuré lui-même que ses braves Sabins peuvent se livrer au repos, Numa court à la tente de Romulus sans se donner le temps de panser sa blessure: le besoin de revoir Hersilie était plus pressant pour lui. Il arrive au pavillon royal; il voit le roi de Rome couché sur une peau de léopard, enveloppé de voiles sanglans, entouré de sa fille et des chefs de

son armée. Moins occupé de ses maux que de la position de ses troupes, il gardait un sombre silence, qu'il interrompit en apercevant Numa : Je t'attendais, brave jeune homme, s'écria-t-il : je sais déjà tes exploits ; toi seul as sauvé mon armée. Approche ; viens m'embrasser : ta gloire soulage mes douleurs. Numa tombe à genóux, en baisant la main du roi. Lève-toi, lui dit Romulus : songe à exécuter ce que je vais te prescrire.

Les barbares nous ont surpris. L'état où je suis m'oblige de différer ma vengeance. Peu de jours suffiront pour me rendre mes forces ; mais pendant ce peu de jours, il faut mettre mon camp à l'abri de toute insulte. Va donc, brave Numa ; prends avec toi dix cohortes, mène-les couper dans la forêt cinquante mille pieux, tous de la hauteur d'un homme, et acérés par les deux bouts. Vous, Métius, pendant ce temps, faites creuser un fossé large et profond, qui, dans un carré parfait, entoure et ferme tout mon camp : vous ne laisserez qu'une entrée au milieu de chaque côté. Vous emploierez à ce travail mes légions latines : ce sont celles qui ont le moins souffert dans

l'attaque de cette nuit. Allez : que tout soit prêt avant la fin du jour ; vous viendrez ensuite prendre mes nouveaux ordres.

Il dit : Métius et Numa ont obéi. Le prudent Romulus fait enfoncer les pieux dans le fossé, à peu de distance les uns des autres ; il les lie fortement ensemble pour qu'on ne puisse les arracher, les recouvre ensuite de terre ; et mettant leurs pointes aiguës de niveau avec le terrain, il s'environne ainsi d'une forêt de dards. Métius et Numa achèvent cet ouvrage en trois jours ; ils placent aux quatre portes huit redoutes pleines de soldats ; et les Romains, aussi tranquilles dans ce camp que s'ils étaient au milieu de leur ville, admirent comment le génie d'un seul peut sauver ou perdre des milliers d'hommes.

Sophanor, tranquille sur l'autre rive, avait vu les travaux de Romulus sans les troubler. Le roi de Rome, inquiet de cette inaction, ne pouvait comprendre le motif qui empêchait les Marses d'agir. Que fait donc ce terrible Léo ? disait-il. Ah ! sans doute il doit être content d'avoir blessé Romulus ; mais Romulus n'est pas vaincu : la guerre est à peine

commencée. Pourquoi ce vaillant guerrier, si propre aux exploits nocturnes, ne tente-t-il pas de venir une seconde fois brûler mon camp? O Jupiter! ô Mars! mon père! encore quelques jours de douleur, et ce bras aura recouvré sa force; ce bras ne se cachera plus derrière des retranchemens.

Ainsi parlait Romulus, quand il voit paraître un soldat campanien couvert de sang et de poussière. Il arrivait, tout haletant, de la ville d'Auxence, où le roi de Campanie avait été se renfermer. Quelle nouvelle m'apportes-tu? s'écrie le roi de Rome: les Samnites ont-ils franchi l'Apennin? Mon allié est-il assiégé dans sa ville? Votre allié est au pouvoir des ennemis, répond le soldat. Léo, le terrible Léo a paru sous les murs d'Auxence, au moment où nous le croyions occupé de vous combattre. Il a pris la ville et le roi, s'est emparé de ses trésors, de ses troupes, de ses magasins. Non content de ce succès, il a couru surprendre l'armée qui arrêtait les Samnites à la descente de l'Apennin: il a dispersé cette armée, et a ouvert le passage à ces redoutables ennemis.

Romulus, à ces paroles, laisse tomber sa tête sur sa poitrine, ne répond point, et demeure immobile. Mais bientôt il est rendu à lui-même par un bruit éclatant de trompettes et de clairons qui retentissent au-delà du fleuve. C'était Léo, c'était l'invincible Léo, conduisant au camp de Sophanor le roi de Capoue prisonnier, quatre mille captifs, un immense butin, et la superbe armée des Samnites. On les voit s'avancer dans la plaine, au bruit de mille fanfares. Le roi de Campanie, éclatant d'or, est monté sur un superbe coursier. Léo, couvert de sa peau de lion, marche à pied à côté de lui : ses braves Marses l'environnent ; et vingt mille Samnites, revêtus d'un acier brillant, ferment sa marche triomphale.

Bientôt leurs tentes se dressent auprès de celles de Sophanor : les deux armées sont réunies. Dès que la nuit a étendu ses voiles, mille feux allumés sur le bord du fleuve tiennent les Romains dans l'alarme, et leur font craindre d'être attaqués.

Ces braves Romains, à qui la vue de l'ennemi faisait toujours pousser des cris de joie,

observent un silence morne à l'aspect de ce camp terrible. Les soldats se regardent d'un air effrayé ; les chefs n'osent se communiquer leurs craintes ; tout le monde tourne les yeux vers Romulus. On double les gardes, on se tient prêt au combat : malgré la valeur et le nombre des troupes, l'inquiétude est peinte sur tous les visages.

Romulus lui-même est ému : mais il affecte un visage tranquille. Appuyé sur une longue javeline, marchant doucement à cause de sa blessure, il visite ses quartiers, encourage ses soldats ; et, quoique son cœur soit plein de tristesse, il remercie hautement les dieux de ce qu'ils lui livrent ensemble tous ses ennemis.

Cependant, par un ordre secret, le conseil est assemblé. Métius, Valérius, le sage Catille, le prudent Brutus, plusieurs autres capitaines expérimentés, ont pris place auprès du monarque. La belle Hersilie y est appelée par sa naissance, le jeune Numa par ses exploits. Des licteurs veillent à la porte du pavillon royal, et en éloignent les indiscrets. Romulus quitte alors cette gaieté feinte qu'il avait montrée aux soldats ; et regardant ces braves

chefs avec des yeux pleins d'inquiétude : Compagnons, leur dit-il, vos avis m'ont toujours été utiles ; ils me sont aujourd'hui nécessaires. Nos ennemis, vainqueurs de mes lâches alliés, sont trois fois plus nombreux que nous. Je peux leur résister sans doute à l'abri de mes retranchemens ; mais s'ils passent le fleuve, et qu'ils m'assiégent, avant huit jours, nous manquons de vivres, et nous périssons sans combattre. Braves amis, que devons-nous faire ? faut-il aller attaquer ces deux armées réunies, et éviter par la mort une capitulation honteuse ? faut-il essayer une retraite qui doit encore avoir ses dangers ?

Romulus se tait. Métius se lève ; il propose d'envoyer à Rome demander du secours à Tatius, et d'attendre, derrière les retranchemens, que ce collègue de Romulus soit venu le dégager. Brutus veut au contraire que l'on sorte du camp, qu'on aille présenter la bataille aux ennemis, et que l'on fasse tout dépendre de l'arbitre seul des combats. Hersilie s'oppose à ce projet : Tant que mon père ne peut combattre, dit-elle, gardez-vous d'espérer de vaincre : la victoire dépend du b

de Romulus ; ce bras ne peut encore nous la donner. Suivons l'avis de Métius ; restons dans notre camp, envoyons à Rome chercher de nouveaux guerriers. Mais, pour effrayer l'ennemi, pour l'empêcher de rien entreprendre, Numa et moi nous partirons au milieu de la nuit, nous pénétrerons dans le camp des Samnites ; et tandis que, fatigués de leur marche, enivrés de leurs succès, ils se livrent au repos, nous remplirons leurs tentes de carnage. Voilà mon avis : que mon père l'approuve, à l'instant même nous partons.

Numa l'écoute avec transport : son œil enflammé suit tous les mouvemens d'Hersilie ; son cœur palpite de joie de se voir choisi par elle : cette nuit, où ils doivent combattre ensemble, lui paraît la plus belle époque de sa vie. Mais Romulus fait évanouir son espoir en s'opposant au dessein de sa fille. Tous les autres capitaines proposent des moyens, ou impossibles, ou plus dangereux que le mal même. On les discute, le conseil se prolonge ; et jusqu'alors on n'a fait qu'exposer tous les maux sans trouver un seul remède.

Tout à coup le jeune Numa se sent inspiré

par Minerve : il demande la permission de parler. Romulus la lui accorde, en jetant sur lui des yeux de complaisance. Grand roi, lui dit le héros, je crois qu'il est un moyen, je ne dis pas de sauver l'armée, mais de t'assurer la victoire. Les montagnes des Trébaniens sont derrière nous ; ces montagnes inaccessibles ont des gorges où cent mille hommes peuvent être aisément défaits par quelques troupes maîtresses des hauteurs. Qu'on me laisse partir cette nuit même avec la moitié des Sabins ; demain, avant la fin du jour, je serai maître des montagnes. Vous, grand roi, pour la première fois vous fuirez devant l'ennemi. Que ce mot ne vous alarme pas, vous ne fuirez que pour vaincre. Les Marses et les Samnites vous poursuivront ; vous les engagerez aisément dans les gorges des Trébaniens. Alors vous les attendrez de pied ferme, vous les attaquerez à votre tour, tandis que mes Sabins et moi nous les accablerons de nos flèches, de nos javelots, et des rochers que nous roulerons sur eux.

Ainsi parle Numa. Romulus l'embrasse : Vaillant jeune homme, lui dit-il, je te devrai

plus que la vie : tu auras sauvé ma gloire. Cours exécuter ton projet : prends avec toi tous les Sabins, excepté leur cavalerie, qui te serait inutile, et dont j'aurai surtout besoin dans le commencement de ma retraite. Une nuit d'avance doit te suffire : pars à l'instant même. Si tout réussit selon tes desseins, voilà quelle est ta récompense. En disant ces mots, il lui montre Hersilie.

Numa demeure interdit : la surprise, la joie, tous les sentimens qui l'agitent, lui ôtent l'usage de la parole : ses yeux errent à la fois sur Romulus, sur Hersilie. Enfin il se précipite aux genoux du roi de Rome : Fils d'un dieu, s'écrie-t-il, tu viens de me rendre invincible. Que les Marses, que les Samnites, que tous les peuples de l'Italie se réunissent contre moi, je me sens l'espoir de les vaincre. Le nom, le seul nom d'Hersilie me rend presque égal à toi-même ; l'honneur de devenir ton gendre m'élève au rang des demi-dieux.

En prononçant ces paroles, ses yeux brillent d'amour et de courage ; il les tourne vers son amante ; il lit dans les siens qu'elle confirme la promesse de Romulus ; et, brûlant d'être en marche, il court faire armer les Sabins.

Aussitôt les légions latines, par l'ordre de Romulus, sortent de leurs tentes, et vont se former en bataille sur le bord du fleuve, pour dérober aux ennemis le départ du brave Numa. Les Marses, qui se croient attaqués, accourent à l'autre bord : on se lance des flèches au hasard. Les Romains occupent ainsi leurs ennemis, tandis que Numa s'échappe par les derrières du camp.

Il marche, il traverse les épaisses forêts qui s'étendent vers Sora ; il évite par un circuit les dangereux marais d'Aratrie ; et, dirigeant sa course vers Assile, au point du jour il découvre les hautes montagnes des Trébaniens. Avant de s'y engager, le prudent Numa se fait précéder par quelques soldats armés à la légère, et laisse derrière lui des guides qui doivent conduire Romulus. Bientôt il pénètre dans les montagnes, il s'avance par des sentiers escarpés. Ses guerriers, fatigués d'une marche précipitée, ont peine à gravir sur les roes : mais Numa les encourage et les soutient : Numa, toujours à leur tête, saisit d'une main les arbres qui peuvent l'aider à monter, de l'autre il fait signe aux soldats de le suivre.

S'il rencontre un torrent, il le franchit le premier, et n'ordonne de le passer que lorsqu'il est à l'autre bord: si un rocher ferme sa route, il enfonce dans les fentes de la pierre son épée ou son javelot, pose le pied sur ce faible appui, s'élance sur des précipices; et, parvenu seul à la cime, il appelle ses compagnons. L'image d'Hersilie marche devant lui, et rend tous les chemins faciles; Numa précède son armée, son exemple fait tout surmonter.

Enfin il arrive au sommet des montagnes: il est étonné d'y trouver des champs cultivés, des terres labourées, des pâturages remplis de troupeaux. On lui amène quelques bergers que Numa rassure par ces paroles: Je ne viens point vous opprimer: ne tremblez ni pour vous ni pour vos biens: conduisez-nous seulement à votre principale habitation; faites fournir des vivres dont vous recevrez le prix, et laissez-nous occuper pour trois jours les défilés de vos montagnes. A ces mots, les bergers, sans crainte, servent de guides aux Sabins, et les conduisent à leur village.

Quelle est la surprise, quelle est la joie de Numa, en reconnaissant dans les habitans ces

mêmes Rhéates qu'il avait délivrés! Le vieillard qui lui avait parlé le jour du sacrifice s'avance; et l'envisageant: O jour heureux! s'écrie-t-il: mes amis, mes enfans, voilà notre libérateur, voilà ce héros si sensible qui nous rendit la liberté; voilà Numa!.... A ce nom, un cri général interrompt le vieillard; tous les Rhéates à genoux se pressent autour de Numa. Quoi! c'est vous, lui disait l'un, qui m'avez rendu ma mère! Je vous dois mon époux, disait l'autre. Sans vous, s'écriait un enfant, sans vous, je serais orphelin! Fils des dieux, car les bienfaiteurs des hommes sont les vrais fils des immortels, que de grâces nous leur devons, puisqu'ils nous donnent la joie de vous revoir, de baiser ces mains qui ont brisé nos chaînes, de contempler un héros qui sait pardonner! Ah! disposez de nous, de nos biens, de nos vies; tout est à vous ici: vous êtes notre roi, notre père; vous êtes plus encore, puisque vous fûtes notre libérateur.

Numa ne peut entendre ces paroles sans verser des larmes d'attendrissement: ses braves Sabins sont émus comme lui. Déjà la bonne amitié les unit à ce bon peuple: les soldats et

les habitans se mêlent, s'embrassent, donnent et reçoivent tout ce que l'hospitalité, tout ce que l'amitié peut offrir. Les maisons, les chaumières se remplissent des guerriers de Numa; les femmes, les époux, les enfans, sont empressés de les servir, de leur porter ce qu'ils possèdent. Sabins, Rhéates, ce n'est plus qu'un peuple, ce n'est plus qu'une même famille. Tous aiment et respectent Numa: ce seul sentiment les a rendus frères.

Après avoir accordé quelques heures à ce spectacle si doux, le héros donne le signal pour rappeler ses guerriers; et tous les habitans viennent se rendre au son des trompettes. Chacun s'est armé de ce qu'il a pu trouver: l'un porte une épée que la rouille ronge depuis long-temps; l'autre, un bouclier couvert de poussière; celui-ci un soc de charrue dont il a fait un javelot; la plupart ont des massues qu'ils viennent d'arracher aux arbres. Nous voulons combattre pour vous, disent-ils au jeune Numa; nous voulons être de votre armée: si le cœur suffit pour faire un soldat, vous n'en commanderez jamais de plus braves.

En parlant ainsi, ils se rangent d'eux-

mêmes, en s'efforçant d'imiter les Sabins. Ils se serrent les uns contre les autres dans des rangs mal alignés; et cette phalange bruyante demande à marcher la première au poste le plus périlleux.

Numa, le sensible Numa, veut en vain réprimer leur zèle; en vain il refuse d'exposer des hommes qui n'ont de motif pour combattre que l'amour qu'il leur a inspiré: cet amour est plus fort que l'autorité de Numa; malgré ses prières, le fils de Pompilius est forcé de voir doubler son armée. Alors il leur explique ses projets; il leur confie qu'il veut se rendre maître des hauteurs et des postes d'où il pourra écraser l'ennemi.

Les Rhéates aussitôt guident eux-mêmes les Sabins dans les défilés, dans les passages les plus dangereux: ils leur marquent les places qu'ils doivent occuper, s'y établissent avec eux, coupent des arbres, roulent des rochers pour en accabler les Marses; et, mêlés avec les soldats de leur bienfaiteur, décidés à partager tous leurs périls, ils attendent impatiemment l'arrivée des Romains.

Romulus arriva bientôt. Par une retraite

savante il était sorti de son camp, attirant et repoussant toujours les Marses et les Samnites. Plus il approchait des montagnes, plus l'habile Romulus affectait de désordre dans sa marche. Son arrière-garde fuyait par son ordre, et l'entrée des Romains dans les montagnes ressemblait à une déroute. Sophanor, Léo lui-même, surtout le chef des Samnites, s'y trompèrent. Cette armée d'alliés, composée de guerriers plus braves qu'habiles, s'engagea dans les défilés, croyant poursuivre des fugitifs.

Romulus, instruit par les envoyés de Numa, guida lui-même les ennemis dans les gorges les plus dangereuses. Alors il cessa de fuir; alors, à la tête d'une colonne terrible, il attend les Marses de pied ferme, et les appelle au combat. Léo, le brave Léo, s'élance sur les Romains; les Samnites et les Marses se disputent à qui chargera les premiers, quand une grêle de rochers et de troncs d'arbres tombe du haut des montagnes, et vient écraser leurs bataillons. Les chefs, les soldats effrayés s'arrêtent, lèvent les yeux, et voient toutes les hauteurs garnies de lances. Cette

vue les glace d'effroi, ils n'osent faire un pas contre Romulus; ils ne peuvent retourner en arrière, le prudent Numa leur a coupé le chemin. Enfermés de toutes parts dans un champ de bataille étroit, embarrassés de leur nombre, écrasés sous les rochers que les Rhéates et les Sabins roulent sans cesse des montagnes, les alliés, vaincus sans pouvoir combattre, jettent leurs armes et demandent à capituler.

Qui pourrait peindre la fureur de Léo? Telle une tigresse d'Hyrcanie tombée dans un piège qu'on a tendu près de son repaire, et qui se voit enlever ses petits sans qu'elle puisse les défendre, rugit, s'agite, brise dans ses dents les pierres qu'elle peut saisir, les broie avec fureur, et dévore de ses yeux brûlans l'ennemi qu'elle ne peut atteindre: de même Léo sent redoubler sa rage en entendant les cris de son armée vaincue. Non, non, leur dit-il d'une voix terrible, tant que Léo vous commandera, n'espérez pas qu'il consente à une lâcheté. Marses et Samnites, avant de demander la vie à genoux, ayez le courage de me voir mourir. Il dit, et s'élançant à travers les armes, à travers les rocs, malgré les pier-

res, malgré les troncs d'arbres qui roulent de la montagne, il entreprend seul de gravir jusqu'au sommet.

Les Rhéates et les Sabins se réunissent aussitôt dans l'endroit où il menace d'atteindre ; là ils rassemblent un amas de rochers pour les précipiter sur lui. Mais Numa court vers eux, et s'y oppose ; il fait cesser ce déluge qui allait accabler Léo: Amis, s'écrie-t-il, respectez son audace : j'ai opposé l'avantage du poste à l'avantage du nombre : mais à la valeur d'un seul homme je n'oppose que ma valeur. Arrête-toi, Léo, je vais t'épargner la moitié du chemin.

Il dit, et descend d'un pas tranquille, repousse loin de lui les Sabins qui veulent l'accompagner, et rencontre son terrible adversaire sur une roche aplanie, environnée de précipices, et qui ne leur laissait que la place de s'immoler. Là ils s'arrêtent tous deux, se regardent sans se parler, ce silence mutuel semble être causé par leur admiration réciproque. Les deux armées cessent tout combat : l'œil fixé sur Léo, sur Numa, chaque soldat s'oublie lui-même pour ne s'occuper que d'eux

seuls ; et le hasard, qui place ces deux héros sur ce théâtre étroit et élevé, semble les donner en spectacle aux deux peuples dont ils vont faire le destin.

Léo fut le premier qui rompit le silence : Brave jeune homme, dit-il à Numa, j'estime le courage que tu fais paraître ; je me décide avec peine à m'éprouver contre toi. Retourne, crois-moi, dans tes bataillons, et laisse-moi assouvir ma fureur sur des guerriers moins braves que toi.

Il n'en est point dans notre armée, lui répond Numa ; le dernier des Romains m'égale : et tu vas connaître bientôt si je dois faire naître ta pitié. Il dit, et ne pouvant lancer son javelot à cause du peu d'espace, il le saisit à deux mains, et le pousse de toute sa force dans la poitrine de Léo. Le coup fut terrible ; mais la pointe d'acier rencontra la peau de lion à l'endroit où les griffes croisées formaient une triple cuirasse. Ce rempart impénétrable émousse le fer de Numa, et la violence du coup brise le javelot dans ses mains.

Léo chancelle ; sa colère augmente. Il lève sa redoutable massue, la fait tourner sur sa

tête, et en décharge un coup terrible sur le bouclier de Numa. Le bouclier vole en mille pièces: Numa tombe un genou à terre, et se relève aussitôt. Il a tiré son épée, l'épée de Pompilius; il n'a plus qu'elle pour défense. Léo veut l'atteindre d'un seul coup; mais le léger Numa l'évite. Tous deux, les yeux fixés sur leur arme, attentifs à leurs mouvemens, tournant autour l'un de l'autre, forcés de ne pas sortir d'un terrain bordé de précipices ils s'allongent, ils se replient, se portent cent coups inutiles, évitent cent atteintes mortelles: semblables à deux serpens d'eau jetés dans un étroit bassin, se liant et se déliant sans cesse sans pouvoir se piquer de leur dard.

Enfin Léo, indigné d'une si longue résistance, prend sa massue à deux mains, et s'élançant sur son ennemi, il tient la mort sur sa tête. Numa ne peut plus l'éviter: il se couvre avec son épée, faible secours qui n'aurait pas sauvé sa vie, si Cérès n'eût veillé sur lui. Cérès, du haut de l'Olympe, considérait cet affreux combat. Elle voit la massue levée, tremble, vole, et arrive avant que Numa soit atteint. Son invisible bras détourne le coup;

et Léo, entraîné par l'effort et par le poids de sa massue, le grand Léo tombe comme un pin de cent ans déraciné par le tonnerre. Numa se précipite sur lui; d'une main il le saisit à la gorge, de l'autre il pose sur son cœur la pointe de son épée: Ta vie est à moi, lui dit-il; mais je ne puis donner la mort à un si vaillant guerrier: viens signer la paix; j'aime mieux être ton ami que ton vainqueur.

En disant ces mots, Numa se lève, et remet son glaive dans le fourreau. Léo, à peine debout, embrasse son généreux ennemi. Tous deux, se tenant par la main, descendent vers les bataillons marses, occupés déjà de nommer des vieillards pour aller traiter avec Romulus.

Numa, suivi de Léo, les conduit lui-même au roi de Rome: Numa sollicite en faveur des Marses. Romulus accorde la paix. Vous remettrez en liberté, dit-il, mon allié le roi de Campanie; vous lui rendrez ses trésors et ses captifs. Quant aux terres des Auronces, elles seraient toujours, dans ses mains ou dans les vôtres, un sujet éternel de discorde; elles resteront en mon pouvoir. Pour vous dédom-

mager de ce sacrifice, le roi de Capoue vous laissera la ville d'Auxence, et son fils Capis demeurera chez vous en otage jusqu'à l'exécution du traité.

Les Marses, plus favorisés par cette paix que le roi de Campanie, l'acceptent sans balancer ; et Romulus, qui devient maître d'un nouveau pays, compte pour rien les intérêts d'un allié qu'il méprise. Mais il veut récompenser Numa : Vaillant jeune homme, lui dit-il, tu triompheras à ma place ; tu entreras dans Rome sur mon char, à la tête de mon armée ; Léo marchera devant toi ; et tu recevras la main de ma fille à l'autel de Jupiter.

Grand roi, lui répond Numa, c'est à vous seul que le triomphe est dû ; la main d'Hersilie suffit à ma gloire. Quant au brave Léo, je ne suis point son vainqueur. Romains, ce n'est pas sous moi qu'il a succombé ; Cérès a quitté l'Olympe pour me donner la victoire. Retournez vers votre peuple, Léo ; vous êtes libre et invincible, car vous n'avez cédé qu'aux immortels.

Il dit : les Romains et les Marses croient entendre parler un dieu. Léo se précipite dans

ses bras, le serre contre son sein en pleurant d'admiration. Il veut désavouer Numa, il veut avoir été vaincu; mais Numa rend compte aux deux armées du secours qu'il a reçu de Cérès: il remercie hautement la déese de lui avoir sauvé la vie, et se couvre d'une gloire immortelle en refusant celle qu'il ne méritait pas.

Cependant la paix est signée. Le roi de Campanie est libre; Romulus a livré Capis; déjà des troupes sont parties pour s'emparer du pays des Auronces. Numa et Léo ne se quittent point sans se jurer une éternelle amitié. Avant de se séparer, ces deux héros se font des présens. Numa fait accepter à son ami le superbe coursier de Thrace que Tatius lui a donné. Léo présente à Numa un casque forgé par Vulcain, qu'il tient du chef des Samnites: Garde-le toujours, lui dit-il, et garde-moi surtout ton amitié; je te donne ma foi de te consacrer ma vie aussitôt que j'en pourrai disposer. Tels furent les adieux de ces deux héros.

Romulus, qui se dispose à reprendre le chemin de Rome, fait monter Hersilie et Numa

sur le même char, et veut qu'ils marchent tous deux à la tête de son armée. Numa, au comble de ses vœux, ne peut contenir ses transports; il est auprès de celle qu'il aime: il est sûr de la posséder. Cette idée lui ôte à la fois et la parole et la raison. Numa couvert de gloire, Numa, le favori de Romulus, le sauveur de l'armée, tremble encore auprès d'Hersilie. Il la regarde, et n'ose lui parler: c'est en vain qu'il l'a obtenue, il ne peut croire qu'il l'a méritée.

L'armée romaine avait déjà repassé le Liris, quand un courrier couvert de poussière demande à grands cris Numa, et se présente à lui avec un visage baigné de larmes. Numa inquiet l'interroge, et craint quelque funeste évènement pour Tatius. Je ne viens point de Rome, lui dit l'envoyé; je viens de la forêt sacrée et du temple de Cérès. Le vénérable Tullus n'a pu soutenir votre absence; il n'a pu surtout soutenir votre oubli; il touche aux portes du trépas, et vous demande la grâce de vous voir encore avant de mourir.

A cette parole, Numa jette un cri, s'élance

du char ; et, sans se donner le temps ni de dire adieu à Hersilie ni de parler à Romulus, il prend un coursier de sa suite, et vole vers la Sabinie.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

Joie de Tullus en revoyant Numa. Soins tendres et pieux que lui rend le héros. Sages conseils du pontife. Mort de Tullus. Douleur et regrets de Numa. Il veut retourner auprès d'Hersilie. Il passe dans un pays dévasté par cette princesse, et revient à Rome saisi d'horreur. Discours de Romulus à son peuple. Réponse de Tatius. L'hymen d'Hersilie et de Numa s'apprête. Tatius est assassiné. Numa le secourt et lui jure d'épouser sa fille.

Numa pressait les flancs de son coursier, et suivait en pleurant le cours de l'Anio : il fuyait une maîtresse adorée au moment de devenir son époux : il renonçait aux honneurs du triomphe. Mais ce n'étaient point ces sacrifices qui faisaient couler ses larmes ; c'était le danger de Tullus, c'était le repentir d'avoir presque oublié ce vieillard pour ne songer qu'à l'amour. Il redoutait les reproches qu'il allait en recevoir ; il craignait davantage de ne plus le trouver vivant. Hélas ! se disait-il à lui-même, si je ne l'avais pas quitté, j'aurais peut-être prolongé ses jours ; j'aurais du moins soulagé ses maux : c'était à moi de rendre à sa

vieillesse les soins qu'il avait donnés à mon enfance. Je suis un ingrat : ce reproche empoisonnera ma vie ; la gloire ne pourra pas m'en consoler. Ah ! qu'importent les louanges d'un monde entier, quand notre cœur nous fait un reproche ?

Ainsi parlait Numa. Il a déjà traversé les campagnes de Carséoles. Sans perdre un moment, il laisse derrière lui l'aimable Tibur, la cascade de l'Anio, la forêt d'Erétum, et il commence à découvrir le bois sacré et le faîte du temple. O combien cette vue lui fait naître de sentimens tristes et doux ! Combien son âme est émue en revoyant les lieux de sa naissance ! mais un intérêt plus puissant l'entraîne ; il court, il arrive à la maison du pontife, le cherche, le demande, le découvre enfin sur son lit de douleurs, entouré de prêtres et de pauvres.

A cette vue, Numa jette un cri, se précipite, tombe à genoux, saisit la main de Tullus, la couvre de baisers et de larmes. Le vieillard, dont les faibles paupières étaient baissées, les relève, et aperçoit Numa.... Aussitôt un rayon céleste semble descendre sur son front ; ses

yeux s'animent, son visage se colore : O mon fils, s'écrie-t-il, mon cher fils, je te revois, les dieux ont exaucé ma prière ! Viens te jeter dans mes bras : viens, hâte-toi ; je crains de mourir de joie avant de t'avoir embrassé. En disant ces mots, il se soulève avec peine, et tend à Numa ses mains tremblantes. Il le saisit, il le presse contre sa poitrine, il ne peut plus ni lui parler ni le détacher de son sein. Le jeune homme, qui baigne de pleurs la longue barbe blanche de son père, ne lui répond que par des sanglots.

La secousse qu'éprouve Tullus épuise ses faibles organes. Il retombe sans mouvement, presque sans vie, mais tenant toujours la main de Numa. On s'empresse autour du vieillard ; la voix de son fils le ranime ; il ouvre les yeux. A peine a-t-il recouvré l'usage de la parole, qu'il ordonne qu'on le laisse seul avec son fils. Alors l'embrassant de nouveau : Tu m'es donc rendu ! lui dit-il. Ah ! que les dieux à présent disposent de mes jours ; que la cruelle parque en coupe la trame : je t'ai revu, je meurs content. Si j'avais plus de momens à jouir de ta présence, je pourrais te

faire quelques reproches ; mais le peu d'heures qui me restent ne suffiront pas pour ma tendresse. Ne parlons que d'elle et de toi. Raconte-moi, mon fils, raconte-moi ce que tu as fait : le bonheur t'a suivi sans doute ; car tu n'as pas eu le besoin de me confier tes peines. Apprends-moi tous tes succès : ce récit retiendra mon âme fugitive, ou du moins ma mort sera plus douce, si les derniers mots qui frappent mon oreille sont l'assurance que je te laisse heureux.

Ah ! mon père, lui répond Numa, il n'est plus de bonheur pour moi, si les dieux ne prolongent pas votre vie, s'ils ne l'accordent pas à mes larmes, au repentir, à la douleur où je suis d'avoir pu vous abandonner, d'avoir pu oublier mon père, et....

Tu me parles toujours de moi, interrompt le vieillard, tandis que toi seul m'intéresses. Tu ne m'as point oublié, puisque tu m'aimes, puisque tu m'aimas toujours. Je suis content de ton cœur ; ne sois pas plus difficile que ton ancien maître. Parle-moi de mon fils : voilà le plus pressant besoin de mon âme. Si tu as commis quelques fautes, ne crains pas de

me les révéler : tu connais ton père ; ce n'est pas au moment de le quitter que tu le trouveras plus rigide.

En disant ces mots, il tend la main à Numa ; malgré les douleurs aiguës qu'il éprouve, il le regarde avec un tendre sourire. La rougeur du jeune héros se dissipe peu à peu ; ses traits reprennent leur sérénité ; ses yeux noyés de larmes se tournent vers le vieillard avec douceur et avec confiance : ainsi la rose vermeille dont un orage a courbé la tige relève doucement sa tête humide aux premiers rayons du soleil.

Alors Numa raconte son arrivée dans Rome, l'accueil qu'il reçut du bon roi, l'amour brûlant qui le consume, et tout ce que cet amour lui fit entreprendre. La simple vérité préside à son récit : Numa se reconnaît coupable de n'avoir pas suivi les conseils du pontife, et d'avoir quitté Tatius ; il ne cherche pas à déguiser ses fautes, il oublie plutôt ses exploits.

Tullus l'écoute, et ne sent plus ses maux ; sa tendresse suspend ses douleurs. Mais il lève les yeux vers le ciel, en apprenant qu'Hersilie enflamme le cœur de Numa : Cruel Amour,

s'écrie-t-il, je reconnais bien là tes coups ! tu fais brûler ce vertueux jeune homme pour la fille de ce roi impie qui nous força, par la plus cruelle injure, de devenir ses alliés, qui se servit du nom des dieux pour nous attirer dans le piège, pour plonger la Sabinie dans l'opprobre et dans le deuil ! O mon cher fils ! de quels périls je te vois environné ! tu te crois au comble du bonheur parce que Romulus t'a promis sa fille ; et moi, je pleure sur les maux affreux que va causer cet hyménée. A peine seras-tu le gendre de Romulus, que tu perdras l'amour des Sabins : tu seras suspect à Tatius même ; tu deviendras peut-être son ennemi. Car ne te flatte pas de voir durer toujours l'intelligence qui subsiste entre les deux rois ; la haine vit au fond de leurs cœurs : la moindre étincelle fera éclater l'incendie ; alors tu seras forcé de choisir entre le père de ton épouse et le parent, l'ami de ton père ; entre ton roi légitime, le plus juste, le plus vertueux des hommes, et un roi de brigands, qui n'a jamais connu de droit que la force, de vertu que la valeur, dont le premier exploit fut d'égorger son frère, et qui scella son al-

liance avec les Sabins par le sang de Pompilius.... Tu frémis! voilà pourtant quel est celui que tu dois appeler ton père. Dieux immortels! détournez mes funestes présages, ou arrachez de ce cœur innocent le trait empoisonné qui doit détruire en lui la vertu, la piété, l'amour sacré de la patrie!

Ainsi parlait le vieillard. Numa, les yeux baissés, n'osait répondre: le seul nom de Pompilius l'avait interdit. Tullus a pitié de sa douleur: il craint de trop l'affliger par ses réflexions sévères; et, rompant ce pénible entretien, il remet à un autre instant les vérités qu'il veut encore lui dire. Ainsi le disciple d'Esculape divise le remède salutaire, mais violent, qui doit guérir son faible malade.

Dès ce moment, Numa se charge lui seul de tous les soins qu'on rend au pontife. Le jour, la nuit, toujours à ses côtés, toujours occupé de l'espoir de le sauver, ou de la crainte de le perdre, il veille sur tous ses instans, il souffre de tous ses maux: la tendre mère qui garde son fils au lit de la mort n'a pas plus de zèle, plus d'attention, plus de patience que Numa. Si Tullus prend un

breuvage, c'est de la main de son fils; si Tullus dit une parole, c'est toujours son fils qui répond. Il le plaint et l'encourage, dévore ses pleurs pour lui sourire, affecte sans cesse une joie, une espérance qu'il n'a pas. Il remplit à la fois près de lui l'office d'ami, de fils, d'esclave; il suffit seul pour tous ces devoirs; et le vainqueur de Léo n'a pas trouvé dans sa victoire un plaisir si doux, si touchant pour son âme, qu'il en éprouve à servir son bienfaiteur.

Mais en peu de jours le mal augmente; la dernière heure de Tullus approche; ce moment n'a rien qui l'effraie; le vénérable pontife a toujours vécu pour mourir. A chaque moment de sa vie, il a toujours été prêt à paraître devant le redoutable juge; tous ses jours se sont ressemblés; l'instant qui va finir ses maux va commencer sa récompense.

Il n'est occupé que de Numa; il fait éloigner tous les témoins, prend sa main qu'il serre dans la sienne, et lui dit ces paroles: Mon fils, je vais mourir. Les soins que tu m'as rendus ont fait plus que t'acquitter envers moi: c'est Tullus qui te doit de la recon-

naissance ; il est doux pour lui d'emporter au tombeau ce sentiment. Mais dans une heure je n'aurai plus besoin de Numa, et Numa aura peut-être bientôt besoin de Tullus. O mon fils ! que cette idée me rend la mort douloureuse ! ton amour pour Hersilie remplit mes derniers momens d'amertume et d'effroi. Ton cœur s'est abusé, n'en doute point : pressé du besoin d'aimer, il s'est enflammé pour le premier objet qui l'a séduit, et d'un court moment d'ivresse il a fait une longue erreur.

Numa, il est deux amours nés pour le bonheur et pour le malheur du monde. L'un, le plus commun, le plus brûlant peut-être, est celui qui te consume. Son empire est fondé sur les sens ; il naît par eux et vit par eux : il n'habite pas notre cœur, il coule dans nos veines ; il n'élève pas notre âme, il la subjugue ; il n'a pas besoin d'estimer, il ne désire que de jouir. Cet amour méprisable n'a rien de commun avec notre âme : juge si la félicité peut venir de lui. Non, mon fils, les dieux ne lui ont donné de pouvoir sur les hommes que pour humilier leur orgueil.

L'autre amour, présent céleste, naît de

l'estime, et vit par elle. Il est moins passion que vertu ; il n'a point de transports fougueux, il ne connaît que les sentimens tendres. Celui-là réside dans l'âme ; il l'échauffe sans la consumer, l'éclaire et ne la brûle pas : il lui fournit la seule nourriture qui lui soit propre, le désir d'atteindre à toutes les perfections. Ses plaisirs sont toujours purs, ses peines mêmes ont des charmes. Au milieu des plus grandes souffrances, il jouit d'une douce paix ; c'est cette paix qui seule rend heureux. Tu l'éprouveras, mon fils ; tu sentiras que les honneurs, les richesses, la volupté, la gloire même, ne remplacent point cette paix que donne la seule innocence ; la vieillesse, qui détruit tout, semble en augmenter la douceur.

C'est à toi, mon fils, de me dire auquel de ces deux amours ressemble celui que tu sens. O Numa ! crois un père qui t'aime, qui ne regrette de la vie que le plaisir de veiller sur ton bonheur. Tu ne le trouveras jamais, ce bonheur, tant que tu ne pourras commander à toi-même, tant que tu n'auras pas sur tes passions un empire souverain. Garde-toi surtout de penser que cet empire soit impossible

à notre faiblesse. Descends dans toi-même, mon fils ; tu trouveras toujours une vertu toute prête à combattre le vice qui veut te séduire. Si la beauté enflamme tes sens, la sagesse est là pour te défendre ; si de trop grands travaux te lassent, le courage vient te soutenir ; si l'injustice te révolte, l'amour de l'ordre te rend soumis ; et si le malheur t'accable, la patience vient à ton secours. Ainsi, dans toutes les situations de ton âme, le ciel t'a muni d'un consolateur ou d'un soutien. Profite donc des bienfaits du Créateur, et cesse de te croire faible pour te réserver le droit de tomber.

Mais je sens que la mort s'approche, et que ma voix va s'éteindre. O mon cher fils ! je t'en conjure, étouffe un fatal amour qui doit te rendre à jamais malheureux. Je n'ai plus qu'un mot à dire : tu conviens toi-même que cette passion, à peine naissante, te fit oublier Tullus : qui peut te répondre qu'elle ne te fera pas oublier la vertu ? J'ai vu que tu m'aimais autant qu'elle !

Telles furent les dernières paroles de Tullus. Il expira bientôt dans les bras de Numa, en

lui parlant encore de sa tendresse, en lui adressant son dernier soupir.

Quelque prévue que fût cette mort, elle pensa coûter la vie au fils de Pompilius. Il fallut l'arracher de dessus le corps du pontife : il fallut veiller sur son désespoir. Epuisé par les veilles, par la douleur, noyé dans les larmes, se refusant toute nourriture, Numa voulut porter lui-même sur le bûcher le corps de son bienfaiteur. On le vit s'avancer à la tête des prêtres et de tous les habitans de la Sabinie, pâle, hâve, baigné de pleurs, chargé de ce fardeau si cher. Il le pose sur le bûcher, il le regarde long-temps d'un œil fixe, l'embrasse mille fois, et ne peut se résoudre à s'en éloigner.

O mon père ! s'écria-t-il avec des sanglots, je ne vous reverrai donc plus ! je ne vous reverrai donc jamais ! Cette bouche ne m'assurera plus de votre amour ! ces yeux ne se rouvriront plus pour me regarder avec tendresse ! O dieux ! qui m'aviez déjà privé des auteurs de mes jours, pourquoi ne faire éprouver deux fois cet affreux malheur ? Oui, c'est aujourd'hui que je perds encore et Pompilius, et ma mère, et mon maître, et mon bienfaiteur :

tous les biens que le ciel donne à l'homme pour le soutenir, pour le consoler, tous me sont ravis dans Tullus. La terre est vide pour moi : je n'y retrouverai plus Tullus! Venez, venez vous joindre à moi, vous pauvres, vous infortunés, qui restez aussi orphelins ; notre malheur nous rend frères : venez, venez baiser encore ces restes froids et inanimés du bon père que nous avons perdu.

A ces mots, tous les pauvres s'avancent, tous les Sabins jettent des cris. On ne peut plus distinguer de paroles, on n'entend que des sons inarticulés, de profonds gémissemens. Ils redoublèrent dès que l'on vit la flamme s'élever en ondoyant. Numa, par un mouvement involontaire, s'élance pour reprendre le corps ; mais on l'arrête, et le feu a bientôt consumé la dépouille mortelle du plus juste des hommes (8). Alors un profond silence succède aux cris douloureux. Les Sabins, les prêtres, Numa lui-même, regardent d'un œil morne cet amas de cendres, seul reste de celui qu'ils pleurent : tous considèrent avec une douleur muette la poussière de l'homme de bien.

Cependant on éteint avec du vin les restes

du bûcher, on recueille la cendre de Tullus, on la dépose dans une urne; Numa la porte dans le même caveau, sur la même tombe où repose l'urne de sa mère. Soyez unies, dit-il, cendres que j'adore; soyez-le après le trépas, comme les âmes qui vous animaient l'étaient pendant votre vie. Puissent ces âmes pures et heureuses se féliciter dans l'Elysée, sinon des vertus de leur fils, du moins de sa tendresse et de sa piété! Alors il coupe sa longue chevelure blonde, et la consacre aux mânes de Tullus. Il immole dix brebis noires à l'Erèbe. Ce sacrifice finit des funérailles si touchantes.

Après avoir rempli ces tristes devoirs, Numa se met en marche pour rejoindre l'armée, méditant les conseils de Tullus. Mais c'est en vain qu'il s'avoue à lui-même la vérité de ses avis, les dangers dont il va s'entourer, la douleur qu'il va causer à Tatius et à son peuple: c'est en vain qu'il éprouve une secrète horreur en songeant qu'il sera le gendre de celui qui causa la mort de ses parens: l'image d'Hersilie, la crainte de la voir passer entre les bras d'un rival, tous les transports de l'amour, tous les tourmens de la jalousie, se

réunissent pour l'emporter sur sa piété, sur sa raison. Numa gémit de désobéir aux derniers préceptes du pontife; il conjure, en pleurant, ses mânes de lui pardonner tant de faiblesse; car, depuis la mort de Tullus, Numa crut toujours que son ombre était le témoin assidu de toutes ses actions, de ses plus secrètes pensées; et cette crainte salutaire lui valut de nouvelles vertus.

Numa espérait retrouver l'armée sur les frontières des Herniques; mais il apprit à Trébie que Romulus, avec la moitié de ses troupes, était allé surprendre Préneste, tandis qu'Hersilie, avec l'autre moitié, marchait contre le roi des Herniques. Le refus qu'avait fait ce prince de laisser passer les Romains quand ils allaient attaquer les Marses, avait semblé un outrage à l'implacable Romulus: il avait prescrit à sa fille d'en prendre une affreuse vengeance. La cruelle princesse ne lui avait que trop obéi.

Numa, qui croit voir des dangers dans l'expédition d'Hersilie, brûle d'être auprès de son amante; il marche le jour et la nuit pour la rejoindre plus tôt. Quelle est sa surprise, quelle

est sa douleur, en mettant le pied sur les terres des Herniques! Hersilie a marqué son passage par la ruine et la désolation. Ses faibles ennemis ont fui devant elle; Hersilie les a poursuivis le fer et la flamme à la main. Les épis couchés sur la terre ont été broyés par les pieds des chevaux; les arbres sont coupés à hauteur d'homme, leurs branches dispersées attestent par quelques fruits leur ancienne fertilité: les villages réduits en cendres fument encore de l'incendie. Le glaive a immolé tous les habitans qu'on a pu atteindre; le cadavre du laboureur est auprès de sa charrue brisée; la mère dépouillée et meurtrie tient son enfant mort sur son sein; l'époux et l'épouse égorgés sont étendus l'un auprès de l'autre; leurs bras sanglans et roidis sont restés entrelacés; de longs ruisseaux de sang vont se perdre dans des monceaux de cendres; et des vautours affamés, seuls êtres vivans dans ces demeures désolées, se disputent à grands cris les affreux présens d'Hersilie.

O dieux immortels! s'écrie Numa: et voilà celle dont je serais l'époux! et voilà la pompe de mon hyménée! Hersilie! est-il possible que

vous ayez commis ces horreurs? Romulus les avait prescrites; mais était-ce à sa fille de s'en charger? Ah! quel que soit le respect que l'on doive à son père, à son monarque, on en doit davantage à soi-même, à l'humanité; et quand un roi ordonne le crime, on meurt plutôt que d'obéir. Et moi, qui venais la défendre; moi qui volais pour la secourir, je ne marche que sur ses victimes! je foule une terre humide du sang qu'elle a répandu! Exécrable droit de la guerre, voilà donc ce que tu permets! voilà ce qu'ont produit mes exploits et les suites de cette gloire pour laquelle j'ai tout quitté! Oui, j'ai oublié Tullus, j'ai abandonné Tatius, pour devenir le compagnon des tigres qui ont versé tant de sang; j'ai égalé leur fureur dans les combats, et je me suis cru un héros! O Tullus! pardonne-moi cette affreuse erreur: je la rejette à jamais de mon âme. Le vrai héros est celui qui défend sa patrie attaquée; mais le roi, mais le guerrier qui répand une seule goutte de sang qu'il aurait pu épargner n'est plus qu'une bête féroce que les hommes louent, parce qu'ils ne peuvent l'enchaîner.

Numa s'éloigne alors de cette scène de car-

nage ; il renonce à suivre les traces d'Hersilie, de peur d'avoir encore à rougir de son amante. Il revient sur ses pas, sort du pays des Herniques ; et, le cœur flétri, humilié d'être un guerrier, il prend le chemin de Rome.

Déjà toute l'armée y était rentrée. Au moment de l'arrivée de Numa, Romulus remerciait les dieux au Capitole de tout le mal qu'il avait fait aux hommes, et s'efforçait, pour ennoblir ses cruautés, d'y associer les immortels.

Numa se rend au Capitole, où Tatius, sa fille et les Sabins assistaient au sacrifice. Il monte. Du plus loin que le bon roi l'aperçoit, il court aussi vite que son âge le lui permet, et presse dans ses bras le fils de Pompilius. Le vieillard pleure de joie de le revoir : il pleure bientôt de tristesse en apprenant la mort de Tullus. O malheur de la vieillesse ! s'écrie-t-il ; on survit donc à tout ce qu'on aime ! Numa, je n'ai plus que ma fille et toi ; je vais réunir sur vous deux tous les sentimens de mon âme : j'ai du moins l'heureuse espérance de finir mes jours avant vous.

En disant ces mots, il prend la main de sa fille, la joint à celle de Numa, et les serre

contre son cœur. Tatia rougit; elle sent trembler sa main en touchant celle de Numa; elle baisse les yeux vers la terre, et n'ose regarder le héros.

Mais le héros cherchait Hersilie, il la découvre auprès du Romulus. Cette vue rend à son amour toute sa force, toute sa violence, et détruit en un moment l'effet des conseils de Tullus. Numa se hâte de rendre au bon roi ses tendres caresses, et, se dégageant de ses bras, saluant froidement sa fille, il se presse de joindre Romulus.

Le roi de Rome l'embrasse; il le présente à son peuple, et commande le silence.

Romains, s'écrie-t-il, vous m'aves vu triompher; mais c'était à Numa de triompher à ma place: c'est à Numa que je dois ma victoire. Je lui donne pour récompense celle que tant de rois ont vainement demandée, celle qui dédaigna tant de héros, ma fille.

A cette parole, les Romains poussent des cris de joie; les Sabins gardent un morne silence; Tatius demeure immobile comme un homme qui vient de voir tomber la foudre à ses pieds; Tatia pâlit en se rapprochant de

son père. Hersilie la remarque, et fixe sur elle des yeux mécontens. Numa, couvert de rougeur, promène des regards inquiets sur Tatia, sur Hersilie, sur les Sabins, sur Tatius.

Romulus, sans être ému, continue: Demain cet auguste hyménée s'accomplira sur cet autel chargé des dépouilles de l'Italie; je le consacrerai par des jeux solennels qui dureront dix jours.

Au mot de jeux, les Sabins se regardent en fronçant le sourcil, Tatius lève les yeux au ciel, Numa baisse les siens vers la terre.

Romains, poursuit Romulus, après avoir acquitté les dettes de la reconnaissance, je m'occuperai de nouveau de vos intérêts. Je viens de conquérir le pays des Auronces; mais cette augmentation de votre territoire vous doit être peu avantageuse tant que vous en serez séparés par les Volsques. Il est un moyen de la rendre utile, c'est de soumettre les Volsques: dans dix jours je marche contre eux. Romains, vous êtes nés pour la guerre: vous ne pouvez vous agrandir, vous soutenir même, que par elle. La paix serait pour vous le plus grand des fléaux: elle amollirait vos

courages, elle affaiblirait vos bras invincibles. Jugez de l'avantage que vous aurez toujours sur les autres nations, lorsque, ne quittant jamais les armes, vous perfectionnant sans cesse dans l'art difficile des héros, vous attaquerez un ennemi énervé par une longue paix: quand même, ce qui est impossible, son courage serait égal au vôtre, il ne pourra vous opposer ni des forces ni une expérience égales. Avant que ces faibles adversaires se soient aguerris en combattant contre vous, avant qu'ils aient appris de vous l'art terrible dans lequel vous serez maîtres, ils seront défaits et soumis. Ainsi, attaquant tour à tour tous les peuples de l'Italie, les divisant pour mieux les vaincre, vous alliant avec les faibles, et les accablant après vous en être servis, vous parviendrez en peu de temps à la conquête du monde, promise à Rome par Jupiter. Toutes les voies sont permises pour accomplir les volontés des dieux; et la victoire justifie tous les moyens qui l'ont procurée. Romains, ne songez qu'à la guerre; qu'elle soit votre unique science, votre seule occupation. Laissez, laissez les autres peuples cultiver un sol in-

grat qu'ils arrosent de leurs sueurs; laissez-les s'occuper du soin d'acquérir des trésors par le commerce, par l'industrie, par toutes ces viles inventions de la faiblesse: vous moissonnerez le blé qu'ils sèment, vous dissiperez les richesses qu'ils amassent. Ils sont les enfans de la terre; c'est à eux de la cultiver: vous êtes les fils du dieu Mars; votre seul métier, c'est de vaincre. Romains, guerre éternelle avec tout ce qui refusera le joug. L'univers est votre héritage; tous ceux qui l'occupent sont des usurpateurs de vos biens; n'interrompez jamais la noble tâche de reprendre ce qui est à vous.

Ainsi parle Romulus: l'armée applaudit, le peuple murmure. On entend dans l'assemblée un bruit semblable au bourdonnement des abeilles quand elles sortent du fond d'une ruche que l'on veut dépouiller de son miel.

Tatius se recueille un moment, regarde le peuple avec des yeux attendris; et, debout sur le tribunal où il siégeait vis-a-vis de Romulus, il lève son sceptre d'or en demandant qu'on l'écoute. Son air vénérable, ses cheveux blancs, la bonté, la douceur, peintes

dans ses yeux, impriment un saint respect. Romulus, inquiet et surpris, jette sur lui des regards farouches ; ses noirs sourcils se rapprochent, la colère est déjà sur son front. Tel, dans l'assemblée des dieux, le terrible Jupiter regarderait Saturne s'opposant à ses décrets.

Roi, mon égal et mon collègue, lui dit le bon Tatius, il n'est pas un seul Romain qui admire plus que moi ta valeur, tes talens guerriers et ton amour pour la gloire. Je jouis de tes triomphes autant que toi-même, et j'aime à me rappeler que, dans le long cours de ma vie, je n'ai pas vu de héros que je puisse te comparer. Mais ce beau titre de héros ne suffit pas quand on est roi : il en est un plus doux, plus glorieux, c'est celui de père. Regarde cette portion de tes sujets revêtus de cuirasses et armés de lances ; ce sont tes enfans sans doute, et tu les traites comme tels : mais regarde cette portion, dix fois plus nombreuse, couverte de misérables lambeaux, parce qu'au lieu de se vêtir, ils ont payé ces cuirasses brillantes ; ce sont aussi tes enfans, et tu les traites en ennemis : tu leur enlèves

leur pain, leurs fils, leurs époux ; tes lauriers sont baignés de leurs larmes, chacune de tes victoires est achetée de leur substance et de leur sang. Romulus, il est temps de les laisser respirer ; il est temps que tu permettes de vivre à ceux dont les pères sont morts pour toi. Cesse donc de faire égorger des hommes, cesse surtout de dire que c'est pour accomplir les décrets des dieux. Les dieux ne peuvent vouloir que le bonheur des humains : leur premier don fut l'âge d'or ; et quand l'Olympe assemblé donna la victoire à Minerve, ce fut pour avoir produit l'olivier. Un seul de ces dieux, Saturne, a régné dans l'Italie : souviens-toi comme il régna ; imite-le, et ne calomnie plus les immortels, en disant qu'ils ordonnent le carnage.

Tu prétends que les Romains ne peuvent subsister que par la guerre. Montre-moi donc une seule nation qui subsiste par cet affreux moyen ; et dis-moi par où sont péris les peuples qui ont disparu de la face du monde. Est-ce par la guerre que la malheureuse Thèbes a conservé sa grandeur ? Elle vainquit cependant les sept rois de l'Argolide, et

sa victoire causa sa ruine. Est-ce par la guerre que tes ancêtres les Troyens ont maintenu leur puissance en Asie? La guerre est la maladie des Etats: ceux qui en souffrent le plus souvent finissent par succomber. Roi, mon collègue, je t'en conjure au nom de ce peuple qui a tant prodigué son sang pour toi, laisse à ce sang le temps de revenir dans ses veines épuisées. Personne ne nous attaque, tes conquêtes sont assez grandes; occupons-nous de rendre heureux les peuples que ton bras a soumis. Hélas! malgré ma vigilance, je ne puis suffire à punir toutes les injustices, à soulager tous les infortunés: aide-moi dans ce noble emploi. Parcourons ensemble nos Etats, déjà si grands par ta vaillance: et quand nous aurons séché tous les pleurs, enrichi tous les indigens, quand enfin il n'y aura plus de malheureux dans notre empire, alors je te laisserai partir pour en reculer les frontières.

Il dit: Romulus frémissait, tout le peuple poussait des cris, l'armée même était émue. Romulus se prépare à répondre; mais l'on peut juger à son air que ce n'est pas pour accorder la paix. Tout à coup le peuple se

presse, arrive en foule près de lui, et ne le laisse pas commencer son discours. Femmes, vieillards, enfans, tous sont à genoux, tous lui tendent les bras en criant : La paix ! la paix ! Fils des dieux, donne-nous la paix ! Nous demandons grâce ; prends nos biens si tu veux, mais accorde-nous la paix.

O mes enfans ! leur dit Tatius baigné de pleurs et hors de lui-même, vous l'aurez ; je vous la promets. Je l'ai demandée à Romulus au nom de la tendresse et de l'amitié, je l'exige à present comme son collègue, comme son égal en pouvoir, en dignité. S'il me la refuse, Romains, j'irai, j'irai à votre tête me placer à la porte de Rome : là, nous l'attendrons avec son armée, nous embrasserons la terre, et nous verrons si ces barbares oseront fouler aux pieds leur roi, leurs mères et leurs enfans.

A ces mots, toute l'armée jette un cri. Non, jamais ! non, jamais ! dit-elle. Chaque soldat jette ses armes, chaque soldat se mêle avec le peuple, tombe à genoux, embrasse sa mère ou son fils, et crie avec eux : La paix !

Le terrible Romulus, forcé de céder pour la première fois de sa vie, dissimule sa fu-

reur, accorde une trève d'un air farouche, et se retire précipitamment dans son palais. Il était toujours suivi de ses gardes, nommés Célères (9), qu'il avait créés pour être sans cesse près de lui.

A peine a-t-il quitté l'assemblée, qu'exhalant la colère qui surchargeait son cœur, il éclate en imprécations contre Tatius, et laisse échapper dans son transport ces paroles indiscrètes qui causèrent tant de malheurs : Jusques à quand ce vieillard importun mettra-t-il des entraves à ma gloire ? Je n'ai donc pas un ami qui puisse m'en délivrer ! Ces mots affreux ne furent que trop entendus par les Célères.

Hersilie avait suivi Romulus : Numa n'avait pas osé suivre Hersilie. Appuyé contre une colonne, les yeux baissés, pensif, comparant en lui-même les vertus de Tatius avec les fureurs de celui qui allait devenir son père, il demeurait enseveli dans une profonde rêverie. Tatius s'approche de lui : Gendre de Romulus, dit-il en lui tendant la main, veux-tu me faire aussi la guerre ?

Ces paroles font couler les pleurs de Numa ; il tombe aux genoux du bon roi : O mon père !

s'écrie-t-il, je n'ose vous envisager ; pardonnez....

Je te pardonne tout, interrompit le vieillard, si tu me promets de m'aimer toujours. Tu as disposé de toi sans me le dire ; tu as contracté une alliance peu agréable à nos Sabins : je doute que le vénérable Tullus te l'ait conseillée ; mais enfin, si elle te rend heureux, nous devons tous l'approuver. Numa, je voulais être ton père ; c'est Romulus qui jouira de ce bonheur : je ne puis te cacher que je le lui envie. Ah ! s'il n'en remplit pas bien les tendres fonctions, si son cœur ne sent pas assez le prix d'un nom qui m'eût été si doux, Numa, mon sein paternel te sera toujours ouvert ; et Tatius te devra de la reconnaissance, si tu le choisis pour ton consolateur.

En disant ces mots, il s'éloigne, et laisse Numa interdit, plein de trouble, de remords et d'amour.

Numa dans cette agitation, espère trouver du calme auprès d'Hersilie : il court au palais de Romulus ; il voit les apprêts de son hyménée(10). Cette vue le transporte de joie : mais cette joie n'est pas pure ; un sentiment de

crainte la corrompt. Il parle à celle qu'il aime ; il entend de sa bouche l'aveu qu'il en est aimé ; et le ravissement que cet aveu lui cause ne peut chasser de son cœur un secret effroi qui le glace. Il contemple Hersilie ; il trouve dans ses yeux l'amour, mais il ne peut y trouver la paix. Numa se tourmente, s'agite, il se répète cent fois que le lendemain est le jour de son bonheur : une voix s'élève au fond de son âme, et lui crie que le bonheur est loin de lui. Cette voix lui fait des reproches. Numa s'assure en vain qu'ils ne sont pas mérités ; son cœur désavoue toujours les raisons que son esprit lui donne.

Enfin, accablé de soucis, glacé de crainte, consumé d'amour, il porte ses pas vers le bois d'Egérie, où il trouva pour la première fois celle dont il va devenir l'époux. Il veut revoir ces lieux chers à son âme ; il se rappelle le songe mystérieux qu'il a fait : il espère qu'en portant ses vœux au temple de Minerve cette déesse lui rendra ce calme dont il sent qu'il a tant besoin.

Il marche ; le jour était sur son déclin. A peine à l'entrée du bois, Numa entend des cris

plaintifs : il croit connaître cette voix mourante ; et, le glaive à la main, il vole à ces douloureux accens... Quel spectacle frappe sa vue ; Tatius mourant sous les poignards de quatre assassins. Numa jette un cri, et immole deux de ces scélérats ; les autres épouvantés prennent la fuite. Mais Tatius est frappé, son sang coule en abondance : le malheureux vieillard n'a plus qu'un instant à vivre. Numa l'embrasse en poussant des cris : il visite ses blessures, déchire ses habits, étanche le sang, soutient le bon roi, le soulève, et veut le porter jusqu'à Rome.

Arrête ! arrête ! mon fils, lui dit Tatius, tes soins me sont inutiles ; je sens que je vais expirer. Je remercie les dieux de rendre mon dernier soupir dans tes bras. Numa, je meurs des coups de Romulus. J'ai reconnu les meurtriers ; ils sont du nombre des Célères ; et, en me frappant, ils m'ont dit que c'étaient là les prémices de la paix que j'avais procurée aux Romains. Ton amour pour Hersilie, ton alliance avec mon assassin, te défendent de venger ma mort : mais j'attends de toi une grâce plus chère. Il me reste une fille, Nu-

ma; cette infortunée n'a plus de parent, n'a plus d'appui que toi seul. La noblesse de sa race, ses droits au trône des Sabins, la rendront criminelle aux yeux de Romulus : si tu ne la défends, elle périt. Jure-moi donc, ô mon cher fils! de veiller sur les jours de ma fille, d'être son protecteur, son soutien, de lui tenir lieu de frère. Hélas! j'avais espéré qu'elle t'appellerait d'un autre nom: dès le premier instant où je te vis, j'avais formé le projet de te donner Tatia, de te placer sur mon trône, de vieillir entre vous deux, sans autre dignité que celle de votre père. Douce illusion, trop tôt détruite, et qui rendrait mon sort tranquille, si elle m'abusait encore! Ah! du moins, ne refuse pas ma prière; prends pitié d'un vieillard mourant, qui fut ton parent, ton ami, l'ami de Tullus et de ton père. Numa, j'embrasse tes genoux; sois le défenseur de ma fille; promets-moi de sauver ses jours, de veiller ....

Je vous jure, interrompt Numa fondant en larmes, et je prends les mânes de ma mère et celles de Tullus pour garans de mon serment, je vous jure d'exécuter votre volonté pre-

mière, de devenir l'époux de Tatia, de vivre, de mourir pour elle, de partager tous ses périls, et de détester à jamais la famille de votre meurtrier.

J'en étais sûr ! lui répond Tatius avec un transport de joie. Embrasse-moi, vertueux jeune homme : je compte sur ta foi ; je meurs content.

Il dit, serre Numa, et expire. Numa s'évanouit sur son corps.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

NOTES

DU

PREMIER VOLUME.

---

(1) Page 3.

NUMA Pompilius naquit à Cures, le jour de la fondation de Rome par Romulus. Il épousa Tatia, fille de Tatius, roi des Sabins. Après la mort de sa femme, il se retira à la campagne pour s'y adonner plus librement à l'étude. A la mort de Romulus, les Romains le choisirent pour leur roi, et ne ce fut qu'à regret qu'il se rendit aux instances qu'on lui fit d'accepter la royauté. Il n'était pas, comme Romulus, passionné pour la guerre, et son règne fut celui de la paix et du bonheur. Il mourut 672 ans avant Jésus-Christ.

(2) Page 4.

Les fêtes de Cérès se célébraient à Eleusis, dans l'Attique, avec la plus grande solemnité, et un extrême secret. Un héraut avertissait les profanes de s'en éloigner; et Néron lui-même, se trouvant dans la Grèce pendant leur célébration, n'osa pas les profaner par sa présence. (*Suet. Ner.* 34.) Quiconque s'introduisait dans ces assemblées sans être initié, était mis à mort, quand même il eût ignoré la défense qui l'en excluait. Tant de précaution a fait croire que la licence régnait dans ces rassemblemens faits sous le prétexte de la religion.

(3) Page 11.

" Romulus fit courir le bruit qu'il avait trouvé sous terre l'autel d'un certain Dieu, qu'on appelait *Consus;* soit que ce fut le Dieu du Conseil, car les Romains appellent *conseils* les assemblées où l'on délibère, et *Consuls* les premiers magistrats; soit que ce fut *Neptune Equestre;* car cet autel est dans le grand

Cirque, et on le tient toujours enterré, excepté pendant les jeux où se font les courses de chevaux. D'autres disent en général que les conseils devant être tenus secrets, c'est avec beaucoup de raison que l'autel du Dieu qui les donne est tenu couvert et caché." (*Plutarque par Dacier, v.* 1, *p.* 120.)

(4) Page 15.

La déese Ilythie, qu'on croit avoir été la même que Diane, présidait aux accouchemens; et on avait coutume, lorsqu'il naissait un enfant, de porter dans le temple que cette divinité avait à Rome, une petite pièce d'or comme offrande. Au moyen de cet usage, qu'avait établi Servius Tullus, et qu'il faisait observer strictement, on connaissait exactement à quoi se montait la population Romaine.

(5) Page 20.

Les prêtres qui avaient des enfans s'en faisaient aider dans la célébration des rites sacrés, et les autres prenaient pour les servir des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, d'origine libre.

(6) Page 54.

" Varron dit que ces sortes de dépouilles sont appelées *opimes*, du mot *ops* qui signifie *richesses;* mais il y aurait plus d'apparence de dire, qu'elles ont eu ce nom du mot *opus*, qui signifie *action;* car il n'y a que les généraux d'armée qui ont tué de leur main le chef des ennemis qui aient la permission de consacrer ces dépouilles opimes; ce qui n'est encore arrivé qu' à trois capitaines Romains; à Romulus, pour avoir tué Acron; à Cornélius Cossus, pour avoir tué Tolumnius, roi des Toscans; et enfin à Claudius Marcellus, pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois." (*Plutarque, vol.* 1. *p.* 127.)

(7) Page 77.

L'ordre d'une armée Romaine en marche variait selon les circonstances et la nature du terrain. Quelquefois elle formait un carré, et on plaçait alors les bagages au milieu. On faisait marcher en avant des éclaireurs qu'on appelait *Speculatores*, pour

reconnoître le terrain. On avait grand soin de faire marcher les soldats au pas militaire, et de les empêcher de s'éloigner de leurs drapeaux. Le fardeau porté par chaque soldat est à peine croyable : des vivres pour quinze jours, quelque fois pour plus de temps, des ustensiles, une scie, une corbeille, une bêche, une hache, un crochet, une chaîne, ordinairement trois ou quatre pieux, quelquefois douze. La totalité de cette charge montait à soixante livres, outre ses armes, regardées par le citoyen Romain, non comme un fardeau, mais comme une partie de lui-même : ARMA MEMBRA MILITES DUCEBANT. (*Cic. Tusc.* 11, 16.)

Les soldats parcouraient avec ce poids vingt milles en un jour, quelquefois plus.

Les Romains ne passaient pas une seule nuit, même dans les plus longues marches, sans établir un camp. Le camp avait toujours la forme d'un carré ; on l'entourait d'un fossé ordinairement profond de neuf pieds et large de douze, et on le fortifiait d'un retranchement fait avec de la terre enlevée du fossé, et défendu par des pieux aigus, ainsi que Florian le fait ordonner par Romulus, à la page 118 de ce volume.

(8) Page 154.

Les Romains attachaient une grande importance à la célébration des rites funéraires, parce qu'ils croyaient que les âmes de ceux qui n'avaient pas reçu de sépulture n'étaient pas admises dans la demeure des ombres, ou que du moins elles erraient cent ans sur les bords du Styx avant de pouvoir le passer.

Sitôt après la mort d'un individu, on l'habillait de la plus belle robe dont il avait fait usage pendant sa vie, et on le plaçait sur un lit dans le vestibule. On faisait alors des lamentations, en jetant des fleurs et des feuilles sur la couche funèbre. On mettait dans la bouche du mort une petite pièce de monnaie, afin de la donner à Caron, le nautonier des enfers pour lui payer le passage. Dans les premiers siècles, les Romains enterraient les morts, manière de sépulture la plus ancienne et la plus naturelle. Ils prirent bientôt des Grecs la coutume de les brûler, mais on ne l'adopta généralement que vers la fin de la république. Sous les empereurs, l'usage de brûler les corps devint presque universel,

mais depuis l'introduction du Christianisme, on l'abandonna graduellement, et à la fin du quatrième siècle, il n'était plus suivi. Les enfans morts, qui n'avaient pas encore leurs dents, n'étaient pas brûlés, et on les enterrait ainsi que ceux qui mouraient d'un coup de tonnerre. Le jour des funérailles, le peuple étant réuni, on plaçait le mort sur un lit, et ses plus proches parens le portaient sur leurs épaules. Les mères portaient elles-mêmes au bûcher leurs enfans morts avant le sevrage. L'ancien usage était de célébrer les funérailles aux flambeaux pendant la nuit, pour ne pas rencontrer des magistrats et surtout des prêtres, qui, selon l'opinion commune, auraient été souillés par la vue d'un corps mort. Différentes troupes de musiciens ouvraient la marche, ensuite marchaient les pleureuses. Après les musiciens venaient les histrions et les bouffons chantant et dansant. L'un d'eux, qu'on appelait *Archimimus*, jouait le personnage du défunt, imitant ce qu'il faisait et disait pendant sa vie. A la suite du corps, marchaient les amis du mort, en habits de deuil, ses fils avec la figure voilée, et ses filles, la tête découverte et les cheveux épars, en opposition à l'usage ordinaire. Le bûcher funéraire était élevé en forme d'autel, on se servait de bois susceptible de s'enflammer aisément, et on y ajoutait d'autres matières très combustibles, telles que du papyrus, de la poix, etc. On plaçait sur le bûcher le corps et le lit qui le portait, on ouvrait les yeux du mort, et les proches parens lui donnaient un baiser en répandant des larmes; alors ils allumaient le bûcher avec une torche en détournant le visage, pour exprimer leur répugnance à s'acquitter de ce triste devoir. Quand le bûcher était brûlé, on éteignait le feu; on versait du vin sur les charbons, et les plus proches parens recueillaient les os en robes traînantes, et quelquefois pieds nus. (*Adam's Roman Antiquities.*)

(9) Page 168.

« Romulus crut qu'il ne pouvait se passer d'une compagnie de jeunes hommes, qui fussent toujours sous les armes, tant pour la garde de sa personne que pour les besoins de l'état. Il leva donc trois cents hommes forts et robustes, qu'il prit dans les

plus illustres familles. Il marcha toujours depuis accompagné de cette cohorte à la quelle il donna le nom de *Célères*, qui signifie agiles, prompts, comme devant être continuellement prêts à marcher au premier signal. Ce fut là l'origine des Chevaliers Romains." (*Rollin. Histoire Romaine, vol.* 1, *p.* 30.)

(10) Page 169.

Chez les Romains, le mariage légal se contractait de trois manières différentes: *Usus, Confarreatio*, et *coëmptio*. 1o. *Usus*, par habitude ou par prescription; quand une femme, avec le consentement de ses parens, vivait avec un homme une année entière, et sans que celui-ci fit une absence de trois nuits; alors elle devenait épouse légitimes.

2o. *Confarreatio*, par consécration; lorsque le grand pontife, ou le prêtre de Jupiter avait consacré le mariage, en présence au moins de dix témoins, en prononçant une formule particulière. On regardait cette sorte de mariage comme la plus solemnelle.

3o. *Coëmptio*. Cette manière de contracter l'union conjugale consistait en une espèce de marché réciproque, l'homme et la femme qui vouloient se marier, se donnaient réciproquement une petite pièce de monnaie, en prononçant certaines paroles.

Dans les premiers temps de la république les dots étaient très modiques; celle que reçut du sénat la fille de Scipion, consistait seulement en 11,000 as de cuivre, c'est à dire 852 francs 50 centimes, ou £35. 10*s*. 5*d*. monnaie Anglaise.

Les lois romaines défendaient la polygamie, ou pluralité des femmes. L'âge auquel ces lois permettaient le mariage était de 14 ans pour les garçons et de 12 pour les filles.

Quelque temps avant le mariage on donnait ordinairement une fête, et le marié présentait à la prétendue un anneau, comme signe de garantie pour l'engagement qu'il contractait avec elle; l'épousée le mettait au dernier doigt de sa main droite, parce qu'on croyait qu'il y avait un nerf qui communiquait de ce doigt au cœur. On fixait alors de jour de la célébration du mariage.

Le jour des nôces l'épousée était vêtue d'une longue robe blanche, garnie d'une frange de pourpre, ou ornée de bandelettes, avec une ceinture de laine, tenue par un nœud appelé *nodus Herculeus*, que le mari déliait. Un voile, couleur de feu, lui

couvrait le visage, pour annoncer sa modestie : elle était couronnée de fleurs, et on séparait ses cheveux en six boucles avec la pointe d'une lance.

On ne célébrait aucun mariage sans consulter les auspices. La noce sa faisait dans la maison du père de l'épousée, ou du plus proche parent. Le soir on la conduisait à la demeure de l'époux, et elle était en apparence arrachée par force des bras de sa mère, ou de sa proche parente, en mémoire de l'enlèvement des femmes Sabines. *(Adam's Roman Antiquities.)*

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.



W. Davison del. E. Portbury sc.

"A CES MOTS, ELLE SORT DU BOIS ET NUMA RECONNAÎT ANAÏS"

Livre XII Page 193.

LONDRES.

...mbs Conduit Str. Treuttel Wurtz Treuttel, Fils & Richter Soho Sq.

1823.

NUMA POMPILIUS,

SECOND

ROI DE ROME;

PAR

FLORIAN.

NOUVELLE ÉDITION :

Revue et corrigée, avec des notes instructives, et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur;

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

VOLUME II.

LONDRES :

S. LOW, LIBRAIRE, LAMB'S CONDUIT STREET;
TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER, SOHO SQUARE.

1823.

NUMA POMPILIUS.

LIVRE SEPTIÈME.

Numa rapporte à Rome le corps de Tatius. Désespoir de Tatia. Numa veut accomplir le serment qu'il a fait à son roi. Romulus le lui défend. Hersilie vient trouver Numa: ses larmes, ses menaces ne l'ébranlent point. Funérailles du bon roi. Mort de Tatia. Révolte des Sabins. Précaution barbare de Romulus. Numa se dévoue pour son peuple. Il est banni de Rome. Il rencontre Léo.

La nuit avait déjà répandu ses voiles sombres, lorsque Numa reprit ses sens. L'aspect du cadavre sanglant de Tatius le glace d'une nouvelle horreur, et lui rappelle le serment qu'il a fait. Sans se repentir, sans se plaindre, il ne songe qu'à ce qu'il doit au bon roi. Craignant que son corps ne soit enlevé s'il l'abandonne un seul instant, il le charge sur ses épaules, et regagne la ville à pas lents. Arrivé aux premières gardes, il appelle des soldats sabins, leur remet son fardeau, leur ordonne de le

porter avec respect jusqu'au palais de Tatia; et d'un pas rapide, il les précède, pour préparer cette malheureuse princesse à l'affreuse nouvelle qu'elle doit apprendre.

Hélas! la tendre Tatia, inquiète de l'absence de son père, semblait prévoir son malheur. Seule, à la lueur d'une lampe, filant un vêtement de pourpre pour le plus chéri des rois, cent fois elle interrompait son ouvrage, pour compter, en soupirant, les heures écoulées depuis qu'elle n'avait vu Tatius. Mille funestes présages venaient l'effrayer; une terreur secrète glaçait son âme; sa main laissait échapper ses fuseaux; ses yeux tristes et mornes s'attachaient à la terre.

Tout à coup Numa paraît devant elle. La douleur peinte sur son front, ses pleurs, ses vêtemens souillés de sang, tout redouble l'effroi de Tatia. Elle se lève tremblante; elle n'ose l'interroger. Fille de Tatius, lui dit le héros d'une voix entrecoupée, c'est aujourd'hui que vous avez besoin de cette force d'âme, de cette patience inaltérable dont votre cœur a pris l'habitude. Je viens le frapper du plus rude coup; mais songez que, pour

soutenir les maux de cette triste vie, les immortels nous ont donné la vertu et l'amitié.

Comme il achevait ces paroles, les Sabins arrivent, portant le corps de leur roi. Tatia jette un cri, se précipite sur son père, et tombe privée de tout sentiment. On s'empresse ; on la rappelle à la vie. Elle ouvre des yeux égarés ; elle les porte sur Tatius, regarde ses larges blessures, et ne répand pas une larme : sa langue, attachée à son palais, ne prononce pas une plainte ; un poids terrible oppresse sa poitrine : fixe, immobile, elle ne peut ni pleurer ni respirer.

Numa, effrayé de cette douleur muette, fait éloigner le corps de Tatius. Alors Tatia jette des cris perçans, et verse un torrent de larmes : c'était l'espoir de Numa. Sûr que ces larmes la soulagent, il laisse la princesse entre les mains des femmes, et va donner des ordres pour que le corps du roi, après avoir été lavé dans des liqueurs parfumées, soit déposé sur un lit de pourpre ; il place lui-même des gardes autour du palais de Tatius. Après s'être acquitté de ces tristes devoirs, il se dispose au plus pénible de tous, à celui d'aller

annoncer à Romulus qu'il ne peut plus être son gendre.

O combien de sentimens l'agitent tandis qu'il marche vers le palais du roi! Il va perdre pour jamais celle qu'il adore, celle que personne ne peut lui ravir que lui-même; il va renoncer volontairement à elle, le lui dire, passer à ses yeux pour un perfide, supporter toute la douleur du sacrifice et toute la honte de paraître inconstant. Cette idée affreuse fait chanceler sa vertu: mais sa vertu reprend l'empire. L'ombre de Tullus, l'ombre de Tatius marchent à ses côtés: elles le soutiennent, elles lui crient que ce sacrifice douloureux est nécessaire; qu'il ne trouverait que l'opprobre dans une alliance avec le meurtrier de son roi, avec l'ennemi de sa famille, dans un hymen fondé sur un parjure, et commencé sous de si affreux auspices.

Enfin il pénètre dans le palais de Romulus: il trouve ce monarque à table, environné de ses courtisans. Les noirs soucis étaient sur son front; l'inquiétude, le chagrin, étaient peints sur son visage: juste et première punition du crime. Romulus était déjà instruit

de l'assassinat de Tatius ; il craignait d'être soupçonné. Tourmenté par cette crainte bien plus que par le remords, il gardait un sombre silence, que ses courtisans imitaient. Hersilie, debout près du roi, cherchait à dissiper son chagrin par les accords de sa lyre, et chantait la victoire du père des dieux sur les Titans.

Numa se présente devant Romulus, et ne peut s'empêcher de frémir : l'aspect de l'assassin de Tatius lui cause une horreur dont il n'est pas maître. Cependant il fait un effort, baisse les yeux, comme s'il eût été le coupable ; et se souvenant du respect dont les crimes mêmes des rois ne peuvent affranchir un sujet, il adresse ces mots au monarque :

Romulus, des scélérats ont fait périr ton collègue. Mes yeux ont vu Tatius tomber sous quatre assassins. J'ai immolé deux de ces barbares ; mais les autres m'ont échappé, et resteront peut-être impunis jusqu'à ce que les dieux en prennent vengeance. Tu connais les liens du sang qui m'attachaient au roi des Sabins ; tu ne connais peut-être pas assez le tendre respect que j'avais pour ses vertus. Ces deux sentimens m'imposent des devoirs

grands et pénibles ; j'espère les remplir tous. Roi de Rome, j'adore Hersilie ; la vie ne m'est rien sans elle : mais j'ai promis, j'ai juré à Tatius expirant de devenir l'époux de sa fille ; j'accomplirai mon serment. Je viens te rendre ta parole, je viens renoncer au seul bien qui m'est cher, et te demander ton consentement pour que je sois à jamais malheureux.

Ainsi parle Numa ; et ses yeux restent attachés à la terre. Romulus, étonné, demeure un moment sans répondre ; Hersilie, interdite, laisse échapper sa lyre de ses mains ; les courtisans, immobiles, attendent, pour se réjouir ou s'affliger, que Romulus ait manifesté ses sentimens.

Enfin le terrible roi se lève en jetant sur Numa un regard plein de fureur : Jeune homme, lui dit-il, j'étais instruit de la mort de mon collègue ; mes ordres sont déjà donnés pour arrêter et punir les coupables. Quel que fut ton amour pour Tatius, tu peux t'en rapporter à un roi du soin de venger l'assassinat d'un roi. Mais si je sais punir le crime, je ne sais pas moins réprimer les ambitieux. Numa, je te défends d'épouser la fille du roi

des Sabins ; ses droits au trône de son père pourraient m'être un jour redoutables : je lui destine un autre époux que toi. Quant à l'affront de refuser ma fille, il pourrait offenser tout autre que le fils de Mars ; mais je veux bien considérer ton âge, l'immense distance qui nous sépare, et me souvenir surtout que tu fus utile à mon armée.

Après avoir prononcé ces mots avec un accent qu'il s'efforçait de rendre tranquille, Romulus sort sans attendre la réponse de Numa. Ce malheureux amant veut parler à Hersilie ; mais la fière amazone le regarde d'un œil dédaigneux, passe auprès de lui sans répondre, et va rejoindre son père, suivie de tous les guerriers.

Cette fierté, ce mépris d'Hersilie, percèrent le cœur de Numa, mais lui rendirent plus facile un sacrifice si douloureux. Indigné contre Romulus, en courroux contre sa fille, résolu d'exposer ses jours pour rester fidèle à son roi, Numa, plus ferme et plus tranquille, retourne précipitamment au palais de Tatia.

Fille du meilleur des monarques, lui dit-il en l'abordant, pardonnez si, au milieu de

votre deuil et de vos larmes, je viens vous parler d'hyménée. Votre père, en mourant, vous a confiée à ma foi. Sa grande âme a été consolée par le serment que je lui ai fait de devenir votre époux ; et Romulus me le défend ; Romulus n'en a pas le droit. Nés Sabins vous et moi, nous dépendions du roi des Sabins : lui obéir pendant sa vie était notre premier devoir ; lui obéir après sa mort est un devoir bien plus sacré. Je ne veux point vous cacher que j'adorais Hersilie ; mais, depuis la mort de Tatius, l'exil, le supplice avec vous, me paraissent préférables au trône avec la fille de son assassin. Si ce sentiment vous suffit, préparez-vous à braver avec moi les menaces de Romulus ; préparez-vous à voir la flamme du bûcher de votre père vous servir de flambeau d'hymen.

Il dit : Tatia l'écoute avec une tendre admiration. Tatia, qui depuis si long-temps nourrissait pour le héros une passion secrète et malheureuse, lui répond en rougissant qu'il est le maître de son sort. Numa lui engage sa foi ; et, devenu plus sûr de lui par les menaces de Romulus que par tous les efforts

qu'il avait faits sur lui-même, il ne s'occupe plus que des funérailles du bon roi.

L'aurore se montre à peine, que Numa se dispose à partir avec un corps de Sabins pour aller couper sur les hautes montagnes les arbres qui serviront au bûcher : sa douleur est soulagée par ces soins pieux qu'il ne confie à personne. Mais, au moment de son départ, Hersilie se présente à lui, Hersilie lui demande un entretien secret.

Ce n'est plus cette fière amazone dont les regards tranquillement dédaigneux confondaient le téméraire qui osait fixer sa beauté ; ce n'est plus cette héroïne de qui le bras invincible a fait mordre la poussière à tant d'ennemis : c'est une amante au désespoir, dont les joues sont sillonnées par les larmes qu'elle a répandues, dont les yeux, fatigués de pleurer, brillent encore à travers le nuage qui les couvre ; ses cheveux, ses vêtemens sont en désordre, et l'empreinte de douleur qui a terni ses attraits leur donne cependant encore une grâce plus touchante.

Numa, dit-elle au héros, tu vois où me réduit l'amour : Hersilie vient te chercher dans

ton palais; Hersilie suppliante vient peut-être essuyer un refus. Ah! si tu connais ma fierté, tu dois juger combien tu m'es cher, tu dois apprendre.... Mais tu ne le sais que trop, ingrat: je veux m'épargner l'humiliation de te le dire peut-être en vain; je veux, sans m'occuper de moi-même, ne te parler que de toi seul.

Je te connais, Numa, je suis sûre que la défense de mon père te fera presser ton hymen avec la fille de Tatius: mais tu ne connais pas mon père, si tu penses qu'il te le pardonne. Sois certain qu'à l'instant même où tu oseras braver ses ordres, ta tête tombera sous la hache des licteurs. Cette crainte ne t'arrêtera pas sans doute: mais tu ne périras pas seul; le sang de Tatia doit couler avec le tien. Et crois-tu que ce Tatius, dont la mémoire t'est si chère, ne te demanderait pas à genoux de sauver les jours de sa fille? Lorsqu'il te fit promettre de devenir son époux, il crut lui donner un protecteur, il crut l'arracher à tous les périls; mais si cet hyménée est pour Tatia un arrêt de mort, si ta fidélité cause sa perte, tu manques le pre-

mier aux intentions de son père, tu commets un crime envers Tatia même.

Je ne te parle pas de moi ; de moi, ingrat, qui croyais être aimée ; de moi, pour qui tu prodiguas ton sang. Hélas ! moins heureuse, je n'ai rien fait pour Numa ; mais il a tant de droits à ma reconnaissance, que je regarde ses propres bienfaits comme des gages éternels qui doivent l'attacher à moi. Oui, Numa, c'est pour Hersilie que tu devins un héros ; c'est à elle que tu donnas ce bouclier céleste qui l'a rendue invincible ; c'est elle dont tu sauvas les jours en te jetant au-devant du trait de Léo ; je te dois ma gloire, je te dois la vie : et tu voudrais m'abandonner, après m'avoir imposé le devoir, l'obligation de t'adorer ! Pourquoi donc sauvais-tu mes jours ? pourquoi devenais-tu pour moi seule le plus grand, le plus aimable des héros ? réponds-moi : dis ; t'ai-je déplu ? as-tu quelque reproche à me faire ? ne t'ai-je pas marqué assez d'amour ? Ah ; pardonne à la fille de Romulus, à celle qui n'avait jamais baissé les yeux vers les rois qui l'ont adorée : pardonne-lui d'avoir voulu cacher les premiers feux dont

elle ait brûlé. Va, j'en ai souffert plus que toi ; la violence que je faisais à mon cœur me punissait assez de mon orgueil. Cet orgueil, tu vois ce qu'il est devenu : regarde moi, je suis à tes pieds, je pleure à tes genoux. Numa ; baisse les yeux, reconnais Hersilie, et ose te plaindre de sa fierté.

Numa, respirant à peine, craignait de regarder Hersilie : il ne se sentait que trop affaibli par le seul son de sa voix. Numa voyait à ses pieds celle qu'il aimait plus que sa vie ; il l'entendait lui répéter qu'elle n'adorait que lui seul. Pendant qu'elle parlait, les résolutions du héros s'évanouissaient peu à peu, comme les neiges qui couvrent une montagne se fondent et disparaissent à mesure que le soleil en éclaire le sommet. Numa, le sage Numa, commençait à goûter les raisons d'Hersilie ; son cœur brûlant d'amour, attendri, pénétré des dernières paroles de la princesse, allait peut-être céder, quand le vieux Métius, le général des Sabins, vint interrompre ce dangereux entretien.

Fils de Pompilius, dit-il d'une voix triste sévère, nos Sabins en deuil vous deman-

dent : ce peuple, qui a perdu son père, veut voir l'héritier de ses vertus. Venez, prince, venez soulager leur juste douleur, en leur promettant de les aimer comme Tatius les aimait, en leur jurant de soutenir et de défendre la digne fille du meilleur des rois.

Aussitôt on entend aux portes du palais les cris, les gémissemens de tout le peuple. A travers les accens de douleur le nom de Numa se distingue : Qu'il vienne ce vertueux Numa, s'écriaient-ils ; qu'il paraisse, notre héros, notre ami, le seul qui reste de nos princes, l'unique espoir d'un peuple désolé ! Venez ! Numa, venez nous instruire des dernières volontés de notre bon roi : vous nous verrez mourir pour les suivre.

Ces paroles, ces cris, la présence de Métius fondant en larmes, le sang de Tatius dont la tunique de Numa est encore teinte, et qui semble demander vengeance, tout rend à lui-même le héros au moment où le héros allait s'oublier. Hersilie, s'écrie-t-il, Hersilie, je vous adore : vous m'êtes cent fois plus chère que la vie ; mais mon devoir m'est plus cher que vous. Les dieux qui ont les yeux sur

moi, ce peuple à qui je dois l'exemple, mon cœur que je ne puis tromper, tout m'impose la loi terrible d'accomplir le serment que j'ai fait. J'en ai pris à témoins les mânes de ma mère ; quelque douloureux qu'il soit, le sacrifice se consommera. Je sens que j'en mourrai ; mais....

Non, barbare! non, tu n'en mourras pas, interrompit Hersilie avec l'accent de la fureur : je détournerai sur une autre la colère de mon père ; je lui marquerai la victime qu'il doit frapper : toi, tu vivras ; tu vivras pour souffrir une plus longue punition de ton crime, pour me donner le temps et les moyens d'assouvir ma juste vengeance. Perfide, tu n'oses rompre un serment que t'arracha Tatius! comptes-tu pour rien ceux que tu m'as faits? te les avais-je demandés, ingrat, qui, sous l'apparence de la vertu, caches l'ambitieux projet de te faire roi des Sabins, et d'arracher un trône à mon père? Tremble du sort qui te menace ; tremble des maux que tu te prépares. Ne te flatte pas de leur échapper : le seul nom de Romulus t'environnera partout d'ennemis. Errant, persécuté, banni, tu traî-

neras ton infortune et ta fausse vertu chez tous les peuples de l'Italie, qui te rejetteront de leur sein. En proie aux remords dévorans pour avoir abandonné ton amante, tu pleureras à tous les instans le crime de ton inconstance. Tu regretteras Hersilie, tu tendras vers elle des mains suppliantes : Hersilie n'en sera que plus animée à te persécuter. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je te poursuivrai la flamme à la main ; et si ton abandon me donne la mort, mon ombre ira se joindre aux cruelles furies, pour ajouter à l'horreur de ton supplice.

En disant ces mots, elle quitte Numa, qui, honteux de ses emportemens, n'ose lever les yeux sur Métius, et va consoler les Sabins. Mais cependant alarmé des menaces d'Hersilie, et craignant encore un crime de la part de Romulus, il ordonne au vieux général de veiller avec des gardes sur le palais de Tatia. Bientôt il part, suivi d'un corps de troupes, pour aller dépouiller les montagnes de leurs pins consacrés à Cybèle, des frênes qui, façonnés en javelots, s'abreuvent du sang des mortels, et des peupliers élevés, et des mélèses

odoriférans. Tout retentit des coups redoublés de la hache. Les tristes cyprès roulent dans les vallées; les aunes chéris de Neptune, les hêtres aimés des bergers, descendent avec fracas. On les dépouille de leurs verts branchages; leurs troncs noueux sont roulés sur les bords du Tibre, où déjà, non loin de la ville, s'élève le bûcher qui doit réduire en cendres le corps de Tatius.

Le lendemain, on voit arriver ce corps revêtu de la pourpre royale, et porté par les principaux des Sabins. Mille jeunes guerriers le précèdent. Ils s'avancent les armes renversées, la tête basse, marchant d'un pas lent au son lugubre d'une trompette aiguë. L'inconsolable Tatia, enveloppée de voiles funèbres, couronnée de cyprès, jette sur le cercueil des fleurs trempées de ses larmes. Numa, vêtu de deuil comme elle, soutient ses pas chancelans, la console en pleurant lui-même, et veille sur son désespoir. Tout le peuple sabin, qui se presse autour d'eux, fait retentir la campagne de cris et de lamentations.

Métius surtout, le vieux Métius, depuis soixante ans l'ami, le compagnon de son roi,

Métius se frappe la poitrine, arrache ses cheveux blancs, en se laissant tomber sur la terre: O mon maître! s'écrie-t-il; ô le meilleur des monarques! la cruelle parque ne m'a donc épargné que pour te voir descendre au tombeau, pour perdre à la fois mon ami, mon père, mon roi! O Tatius, Tatius! toi que j'ai vu dans ma jeunesse affronter tant de fois la mort; toi que j'ai vu, entouré d'ennemis, trouver toujours la gloire, et jamais le trépas; c'est au milieu de ton peuple, c'est au milieu de tes enfans que des parricides t'ont frappé! Ce cœur, sans cesse ouvert aux malheureux, a été percé par des ingrats: et les dieux ne t'ont pas secouru! les dieux ont laissé périr celui qui etait sur la terre l'image de leur bienfaisance! O Tatius, Tatius! je suis encore le moins à plaindre de tous ceux qui te pleurent ici; j'ai l'espoir de te survivre le moins long-temps.

Tels étaient les regrets de Métius: tout le peuple, qui s'arrêtait pour les entendre, lui répondait par des sanglots et par de longs gémissemens.

Enfin on dépose le corps sur le bûcher; on

immole les victimes. Numa répand sur la terre deux vases remplis de vin, deux de lait, deux de sang : libations agréables aux mânes. Ensuite il appelle à grands cris l'âme de Tatius ; et, détournant son visage, il baisse les flambeaux pour mettre le feu au bûcher. La flamme pétille aussitôt, en s'élevant à travers les mélèses. Le peuple redouble ses cris, les soldats élèvent leurs boucliers : mais Numa commande le silence ; et, regardant avec un respect religieux le visage pâle de Tatius, qui n'était pas encore atteint par les flammes :

O le plus juste des rois, s'écrie-t-il, je t'ai promis, à ton dernier moment, de devenir l'époux de ta fille ; je t'ai juré de vivre pour l'aimer, pour la défendre : je viens accomplir mon serment. Ce bûcher sera notre autel : c'est sur cet autel sacré, en présence de tes mânes, devant ce peuple qui te pleure, à la lueur de ces torches funéraires, sous les yeux des divinités redoutables au parjure, que j'engage ma foi à Tatia. Oui, Sabins, que les dieux vengeurs, que vous-mêmes, que tous les amis de Tatius me punissent, si, pendant tout le cours de ma vie, je ne suis pas occupé

de rendre heureuse la digne épouse que Tatius m'a donnée! Puisse retomber sur ma tête le sang du meilleur des rois, si je ne cherche pas à m'acquitter envers son auguste fille de tout ce que je dois à son père!

En prononçant ces mots, il joint sa main à celle de Tatia, et veut les étendre toutes deux vers le bûcher. Mais Tatia ne peut se soutenir; elle chancelle, ses membres se roidissent; une sueur froide découle de son front; sa langue épaissie ne peut prononcer une seule parole; ses lèvres, devenues violettes, éprouvent d'affreuses convulsions: Tatia tombe sur la poussière, se débat, se roule en faisant de vains efforts; et, malgré les secours de Numa et des Sabins, elle expire en poussant des cris affreux.

Tout le peuple est ému de ce spectacle. Les marques du poison sont certaines; déjà le bruit s'en répand; déjà l'on entend un murmure confus, semblable au vent des tempêtes lorsqu'il commence d'agiter la mer. Les soldats, les citoyens, se regardent; l'indignation est sur leurs visages; la colère enflamme leurs cœurs; les noms de Romulus et d'Hersilie

sont prononcés avec imprécation. Bientôt un cri général se fait entendre ; tous les Sabins se pressent autour de Numa ! Vengez-nous ! s'écrient-ils ; vengez Tatius et sa fille ! ils sont morts des coups de Romulus : conduisez-nous contre ce roi barbare ; la nature, la religion vous l'ordonnent. Marchons tout à l'heure vers Rome ; détruisons cette ville impie, toujours si funeste aux Sabins.

Numa, le vertueux Numa, entouré, pressé par ce peuple au désespoir, excité par le spectacle de la mort affreuse de Tatia, emporté par cette juste horreur que donne le crime à une âme pure, Numa oublie que c'est aux dieux seuls à punir les rois ; et, dans un premier transport dont il n'est pas maître, il marche vers Rome à la tête des Sabins furieux.

Mais le prudent Romulus avait prévu cet orage. Instruit que, malgré sa défense, Numa remplirait ses sermens ; excité par la cruelle Hersilie ; voulant venger à la fois sa fille et son autorité méprisées, le roi de Rome avait fait mêler un poison trop sûr dans le peu de nourriture qu'avait pris la fille de Tatius. Ainsi les crimes naissent des crimes ; ainsi

toujours un premier forfait conduit à un forfait plus grand.

Romulus, qui craignait une sédition, ne voulut pas se trouver aux funérailles, pour mettre Rome en sûreté. Déjà les portes sont fermées, les murs bordés de soldats. Le barbare Romulus imagine un rempart plus sûr encore pour arrêter les révoltés : il fait saisir dans leurs maisons les femmes, les enfans, les vieillards sabins, qui n'ont pu suivre le corps de leur roi ; il les place sur les murailles, et couvre de leurs corps ses soldats.

Les Sabins arrivent, guidés par la fureur, criant vengeance, brandissant leurs javelots. Mais ils s'arrêtent, saisis d'effroi, en reconnaissant ces vieillards, ces mères, ces enfans, qu'il faut percer de leurs traits avant d'atteindre aux soldats du roi de Rome. Un silence profond succède tout à coup à leurs cris ; ils se regardent, ils demeurent immobiles la bouche ouverte, le bras tendu : les armes tombent de leurs mains.

Ce seul moment rend à lui-même le sage Numa. Il voit l'étendue des maux que son entreprise va causer, il frémit du danger où il

a laissé courir ce bon peuple ; et se précipitant dans tous les rangs : Amis, s'écrie-t-il, plus de vengeance ; elle coûterait trop cher à vos cœurs. Sauvez vos pères et vos enfans : ce devoir est plus sacré que celui de venger vos rois. Quoi ! vous deviendriez parricides par amour pour Tatius ? Quoi ! ces vieillards, ces tendres mères, seraient les victimes que vous lui enverriez dans les enfers ? Ah ! vous qui l'avez connu, jugez si son ombre en serait consolée. Sabins, Sabins, partout ailleurs la gloire serait de vaincre ; ici elle est d'être vaincus. Métius, prends un rameau d'olivier, et va trouver le roi de Rome ; dis-lui que tu viens lui répondre de la soumission des Sabins ; dis-lui qu'ils sont prêts à livrer des otages, à le reconnaître pour seul souverain, pourvu qu'il jure de leur pardonner. S'il exigeait une victime, elle est prête, ce sera moi. Seul, je me charge du crime de tous ; seul, je m'excepte de l'amnistie. Va, cours, ne perds pas un moment, signe la paix ; promets ma tête, s'il le faut : il est doux de périr pour le salut de son peuple.

Ainsi parle Numa. Métius veut lui répondre :

mais le héros refuse de l'entendre; il le pousse vers les murs de Rome. Métius marche, se fait ouvrir les portes. Bientôt il vient annoncer la paix et le pardon, pourvu que Numa sorte à l'instant même des Etats de Romulus.

A ces paroles les Sabins, jetant des cris, veulent reprendre les armes. Mais Numa les apaise, les conjure, leur ordonne de se soumettre, leur représente les maux affreux dont lui seul serait la cause: il les menace de s'immoler à leurs yeux s'ils n'acceptent pas cette paix; et s'éloignant aussitôt avec Métius qu'il embrasse: Mon digne ami, lui dit-il, sèche tes pleurs; cet exil, qui sauve ma nation, est nécessaire à mon repos. Aurais-je pu revoir Romulus? aurais-je pu soutenir la présence de cette cruelle Hersilie, dont la fureur est sans doute complice du dernier crime dont nous frémissons? Ah! Métius, mon cœur est guéri d'une fatale passion qui empoisonnait ma vie: mais combien de temps ma blessure doit-elle saigner encore! Ami, le plus grand des malheurs, le plus sensible des maux, c'est d'être forcé de rougir du sentiment qui nous fut le plus cher. Pardonne-moi les pleurs

que je répands, ce sont les derniers que je donne à l'amour, tous les autres seront au repentir. Je te charge, mon cher Métius, de recueillir les cendres de notre roi et de sa malheureuse fille : elles doivent reposer ensemble sur la tombe de ma mère, à côté de celles de Tullus. Promets-moi de les porter toi-même, et de ne confier à personne ce soin que Numa t'envie. Adieu, mon respectable ami : que les immortels prolongent ta vieillesse : Songe que tu restes seul à nos Sabins : leur bon roi n'est plus, Tatia vient d'expirer, Numa va vivre loin d'eux ; Métius doit les consoler de leurs pertes. Je te les recommande, mon respectable ami ; j'espère te remercier un jour du bien que tu leur auras fait.

Il dit : c'est vainement que Métius veut suivre ses pas et s'attacher à sa fortune. Songe à ce peuple, lui dit le héros, à ce peuple que toujours l'on oublie. En disant ces paroles, il s'éloigne d'un pas rapide, et prend le chemin du pays des Marses.

C'était ce même chemin où, peu de mois auparavant, avait passé le brillant Numa, revêtu d'armes éclatantes, à la tête des Sabins,

ivre d'amour, brûlant d'être un héros, et ne doutant pas que la gloire ne le conduisît au bonheur. Il avait trouvé cette gloire; il repasse dans les mêmes lieux, sans suite, banni, accablé de douleur, fuyant le roi qu'il a servi, rougissant de celle qu'il a tant aimée, et forcé d'aller demander un asile au peuple qu'il a vaincu.

Il marche, il sort bientôt des Etats de Romulus; et il lui semble qu'il est soulagé d'un poids terrible. Arrivé aux environs de Vitellie, il entre dans un vallon où coulait un ruisseau limpide, bordé de saules et de peupliers: Numa suit le cours du ruisseau; bientôt, au pied d'une colline, il découvre une grotte profonde.

Attiré par le bruit de la source qui formait le tranquille ruisseau, Numa pénètre dans la grotte. Quelle est sa surprise d'y trouver un jeune guerrier couvert d'une peau de lion, endormi sur sa massue! Numa l'envisage, et le reconnaît: c'est le brave Léo: c'est celui qu'il allait chercher au pays des Marses, celui dont il a éprouvé le courage, dont il doit éprouver l'amitié.

Léo, réveillé, regarde Numa, et se précipite dans son sein. Les deux héros se serrent avec tendresse : O mon ami ! se disent-ils ensemble, j'allais te chercher. Tu venais à Rome, interrompt Numa. Oui, lui répond Léo avec l'air de la franchise et de la joie : je suis banni, je n'ai plus d'asile, j'allais en demander un à mon vainqueur.

Ah ! ne parlons plus de vaincre ! s'écrie Numa, parlons d'aimer. La fortune semble vouloir resserrer les nœuds de notre amitié, en nous faisant subir les mêmes épreuves. Je suis banni comme toi ; j'allais aussi te demander un asile. Tu te souviens de ce que j'ai fait pour le barbare Romulus ; moi seul, je l'ai sauvé lui et son armée : pour prix de mes services, il a fait assassiner mon parent et mon roi ; la fille de Tatius a été empoisonnée ; et, si j'osais paraître dans Rome, il faudrait l'inonder de sang, ou presenter ma tête aux licteurs. Ami, voilà la justice des rois ; voilà comme ils savent payer les services.

Numa, lui répond Léo, j'ai servi des républicains ; tu m'as vu faire la guerre pour eux ; peut-être n'as-tu pas oublié l'incendie du camp

des Romains, et la prise de la ville d'Auxence: les Marses ne se sont souvenus que de la journée des monts Trébaniens. Quand la paix a été signée, et l'armée de retour dans nos foyers, le fier sénat, qui m'avait donné le commandement, m'a fait comparaître pour rendre compte de ma conduite. Ils ont déposé le vieux Sophanor avec ignominie; ils m'ont chassé de leur pays pour m'être laissé tromper par les manœuvres de Romulus, pour avoir engagé l'armée dans le piége que tu m'avais tendu. Ami, telle est la justice de républiques; ou plutôt telle est la justice des hommes: ils sont tous des ingrats; tous sont indignes d'être aimés. Mais il n'en faut pas moins les servir, pour plaire aux dieux et pour satisfaire son propre cœur.

Nous avons rempli cette tâche, lui dit Numa; nous avons versé notre sang pour la patrie. Elle nous rejette, elle nous rend le droit de vivre pour nous. Viens, Léo, viens avec moi dans un désert de l'Apennin: nous le défricherons de nos mains; nous cultiverons la terre, bien plus reconnaissante que les

hommes; nous vivrons loin d'eux; et l'amitié nous donnera les seuls plaisirs dignes d'une grande âme.

Un feu divin brillait dans ses yeux en prononçant ces paroles. Léo se jette à son cou en versant des pleurs de joie: Oui, lui dit-il, je te suivrai; je ne te quitterai plus, je te voue mon cœur et ma vie. L'amour a trop longtemps rempli mes jours d'amertume, il est temps de vivre pour l'amitié.

O ciel! s'écrie Numa, tu parles de l'amour; en connais-tu donc les tourmens? n'est-il aucun mortel dont ce dieu terrible n'ait troublé les jours? Ecoute le récit des maux qu'il m'a causés, et daigne me confier à ton tour les malheurs d'un ami sans lequel je sens bien que je ne pourrai plus vivre.

Le brave Léo prête alors une oreille attentive; et Numa lui raconte son histoire depuis sa naissance jusqu'à ce jour.

Ce récit, auquel président la candeur, la modestie, charme le sensible Léo, et l'attache encore davantage au digne ami que son cœur a choisi. Il pleure la mort de Tullus, celle du

bon roi des Sabins ; et, détestant le féroce Romulus, il félicite Numa d'avoir pu surmonter sa passion pour la coupable Hersilie.

Ami, lui dit-il, le sacrifice a été douloureux ; il a fallu chosir entre l'amour et la vertu : tu as préféré la vertu ; te voilà banni de Rome, errant, fugitif, sans asile, traînant encore le trait qui a déchiré ton cœur. Mais j'ose le demander à toi-même : si, oubliant ton serment, si foulant aux pieds la cendre de Tatius, tu étais devenu l'époux d'Hersilie, penses-tu que tu aurais joui du bonheur ? non, le remords habiterait ton âme, et le gendre de Romulus, l'héritier de sa puissance, le possesseur d'une maîtresse adorée, serait plus à plaindre, plus tourmenté que Numa vertueux et banni. Numa, Numa, je l'ai éprouvé moi-même ; car le ciel, qui nous créa tous deux pour nous aimer, semble avoir mis entre nos malheurs la rapport qui est entre nos âmes : j'ai tout sacrifié pour mon devoir. J'ai perdu de grands biens sans doute ; mais tous ces biens réunis ne valent pas la paix, la tranquillité que je porte sans cesse avec moi. Mon cœur est pur comme cette source d'eau vive : voilà le premier moyen

d'être heureux; le second, c'est d'avoir un ami: de ce jour je l'ai trouvé. Ecoute le récit de mes aventures: puissent-elles t'inspirer le tendre intérêt que j'ai ressenti en t'écoutant!

A ces mots, Numa embrasse de nouveau son ami, et le héros marse commence ainsi son histoire.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

Léo raconte à Numa l'histoire de ses premières années, sa tendresse pour sa mère Myrtale, ses amours avec Camille, le sacrifice qu'il fit de sa passion, et ce que lui apprit Myrtale au lit de la mort. Numa veut suivre Léo dans son ancienne cabane. Ils s'égarent dans les Apennins. Numa rencontre un vieillard et sa fille. Il les voit adorer le feu.

Je suis né au pays des Marses dans les montagnes de l'Apennin. Ma mère, pauvre et infirme, n'avait pour tout bien qu'un troupeau, une chaumière et un jardin. Elle s'appelait Myrtale; elle avait perdu son époux peu de mois après ma naissance; elle m'aimait comme une mère seule sait aimer.

Dès mes plus tendres années, couvert d'une peau de loup que Myrtale avait ajustée à ma taille, armé d'un petit javelot que je savais déjà lancer, j'allais garder le troupeau de ma mère, toujours suivi de deux chiens terribles, prêts à défendre les brebis et le berger. Je ne craignais point les bêtes farouches; je désirais au contraire d'exercer contre elles mon jeune courage. Je gravissais les rochers les plus es-

carpés, je traversais à la nage les torrens les plus rapides, pour aller surprendre de jeunes chamois, pour aller enlever au haut d'un pin de tendres ramiers dans leur nid. C'était pour ma mère : cette idée me rendait tout facile ; et quand je pensais que cette nourriture délicate pourrait prolonger ses jours ou raffermir sa santé, j'étais plus heureux d'avoir conquis des pigeons qu'un roi ne l'est d'avoir gagné des provinces.

Le soir, je ramenais les brebis à notre chaumière ; le cœur palpitant de joie, je montrais de loin les colombes ou le faon que je portais en triomphe. Ma mère me faisait de tendres reproches, me menaçait, en m'embrassant, de ne plus me laisser sortir, refusait quelquefois mes dons, ou ne les acceptait qu'après m'avoir fait promettre cent fois de ne plus exposer ma vie.

Mon cher enfant, me disait-elle, que ne puis-je te suivre dans la montagne ! je ne craindrais pas un péril que je partagerais avec toi. Mais, faible, languissante, enchaînée par la douleur dans cette cabane, que je trouve si grande aussitôt que tu n'y es plus, mon cœur

et ma pensée volent après toi. Juge de mes terreurs : tantôt je te vois suspendu à la cime aiguë d'un pin ; et l'arbre entier me semble trop faible pour pouvoir te soutenir ; tantôt je te vois franchir un torrent ; ton pied retombe sur une pierre polie ; tu tends les bras, et l'onde écumante t'engloutit. O mon cher fils ! contente-toi de garder notre troupeau : le lait de nos brebis, les légumes de notre jardin suffisent pour notre nourriture. Ne prive pas les biches et les tourterelles de leurs enfans chéris, de peur que les sangliers et les ours ne me privent à mon tour de mon fils. Ah ! promets-moi du moins de ne jamais entrer dans les cavernes où ces bêtes cruelles cachent leurs petits. Jure-le-moi, mon cher Léo ; si ce n'est pour toi, que ce soit pour ta mère. Songe que je ne vis que par mon fils ; songe que le jour où tu passeras d'une heure l'instant de ton retour accoutumé, tu trouveras ta mère expirante d'inquiétude et de douleur.

C'était ainsi que parlait Myrtale. Je la rassurais en la caressant, je lui promettais d'éviter les dangers qu'elle redoutait. Alors elle

me pressait contre son cœur, me demandait le récit de tout ce que j'avais fait dans la journée, me racontait, à son tour, en apprêtant notre repas, des histoires de sa jeunesse. La soirée était bientôt écoulée dans cette douce conversation. Ma tendre mère, avant de se livrer au sommeil, me préparait ma provision du lendemain, me répétait de nouveau d'être prudent, m'embrassait mille fois, caressait mes deux chiens fidèles, comme pour leur recommander de veiller sur son fils, et de le défendre.

La vie agreste que je menais développa bientôt mes forces. A l'âge où l'on est encore enfant j'étais déjà grand et robuste. A quinze ans, je ne craignais plus ni les ours ni les sangliers: mon javelot s'était teint de leur sang, et je l'avais caché à Myrtale. Mes chiens, qui avaient défendu mon enfance, étaient devenus vieux et sans force; je les défendais à mon tour. Tranquille, heureux en gardant mon troupeau, je jouais de la flûte, ou je poursuivais les hôtes des bois. Je ne désirais rien, je n'aimais rien que ma mère. Mon seul chagrin était de voir les années affaiblir chaque jour davantage sa santé frêle et chancelante.

Un jour que j'étais assis sur le sommet d'un rocher, d'où s'élançait une cascade qui tombait à cent pieds sous moi avec un bruit épouvantable, j'aperçois tout à coup un cerf blessé d'une flèche, qui fuit en perdant son sang, et vient se jeter dans le torrent formé par la cascade bruyante. Bientôt paraît une jeune amazone, couverte d'une peau de lion, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, pressant les flancs d'un léger coursier qui vole après le cerf blessé. Diane seule est aussi belle. De longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules: le courage et l'ardeur brillaient dans ses yeux, et la douceur de ses traits n'en était pas altérée. Tandis que, saisi d'admiration, je la regarde en respirant à peine, je vois son fougueux coursier se précipiter dans le torrent, dont la rapidité l'emporte. Vainement elle s'efforce de le ramener à l'autre bord, les flots écumans s'y opposent. Bientôt son coursier s'échappe sous elle et roule avec le torrent; elle-même est emportée, et disparaît à mes yeux.

J'étais déjà au milieu des ondes. Je nage long-temps sans trouver celle que je voulais sauver; enfin ma main saisit ses longs che-

veux, je la ramène au rivage, privée de tout sentiment. Désespérant de lui voir reprendre ses sens, je la porte à notre chaumière, où les soins de ma mère lui font enfin ouvrir les yeux. Hélas! ces yeux si beaux, si doux, allumèrent dans mon sein un feu qui ne devait plus s'éteindre. J'osai contempler cette beauté céleste que sa pâleur rendait encore plus touchante, et je ressentis une agitation, un trouble, qui m'étaient inconnus. Malgré ce trouble, je ne pouvais me rassasier de la regarder, je ne pouvais m'éloigner d'auprès d'elle; et lorsque, retrouvant la parole, sa bouche me remercia, je rougis, je balbutiai: elle me demanda mon nom; ma mère fut obligée de répondre.

Cependant la belle amazone, après quelques heures de repos, se dispose à quitter notre chaumière, sans nous dire qui elle était. Elle offrit de l'or à ma mère: cette offre nous affligea. Elle s'en aperçut: aussitôt, reprenant son or, elle détache une chaîne précieuse qu'elle portait à son cou, et la passe au cou de Myrtale. Ensuite, me regardant avec une tendre reconnaissance, elle se dépouille de la peau de lion qu'elle portait sur sa robe de

pourpre, et me la présente en disant: Le grand Alcide l'a portée; il en fit don à mon aïeul, en reconnaissance de l'hospitalité qu'Alcide en avait reçue. J'en fais le même usage qu'Hercule; je la donne au sauveur de mes jours: si j'en crois mon pressentiment, cette peau terrible qui couvrit le fils de Jupiter ne passe pas en des mains indignes.

Après ces paroles, elle embrasse ma mère, me jette un coup-d'œil doux et timide, me défend de suivre ses pas, et s'éloigne précipitamment.

Ma mère et moi nous nous regardions. L'état où nous l'avions vue pouvait seul nous faire penser que cette inconnue n'était pas une divinité. Immobile d'admiration et de surprise, je considérais cette peau de lion, encore trempée de l'eau du torrent; l'idée qu'un demi-dieu s'en était servi la rendait moins précieuse à mes yeux que de l'avoir vue sur les épaules de l'amazone. Ses traits, ses gestes, tous ses mouvemens étaient gravés dans mon esprit; ses paroles retentissaient à mon oreille: pour la première fois de ma vie, distrait et rêveur en écoutant ma mère, je lu

cachai le sentiment qui remplissait déjà mon cœur.

Le lendemain, au point du jour, j'étais avec mon troupeau sur le rocher de la cascade: j'avais revêtu la superbe peau de lion; dès qu'elle avait touché mon cœur, j'avais senti couler dans moi-même une force nouvelle, un courage indomptable, et surtout un feu dévorant. Son ardeur sembla s'augmenter dès que je fus dans le même lieu où j'avais vu la belle amazone. Je descends au bord du torrent; je cherche l'endroit où je l'avais sauvée; je me plais à m'asseoir sur le même gazon où je l'avais posée évanouie. Je soupire, je m'agite, je regarde autour de moi; et ces montagnes, cette cascade, ce beau spectacle qui me ravissait autrefois, n'arrêtent seulement pas mes yeux. Je trouve ces rochers déserts, cette solitude me paraît horrible; mon troupeau ne m'intéresse plus, ma flûte me devient importune, j'oublie mon javelot: cependant je ne puis quitter ces lieux devenus chers à ma tristesse.

De retour chez ma mère, je n'éprouve plus cette douce paix que je trouvais toujours près

d'elle. Les heures que je passe dans sa chaumière me paraissent longues, je réponds à peine à ses questions ; je prends mille détours pour la faire parler de l'inconnue ; je n'ose en parler moi-même : cette chaîne que Myrtale porte à son cou attire sans cesse mes regards : j'embrasse plus souvent ma mère, pour pouvoir baiser cette chaîne.

Déjà trois jours s'étaient écoulés : chaque matin, au lever de l'aurore, je revenais à la cascade ; là, j'attendais le coucher du soleil, les yeux fixés vers l'endroit de la montagne par où l'amazone avait paru la première fois. Enfin, le quatrième jour, je la revois. Elle était armée de même ; elle montait un coursier à la tresse dorée : la rougeur couvrit son front en m'apercevant sur le rocher.

Je suis bientôt auprès d'elle. Elle s'élance de son coursier, l'attache à un arbre, s'assied sur un roc ; et m'invitant à m'asseoir : Brave berger, me dit-elle, j'étais presque certaine de vous trouver ici ; c'est pour vous que j'y viens. Vous avez sauvé mes jours ; je veux rendre les vôtres heureux : tel est le motif qui m'amène. Parlez-moi donc avec franchis

Que vous faut-il pour jouir du bonheur? Que manque-t-il à votre mère? Songez que ma reconnaissance est extrême, et que mon pouvoir égale presque ma reconnaissance.

Je lui répondis, en baissant les yeux: O vous que je ne sais comment nommer, vous qui m'inspirez ce respect que je n'ai ressenti que pour les dieux, vous avez daigné vous souvenir d'un berger! vous avez daigné revenir le voir! Ah! cette bonté est plus grande que le service que je vous ai rendu; dès ce moment, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance. Vous me demandez ce qui me manque pour être heureux: avant de vous avoir vue, il ne me manquait rien. Nous sommes riches, ma mère et moi: nous avons une chaumière qui nous garantit des injures de l'air, un jardin qui nous nourrit, un troupeau qui nous habille: encore vais-je souvent dans les villages voisins vendre le superflu de notre laine; et je rapporte à ma mère des pièces d'argent bien inutiles pour nous, mais que nous donnons avec joie aux vieillards pauvres qui de temps en temps viennent nous demander l'hospitalité. Vous n'avez donc

qu'un seul moyen de rendre mes jours plus heureux; c'est celui que vous prenez aujourd'hui; car voici le plus beau jour de ma vie.

L'amazone souriait en m'écoutant. Hé bien, me répondit-elle, puisque ma présence seule vous manque, je viendrai vous voir quelquefois: la reconnaissance m'y oblige. Mais je ne vous dirai pas qui je suis: contentez-vous de savoir que je m'appelle Camille; et quel que soit le mystère de ma naissance, croyez qu'il est doux pour Camille de devoir la vie à Léo.

Après avoir dit ces derniers mots avec une voix attendrie, elle se lève, détache son coursier, s'élance sur son dos, me regarde, et disparaît.

Je demeure ivre de joie. L'intérêt touchant qu'elle m'avait marqué, le coup-d'œil qu'elle avait jeté sur moi à son départ, sa promesse de revenir, tout transportait et enflammait mon cœur. Je répétais le nom de Camille; je me préparais à l'apprendre à tous les échos des montagnes; je voulais le graver sur l'écorce de tous les arbres. Camille seule rem-

plissait mon âme. Je ne voyais plus que Camille dans toute la nature.

Dès ce moment, plus de tristesse, plus d'ennui: ces déserts me parurent des lieux enchantés; ces arbres, ces rochers, cette cascade, tout prit de nouveaux charmes à mes yeux, tout s'embellit de mon amour. Il me semblait que la nature avait rassemblé toutes ses beautés dans cette solitude charmante: je craignais qu'elle ne me fût disputée; j'aurais voulu pouvoir la fermer à tous les humains. Ma chaumière me sembla plus riante; je rejoignis ma mère avec plus de plaisir que je n'en avais jamais senti; nos embrassemens furent plus doux, notre entretien plus aimable et plus tendre.

Camille tint parole; elle revint deux jours après. O combien furent rapides les instans qu'elle me donna! cent fois l'aveu de mon amour fut prêt de m'échapper, toujours il expira sur mes lèvres. Quand je regardais Camille, j'étais sur le point de parler; dès que Camille me regardait, le respect enchaînait ma langue.

Bientôt Camille vint tous les jours à la cascade. Sans lui avoir dit que je l'aimais, sans avoir entendu de sa bouche l'aveu que j'étais aimé d'elle, nos entretiens étaient ceux de deux amans. Toujours, avant de nous quitter, nous convenions de l'instant de nous revoir, et chacun de nous arrivait avant cet instant. Avec quelle joie nous nous retrouvions! avec quel plaisir nous nous rendions compte de tout ce que nous avions pensé! Camille ne me parlait que de moi; je ne lui parlais que de Camille. Ces douces conversations étaient toujours différentes.

Camille n'avait qu'un secret pour Léo; c'était celui de sa naissance. Que t'importe mon rang, disait-elle, pourvu que ce tendre cœur n'ait pas un sentiment qui ne soit pour toi?

L'aimable Camille s'occupait encore de polir, de cultiver mon esprit. Elle était instruite, elle m'instruisait; elle me racontait le règne de Janus, l'expédition des Argonautes, les sièges de Thèbes et de Troie; elle m'apprenait des vers d'Hésiode et d'Homère. Je retenais si bien ses leçons! Tout ce qui sor-

tait de sa bouche venait se graver dans mon âme; je ne pouvais plus oublier ce que Camille avait dit une fois. Quel charme j'éprouvais en l'écoutant! combien je me sentais enflammer au récit des exploits d'Achille! et quand Homère peignait Vénus, je trouvais Camille plus belle.

Ainsi s'écoulait ma vie. Tous les jours étaient à l'amour, tous les soirs à la tendresse filiale; car ma passion pour Camille, loin d'affaiblir mes sentimens pour Myrtale, semblait en redoubler la force. Mon cœur ne se partageait point entre ma mère et mon amante: chacune d'elle l'avait tout entier: et c'est sans doute un bienfait des immortels, que l'amour le plus violent, quand il est vertueux, donne encore plus d'activité à toutes les vertus de notre âme.

Ma félicité ne dura pas long-temps. Un jour se passa tout entier sans que Camille parût. Le lendemain, demi-mort d'inquiétude, j'attendais en gémissant qu'elle se montrât à mes yeux. Elle vint, mais la pâleur couvrait son front: Mon ami, dit-elle en m'abordant, notre bonheur est fini: nous allons payer par

nos larmes les trop courts instans qu'il a duré. Jusqu'à présent je t'ai caché qui je suis : je craignais qu'en apprenant mon rang tu ne fusses effrayé de m'aimer ; et je trouvais doux d'être aimée sans que tu connusses ma naissance. Il est temps de t'en instruire : j'ai le malheur d'être fille d'un roi.

A cette parole, une sueur froide découla de tout mon corps, mes genoux tremblans fléchirent, ma langue glacée ne put prononcer un seul mot. Camille me prit par la main, me fit asseoir auprès d'elle, et, après avoir tenté de dissiper l'effroi subit que j'avais ressenti, elle continua dans ces termes :

Mon père est le roi des Vestins. Le trajet est court d'ici à Cingilie, sa capitale ; l'amour de la chasse me sert de prétexte pour te voir tous les jours. J'espérais jouir long-temps de ce bonheur : mais je suis l'unique enfant de mon père ; son royaume doit être ma dot, et tous les princes de l'Italie ont déjà demandé ma main. Deux rois surtout nous menacent de la guerre si je ne fais pas bientôt un choix. L'un est le roi des Maruces ; ses Etats touchent aux miens ; son peuple fut toujours

l'ennemi du nôtre. Mon hymen avec son fils, éteignant à jamais ces guerres, formerait un Etat puissant. La politique, la raison, l'humanité, parlent en faveur du prince des Maruces, qui, absent depuis sa tendre enfance, parcourt les îles de la Grèce, sans autre suite qu'un sage gouverneur, pour s'instruire et se former dans le grand art de régner. Il est en chemin pour rejoindre son père.

Son rival le plus redoutable est Télémante, roi des Salentins. Sa puissance, ses richesses, la noblesse de sa race (il descend de Télémaque et d'Antiope), tout lui donne l'avantage sur le prince des Maruces. Mais nous craignons peu les Salentins, séparés de nous par tant de peuples ; et les ambassadeurs de Télémante l'emporteront difficilement sur le roi des Maruces, qui est venu lui-même à la cour de mon père me demander pour son fils.

Des deux côtés, le malheur est égal pour moi, puisqu'il faudra renoncer à une liberté que je voulais conserver pour pouvoir t'aimer toujours. Mais tu sais mieux qu'un autre, Léo, ce qu'un enfant doit à son père : le mien est vieux, hors d'état de se défendre ; il me

presse de faire un choix ; il me conjure, par ses cheveux blancs, de ne pas lui attirer une guerre qui doit causer son malheur et celui de tout son peuple. Que dois-je faire ? Je te demande conseil.

Camille, lui répondis-je (car votre rang et votre naissance ne peuvent m'inspirer plus de respect que le nom seul de Camille), un cœur qui sait aimer doit tout immoler à l'amour ; mais un cœur vertueux doit immoler l'amour à son devoir. Mon courage me dit bien que je défendrais vos Etats ; qu'armé de cette massue, couvert de la peau du lion de Némée, je repousserais de vos murs les Maruces, les Salentins et tous les peuples de l'Italie. Mais quand je serais le plus grand des héros, quand mes exploits égaleraient ceux d'Alcide, pourrais-je prétendre à devenir votre époux ? Non, jamais je ne puis vous posséder ! m'écriai-je en fondant en larmes : vous êtes la fille des rois, je ne suis qu'un malheureux pasteur. Insensé que je fus !... O Camille ! Camille ! combien je vais payer mon erreur !

Suis-je moins à plaindre que toi ? interrompit Camille ; penses-tu que mon triste cœur

ne souffre pas autant que le tien! Mais j'ai encore un rayon d'espoir; je connais le roi des Maruces; ce sont mes Etats, et non Camille qu'il désire pour son fils. Je vais tout lui déclarer: je jurerai dans ses mains de lui abandonner mon royaume après la mort de mon père, s'il veut ne pas presser mon choix, s'il veut nous défendre contre Télémante. L'espoir de régner sur deux peuples flattera son cœur ambitieux, et je m'estimerais trop heureuse d'acheter par une couronne le droit si doux d'aimer Léo.

En vain je m'opposai à cette résolution. Camille me quitta, décidée à tout hasarder. J'attendais, dans une douloureuse impatience, le retour de ma chère Camille.

Elle revint après trois jours; la joie brillait sur son visage, le doux sourire était sur sa bouche. Nous serons heureux! J'ai tout dit au roi des Maruces: je n'ai pas craint de lui déclarer que mon cœur était à toi. Il a été sensible à ma confiance; l'offre de ma couronne l'a décidé à nous servir. Ecoute ce que ce monarque propose. Son fils, qui revenait des îles de la Grèce, seul avec un gou-

verneur, est mort dans la Crète : comme il voyageait inconnu, tout le monde ignore sa mort. Le gouverneur de ce jeune prince, après en avoir fait instruire en secret le malheureux père, n'a pas osé reparaître devant lui ; il s'est arrêté dans la Dalmatie. Le roi des Maruces pleure son fils ; mais il regrette encore un hymen qui assurait le repos de son peuple, et qui doublait ses États. Sa douleur serait soulagée, si son ambition était satisfaite ; mais, pour ne pas voir passer ma couronne sur la tête de Télémante, il ne lui reste qu'un seul moyen. Son fils était inconnu dans sa cour, il l'a quitté dès l'enfance ; son fils est cru vivant, et attendu tous les jours : le roi des Maruces t'adopte à sa place.

Qu'il parte, m'a-t-il dit ! qu'il aille dans la Dalmatie joindre le gouverneur de mon fils, lui porter mon anneau royal et des tablettes sur lesquelles je tracerai mes ordres. Qu'il revienne ensuite avec lui ; je le recevrai comme mon véritable fils : mes peuples trompés le reconnaîtront ; vous le choisirez pour époux ; vous serez heureuse, et la paix des deux nations, votre bonheur, mon repos, seront

prix d'un mensonge excusable, puisque, sans nuire à personne, il doit causer tant de bien.

Voilà l'heureuse nouvelle que je t'apporte. Nous serons unis, Léo ; tu régneras sur deux royaumes ; nous ne nous quitterons plus ; la fortune et l'amour se réuniront pour embellir nos jours. Quoi ! tu n'es pas transporté de joie ! tu ne tombes pas à genoux pour remercier les dieux ! Avec quelle froideur, avec quelle tristesse tu reçois l'assurance de notre bonheur ! Quel chagrin peut encore troubler ta vie ?.... A quoi penses-tu ?

A ma mère, lui répondis-je. Il faut vous perdre, ou faire mourir de douleur celle qui me donna le jour. J'en appelle à vous-même, que j'ai vue prête à immoler notre amour au repos de votre père. Dois-je la priver du seul appui qui lui reste ? Nous la comblerons de biens, interrompit Camille. Mais vous lui ôterez son fils ! m'écriai-je ; mais vous forcerez ce fils à la renoncer pour sa mère ! Cette seule idée me fait horreur. Non, Camille, il n'est point de royaume, il n'est point de bien au monde qui vaille ce sentiment, premier bienfait de la nature, premier plaisir qu'éprou-

vent nos cœurs. Je ne puis consentir à le bannir du mien, à feindre même qu'il en soit banni.

Mais ce ne serait pas le seul crime que je commettrais en prenant le nom du prince des Maruces. Quoi! les peuples m'obéiraient par une fraude! je serais roi par un mensonge! Ah! si les rois légitimes ont de si grands devoirs à remplir, s'ils sont responsables envers la divinité de tout le bien qu'ils n'ont pas fait, de tout le mal qu'ils ont laissé faire, combien serait plus effrayant le compte que j'aurais à rendre, moi, parvenu au trône sans y être appelé par les dieux! moi, pour ainsi dire, voleur de mon rang, et pour qui chaque hommage du dernier de mes sujets serait un reproche de mensonge!

Non, Camille, non: vous êtes le premier des biens; le ciel et mon cœur me sont témoins que je donnerais ma vie entière pour vivre un seul jour votre époux. Mais ce bonheur si grand, ce bonheur dont la seule idée enivre ma raison, n'en serait plus un pour moi, si ma conscience n'était pas tranquille. Heureusement pour la vertu, on ne peut goû-

ter aucun plaisir sans la paix qu'elle seule donne. Assis sur le trône avec vous, j'y serais malheureux par mes remords; j'aime mieux l'être par la fortune. Abandonnez-moi dans ce désert: il est plein de vous, j'y pourrai vivre. Ici, je vous pleurerai toujours; mais je ne pleurerai que vous: ma vertu me sera restée. Adieu, Camille: retournez dans le palais de votre père; oubliez un infortuné; et que le plaisir qu'éprouve une grande âme à remplir son devoir vous rende moins sensible à la pitié qu'un malheureux vous inspire.

En disant ces paroles, je baissais les yeux, et je m'efforçais de cacher mes pleurs. Camille m'écoutait attentivement, me regardait avec des yeux fixes, et fut long-temps sans me répondre. Enfin, saisissant ma main, qu'elle pressait avec force: Je t'adore, me dit-elle, et ta vertu met le comble à l'amour extrême, à l'amour éternel que tu m'as inspiré. Mais je t'approuve, Léo; et dès ce moment je renonce à toi. Oui, j'y renonce, en te répétant, en te jurant, que j'emporterai dans le tombeau le sentiment qui nous unit; que ton image vivra dans mon cœur tant que ce triste cœur

palpitera: et si je succombe à ma douleur, comme je l'espère, comme je le demande aux dieux, je t'adresserai mon dernier soupir.

En disant ces mots, elle me quitte, s'élance sur son coursier, prononce adieu d'une voix étouffée, le répète trois fois en me tendant les bras, se met en marche, et se retourne pour regarder encore, avec des yeux noyés de pleurs, ce rocher, cette cascade, cette place où nous nous étions si souvent assis; elle semble aussi leur dire adieu. Enfin, me jetant un dernier coup-d'œil de tendresse et de douleur, elle disparaît....Ami, depuis ce jour fatal, je n'ai jamais revu Camille.

Léo s'arrête en cet endroit: deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux; un poids terrible l'oppresse. Numa le serre contre son sein; les deux héros restent embrassés sans prononcer une parole. Enfin Léo fait un effort, dévore ses soupirs, étouffe ses sanglots, et continue son récit.

Je voulus cacher à ma mère le sacrifice que je lui avais fait: il n'aurait pu augmenter sa tendresse, il aurait augmenté ses peines. J'employai tous mes efforts pour lui déguiser m

douleur. Je passais les jours à pleurer sur ce même rocher, dans ces mêmes lieux où j'avais vu Camille. Dès que je regagnais la chaumière, je m'efforçais de prendre un air serein, je composais mon visage; et, quand je ne pouvais dérober ma tristesse aux yeux clairvoyans d'une mère, j'inventais un motif qui n'affligeât pas trop Myrtale, j'imaginais un chagrin dont elle pût me consoler.

Ainsi se passèrent deux mois sans recevoir de nouvelles de Camille, sans que mes maux fussent moins douloureux que le premier jour. Hélas! j'eus bientôt d'autres peines; ma mère tomba malade. J'essayai, pour la guérir, tous les simples de ces montagnes: mais son heure était arrivée. Elle se sentit près de sa fin; et, m'appelant d'une voix faible, elle me dit ces paroles, qu'il me semble encore entendre: Je t'ai trompé, Léo; je ne suis point ta mère. Je te demande, au lit de la mort, de me pardonner un mensonge qui fit la douceur de ma vie. Contrainte de quitter ma cabane pour fuir les cruels Pélignïens, qui nous faisaient alors la guerre, j'arrivai sur les bords du fleuve Aternus, dans le village d'Avia, que

ces barbares venaient de brûler : au milieu des affreux débris de l'incendie et du carnage, parmi des monceaux de corps morts, je t'aperçus dans ton berceau, pâle, couvert de sang, percé d'un poignard qui était resté dans ton sein. Ta beauté m'intéressa, je mis ma main sur ton cœur, je sentis qu'il battait encore. Je t'emportai dans ton berceau, je te guéris de ta blessure ; je pris soin de tes faibles jours : tu m'appelas ta mère, et je n'eus jamais la force de renoncer à ce doux nom. Il m'abandonnera, me disais-je, s'il apprend qu'il n'est pas mon fils : j'ignore quels sont ses parens ; ils ne pourraient l'aimer davantage : laissons durer une erreur qui, sans le rendre malheureux, me fait seule supporter la vie. Voilà quel fut mon motif. Pardonne-moi ma faiblesse : tu m'aimais si bien, mon cher fils, que tu me rendais toi-même impossible un aveu qui m'aurait coûté ta tendresse.

A ces mots, je la serrai dans mes bras, je la baignai de mes larmes. Mon cher enfant, me dit-elle, il faut nous quitter : sèche tes pleurs, ils rendent cette séparation plus cruelle. Songe, pour te consoler, que toi seul m'as

rendue heureuse; songe que c'est par toi seul que mes jours se sont prolongés. Hélas! que ne puis-je être sûre que les tiens couleront paisibles! Tant que j'ai vécu, j'ai tremblé que ta véritable mère ne vînt m'enlever mon fils: à présent que je vais mourir, je voudrais pouvoir te la rendre. Prends cette pierre précieuse, sur laquelle est gravé un nom en caractères qui me sont inconnus. Cette pierre était à ton cou le jour où je sauvai ta vie. Je te l'ai cachée jusqu'à ce moment: puisse-t-elle te faire reconnaître l'heureuse mère qui te porta dans son sein! Ah! si tu la revois jamais, dis-lui combien j'ai envié son bonheur; dis-lui que ma tendresse m'en rendait peut-être digne, et pardonnez-moi tous deux de t'avoir appelé mon fils. Adieu, mon fils, mon cher fils, permets-le-moi encore, ce doux nom. Approche-toi, viens: que ta main ferme mes yeux, et qu'avant d'expirer je t'entende encore une fois m'appeler ta mère.

O ma mère! m'écriai-je, ma tendre mère! je suis toujours votre fils, je le serai toute ma
'est en vain..... Elle n'était déjà plus;

déjà l'impitoyable mort s'était emparée de sa proie.

Je ne te peindrai point ma douleur : nos cœurs se ressemblent, Numa, et tu n'as pas oublié ce que tu souffris à la mort de Tullus. Mes mains dressèrent un simple bûcher, où le corps de Myrtale fut réduit en cendres. Je recueillis ces cendres dans une urne que je creusai moi-même ; je l'enterrai dans un tombeau de gazon que j'élevai non loin de ma cabane ; et j'écrivis sur une pierre dont je couvris le tombeau : Ici repose Myrtale. Passant, si tu aimas ta mere, pense a elle, et pleure ici. Ensuite, fermant ma chaumière, que je laissai sous la garde des nymphes, et abandonnant mon troupeau, je sortis de ces montagnes ; et je portai mes pas, malgré moi, vers la capitale des Vestins.

Arrivé dans Cingilie, j'appris que la belle Camille, après avoir résisté long-temps à son père, s'était enfin déterminée à prendre pour époux le roi de Salente, et qu'elle s'était embarquée avec les ambassadeurs de ce prince. Frappé de cette nouvelle, comme si je n'avais pas dû m'y attendre, je regagne précipitam-

ment l'Apennin. Errant çà et là sans tenir de route fixe, j'arrive à l'armée des Marses à l'instant où l'on allait élire un général. La vue de cette armée m'inspira l'amour de la gloire, je résolus de périr ou de devenir un héros. Je me présentai pour disputer le commandement : un hasard heureux me le donna. Tu sais comment j'ai fait la guerre, et tu vois quel en est le prix.

Léo finit là son récit. Pendant le temps qu'il avait parlé, Numa était resté immobile, les yeux attachés sur lui. Tous les sentimens que le héros marse exprimait passaient dans l'âme du héros sabin : lorsque Léo peignait ses premières années et les détails de sa tendresse pour sa mère, un doux sourire embellissait le visage de Numa ; lorsque Léo parlait de Camille et de son amour, Numa sentait couler ses larmes.

Cependant le soleil allait se cacher dans le sein de Téthys ; les deux amis résolurent de passer la nuit dans cette grotte. Ils allèrent cueillir quelques fruits dans le vallon, et revinrent attendre le sommeil. Notre voyage est fini, disait Numa, puisque nous nous

sommes trouvés. Demain nous déciderons de quel côté nous tournerons nos pas. J'avais quelque désir de voyager dans la Grèce, pour m'instruire des mœurs des différens peuples, et devenir, par cette étude, plus sage et plus vertueux.

Ami, lui répondit Léo, si les hommes aimaient la vertu, sans doute on gagnerait à les connaître, et je te dirais : Parcourons le monde ; nous serons meilleurs à notre retour. Mais que verrons-nous dans la Grèce ? que trouverons-nous partout ailleurs ? des royaumes composés d'esclaves, et gouvernés par des tyrans ; des républiques qui se déchirent, et dont les citoyens, pour prouver qu'ils sont libres, s'égorgent mutuellement ; quelques grands hommes persécutés, chassés, bannis, et regrettant moins la patrie que les honneurs qu'ils aimaient plus qu'elle ; des philosophes qui se disent sages, et qui troublent sans cesse leur vie par de vains argumens dont eux-mêmes ne sont pas sûrs : partout enfin les peuples opprimés, les vertus négligées, et l'ambition ou la vanité régnant en despotes sur les hommes que l'on admire le plus. Nu-

ma, qu'aurons-nous gagné dans nos voyages? Nous en reviendrons peut-être avec des vices de plus. Va, le Créateur de l'univers n'a pas voulu que, pour devenir sage, l'homme eût besoin de parcourir le monde, de consommer la plus belle moitié de sa vie en s'efforçant d'acquérir des vertus pour une vieillesse incertaine. Il a donné à chacun de nous, en naissant, un livre et un juge : notre conscience. Vivons en paix avec elle, nous savons tout.

Hé bien, lui dit Numa, ne quittons point l'Italie, retournons dans tes montagnes, allons habiter ta chaumière, allons retrouver ton troupeau. Je labourerai tes déserts ; je garderai tes brebis ; je pleurerai avec toi sur le tombeau de Myrtale ; je te parlerai tous les jours de Camille, à cette cascade que je connais déjà ; et si la tendresse maternelle t'a fait passer d'heureux jours dans cet asile, la consolante amitié peut y adoucir tes chagrins.

Il dit. Léo l'embrasse : tous deux se mettent en marche. Ils traversent le pays des Eques dans toute sa longueur ; ils passent le rapide Tolonius, s'engagent dans les forêts des Arbences, et gagnent enfin l'Apennin.

Les deux héros, qui ne vivaient que de leur chasse, s'égarèrent en poursuivant les hôtes des forêts. Ils franchirent les rochers les plus escarpés, s'enfoncèrent dans les lieux les plus sauvages, et découvrirent enfin un vallon riant, environné de monts inaccessibles, d'où découlaient plusieurs sources qui allaient arroser le vallon. Des tilleuls, des aunes, des hêtres, nés sur le bord de ces ruisseaux, étaient mêlés avec des oliviers, des ormes couronnés de pampres, et d'autres arbres chargés de fruits. Un épais gazon, parsemé de mille fleurs, formait partout un tapis émaillé. Tout respirait la paix, l'abondance : l'air était pur, les ruisseaux limpides ; l'on n'entendait d'autre bruit que le murmure des ondes et le chant de mille oiseaux, qui, voltigeant dans les feuillages, semblaient célébrer à l'envi le bonheur dont ils jouissaient.

Les deux amis, charmés à cette vue, se hâtent de descendre dans le vallon. Ils marchent, ils admirent ; ils jouissent du plaisir le plus pur que les dieux nous aient accordé, du spectacle de la belle nature : ils suivent le cours du principal ruisseau, sans rencontrer

de traces d'homme. Ils arrivent à un endroit où le ruisseau se divise en deux. Après s'être promis de se rejoindre dans ce même lieu, ils se séparent pour suivre chacun une des branches du ruisseau.

Léo marcha long-temps ; mais il ne trouva que des arbres, des fleurs et des fruits.

Numa, plus heureux, aperçut un troupeau qui paissait sans chiens et sans berger auprès d'un petit bois de lauriers. Il pénètre à pas lents dans ce bois, regarde, examine, et découvre, sous un berceau de jasmin sauvage, une jeune fille vêtue de blanc, assise sur un banc de gazon. Elle semblait profondément occupée d'un livre qu'elle tenait sur ses genoux. Ses cheveux blonds, qui retombaient sur son front et sur ses épaules, étaient soulevés doucement par le zéphyr, et laissaient voir son visage ; jamais il n'en fut de plus beau. Mais cette beauté, que la nature lui avait donnée, empruntait son principal éclat de la candeur, de la franchise, qui se peignaient dans ses traits. Ce visage doux et serein semblait respirer le calme du bonheur, la paix de la vertu : il avait quelque chose de céleste

qui éloignait toute idée de volupté, et remplissait l'âme d'un sentiment plus pur, plus délicieux : il n'inspirait point de désirs ; il faisait naître un saint respect, un penchant plus tendre, plus vif que le désir même.

Numa la voit, et s'arrête. Il n'est point surpris, il n'est point troublé ; son cœur ne palpite pas avec plus de vitesse : il éprouve un plaisir doux qui n'égare pas sa raison : l'idée de l'amour est loin de sa pensée. Il ne prend point cette bergère pour une déesse ; ses sens calmes et ravis ne lui exagèrent rien : en ne voyant que la vérité, il voit dans cette inconnue la plus belle des mortelles, et sans doute la plus vertueuse.

Il pénètre doucement à travers les arbustes : il s'approche d'elle, et veut regarder le livre qu'elle tenait dans ses mains ; mais les caractères lui en sont inconnus. Numa se retire avec précaution. Toujours caché derrière les feuillages, il voit s'avancer un vieillard vénérable, appuyé sur un bâton noueux : des cheveux blancs couvraient son front, sa longue barbe descendait sur sa poitrine, son visage sillonné de rides conservait un air de gran-

deur que les chagrins et la vieillesse n'avaient pas encore effacé. Ma fille, dit-il à la bergère, voilà le coucher du soleil, allons remplir les préceptes de notre divine loi. A ces mots, la bergère se lève, et fait voir à Numa sa taille majestueuse. Ses yeux bleus regardent son père; elle lui tend la main en souriant: le vieillard, appuyé sur son bras, retourne à pas lents vers une cabane bâtie dans l'intérieur du bois.

Numa, qui n'ose les suivre, examine tous leurs mouvemens. Il les voit laver leurs mains dans une source d'eau pure; ensuite ils entrent dans la cabane, et le vieillard en sort bientôt avec un autre habit que celui qu'il portait. Sa longue robe a fait place à une courte tunique; une ceinture de plusieurs couleurs est passée autour de ses reins; son visage est à demi-voilé. Il tient un vase d'airain dans lequel brûle un feu ardent; il le pose avec respect sur une pierre polie. Sa fille le suit, portant des parfums, des racines, et un léger faisceau de branches sèches. Tous deux à genoux jettent ces offrandes dans le feu, l'attisent avec des instrumens d'or, et

prononcent une prière dans une langue inconnue.

Bientôt le vieillard se relève ; il emporte le vase avec le même respect. La jeune bergère va rassembler le troupeau dispersé dans la prairie, l'enferme dans un parc fermé par des claies, et retourne près de son père, tandis que Numa, plein de surprise et de joie, se presse de rejoindre Léo.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

Numa et Léo sont reçus chez le vieillard : ils admirent sa fille Anaïs, et quittent à regret cette cabane. Léo revoit son ancienne chaumière. Il retrouve Camille. Transports de ces deux amans. Camille raconte ses aventures. Elle devient l'épouse de Léo. Ils partent avec Numa pour retourner chez le vieillard. Numa sauve Anaïs et son père des mains des brigands. Il est blessé. Histoire de Zoroastre. Léo reconnaît son père.

Numa retrouve bientôt son ami, et lui raconte ce qu'il a vu. Il guide ses pas vers la cabane : ils arrivent, frappent à la porte. La jeune bergère vient ouvrir, et les regarde avec inquiétude. Rassurez-vous, lui dit Léo, nous sommes des hommes de paix : daignez nous donner l'hospitalité ; demain, au lever de l'aurore, nous reprendrons notre route, après avoir remercié les dieux de votre bienfait.

A ces mots la jeune fille marche devant eux pour les annoncer à son père. Il était au fond de la cabane, assis sur un lit de natte, tenant dans ses mains la quenouille et les fuseaux que sa fille venait de quitter. Quelques

sièges grossiers, une table mal assurée, des vases de bois pendus par leur anse à côté d'une lyre d'ébène, telles étaient toutes les richesses de cette humble demeure.

A peine le vieillard aperçoit les voyageurs, qu'il se lève, vient au-devant d'eux, et les invite à se reposer. Anaïs, dit-il à sa fille, fais tiédir de l'eau, prépare pour nos hôtes ce que nous avons de meilleur. La modeste Anaïs lui obéit; elle ranime le feu du foyer, va chercher un vase d'airain, le remplit d'eau, et court au verger, tandis que la flamme environne le vase.

Anaïs reparaît bientôt, portant des raisins, des olives, d'autres fruits, un rayon de miel, et des fleurs: elle les entremêle sur la table avec les fruits, va chercher des tasses de hêtre, remplit un vase d'argile d'un vin qui n'est pas vieux; et versant l'eau tiède dans un grand bassin de bois, elle le présente à son père. Le vieillard, malgré le refus, malgré les instances des voyageurs, leur lave lui-même les pieds; ensuite il s'assied à table avec eux.

L'émotion que ressentaient les deux héros

leur laissait à peine la liberté de remercier le vieillard. Numa, toujours les yeux sur Anaïs admirait sa beauté, ses grâces naïves, sa politesse douce et franche ; mais il était surtout frappé de la piété filiale, de l'adorable candeur qui, sans chercher à paraître, paraissait malgré la bergère jusque dans ses moindres actions. O combien l'on est heureux d'être son frère ! disait en lui-même Numa. Son respect pour Anaïs ne lui permettait pas d'autre vœu.

Léo était plus occupé du vieillard que de sa fille : il se sentait entraîné vers lui par un charme secret dont il ne pouvait se rendre compte : ses cheveux blancs, ce visage vénérable où l'on voyait à la fois l'empreinte du malheur et de la vertu, cette gravité noble et qui n'avait rien de sévère, tout inspirait à Léo un sentiment de respect mêlé de tendresse. Le vieillard, de son côté, fixait sur lui sa débile vue : il le considérait avec attention, regardait ensuite Anaïs, et semblait comparer leurs traits. Au milieu de cet examen, il soupirait, le fruit qu'il tenait échappait de sa

main; ses yeux se remplissaient de larmes et le tendre vieillard se hâtait de les essuyer pour regarder encore le héros marse.

Anaïs, qui n'était jamais un seul instant sans veiller sur son père, s'aperçut de l'émotion qu'il éprouvait; l'attribuant à de tristes souvenirs, elle prend sa lyre pour les distraire. Ses mains délicates l'ont bientôt mise d'accord; sa voix douce et touchante se fait entendre: Numa, Léo, le vieillard lui-même, écoutent dans le ravissement.

La belle Anaïs chante le monde créé par la parole d'Oromaze; (1) le soleil allumé par son souffle pour féconder la terre, faire naître les moissons, les arbres, les plantes, tous les végétaux salutaires; l'homme créé pur, immortel, déchu de cet heureux état, et corrompu par Arimane, auteur de tout le mal qui est dans l'univers; cet ennemi du genre humain, aussi ancien qu'Oromaze, empoisonnant les sources du bonheur, mêlant des maux sans nombre à tous les bienfaits de l'Etre suprême, et répandant sur la terre les vices avec les douleurs; enfin le législateur envoyé par le ciel même pour combattre et vaincre Arimane,

pour soutenir l'homme abattu, pour le ramener au vrai culte, et faire revivre dans son âme le germe de la vertu que les crimes avaient étouffé.

En cet endroit le vieillard jette un coup-d'œil sur Anaïs : Anaïs ne prononce pas le nom du législateur.

Numa et Léo se regardent, admirent les merveilles qu'ils ont entendues, reconnaissent quelques dogmes communs avec leur religion. Mais leur âme est surtout émue de la touchante simplicité, de la sublime morale qu' Anaïs a su mêler à son récit : sa voix tendre, son recueillement, son air de respect en ont encore doublé le charme. Numa se croit transporté dans le palais des dieux mêmes : il lui semble entendre Minerve annoncer des mystères nouveaux.

Cependant les deux voyageurs vont se livrer au sommeil, et, le lendemain, dès l'aurore, ils se disposent à partir. Un intérêt, une amitié secrète, leur font regretter cette cabane ; ils voudraient y passer leurs jours : Anaïs et son père le voudraient aussi. Anaïs va dépouiller le verger pour donner des fruits

à Numa : le vieillard oblige Léo d'emporter du vin dans une outre. Tous deux instruisent les voyageurs des sentiers les plus faciles ; ils leur recommandent surtout de revenir dans ce vallon ; Numa et Léo s'y engagent : enfin ils se mettent en marche le cœur oppressé de soupirs.

Les deux héros, sans se parler, retournent souvent la tête vers la cabane qu'ils regrettent. Chacun d'eux, en silence, rappelle à sa mémoire tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu. Cette religion inconnue dont Anaïs a chanté quelques mystères, cette prière devant le feu dans un langage sacré, tout confond leurs idées, tout dérange leurs conjectures. Léo s'étonne de l'intérêt secret qu'il éprouve pour un inconnu qui semble n'être pas né dans l'Italie ; Numa ressent pour Anaïs une amitié plus tendre que l'amour même.

Enfin Numa rompt le silence, et propose à son ami de retourner sur leurs pas pour se fixer auprès d'Anaïs. Léo le désire autant que lui ; mais Léo veut revoir son ancienne chaumière, et pleurer encore une fois sur le

tombeau de Myrtale. Numa respecte ce désir. L'émotion qu'ils éprouvent tous deux leur rappelle des souvenirs tristes : Léo parle de Camille ; Numa compare Hersilie avec la modeste Anaïs. Une tendre mélancolie s'empare d'eux, ils pleurent ensemble et se consolent mutuellement. O charme de l'amitié, qui mêle de la douceur aux chagrins qu'on se communique, et qui des peines mêmes sait faire naître un plaisir !

Enfin, après trois jours de marche, Léo découvre sa cabane. A cette vue, il s'arrête ; ses forces l'abandonnent. Bientôt, soutenu par Numa, il s'avance ; et chaque arbre, chaque place, chaque objet qu'il reconnaît, lui rappelle un doux souvenir. Là il jouait avec Myrtale, là il écoutait ses leçons ; c'est ici qu'il planta des fleurs pour venir les lui offrir : tout lui retrace une époque de tendresse ou de bonheur. Ses yeux mouillés ne peuvent se lasser de revoir ce qu'ils ont vu tant de fois. L'air qu'il respire l'oppresse, le sentiment qu'il éprouve l'accable, son cœur est serré, et cependant sa tristesse a pour lui un charme secret.

Dès qu'il est auprès de la porte, il tombe à genoux, embrasse la terre : ensuite, élevant ses mains, il adresse ces paroles aux divinités champêtres : Je vous salue, nymphes, naïades qui protégeâtes mon enfance, et que je revois avec tant de joie, je vous salue ! Daignez vous contenter dans ce moment des vœux tendres que je vous adresse : bientôt vous aurez part aux libations de lait que je ferai sur le tombeau de ma mère.

Après ces mots, il se relève, et entre dans sa cabane. Quelle est sa surprise en la retrouvant telle qu'il l'a laissée ! Tout est en ordre, tout est à sa place : Léo revoit ses anciens javelots, ses instrumens de jardinage, et la première flûte sur laquelle il chanta Camille. Il la revoit cette flûte, il la baise avec attendrissement ; mais il quitte tout pour courir à la tombe de Myrtale, et il la trouve parée de fleurs nouvelles ; plusieurs autres qui sont flétries attestent qu'une main pieuse les renouvelle chaque jour. Léo se met à genoux, il arrose de ses larmes le gazon vert et touffu qui a crû sur son tombeau : il bénit la main inconnue qui prend soin de la dé-

corer. Numa garde le silence, prie auprès de son ami, et partage tous ses sentimens.

Bientôt Léo, lui tendant la main, prononce le nom de Camille, en l'entraînant vers ce rocher, vers cette cascade si chère à son souvenir. Il court, il arrive : le premier objet qu'il voit, c'est Camille sur le rocher.

A cette vue, Léo jette un cri, et se précipite vers Camille. Celle-ci tourne la tête : tous deux, avant de se joindre, ont perdu l'usage de leurs sens.

Numa les secourt, Numa les rend à la vie. A peine ont-ils ouvert les yeux, qu'ils se cherchent et se retrouvent. Est-ce bien vous, disait Léo, vous que j'ai si long-temps pleurée ? Dieux immortels, si c'est un songe, faites-moi mourir au réveil.

Camille, la tendre Camille le presse dans ses bras et le rassure : Oui, c'est moi ; c'est ton amante fidèle que rien ne peut plus t'arracher. Je suis avec toi pour toujours, avec le maître de mon cœur, avec celui qui m'a sauvé la vie, pour qui seul je l'ai conservée.

En disant ces mots elle l'embrasse, elle lui répète, C'est moi : lui dit de ne pas pleurer,

lui sourit avec tendresse, et, en souriant, elle pleure elle-même : son visage, inondé de larmes, peint cependant la joie et le bonheur ; semblable à ces nuages d'or qui font tomber sur les fleurs une douce pluie, tandis que le soleil, faiblement éclipsé par eux, les perce de ses rayons, et brille encore à travers les perles liquides qu'ils répandent.

Après les premiers momens donnés à l'amour, à la joie, Léo conduit sa chère Camille au même endroit, à la même place où jadis ils se parlaient de leurs amours. C'est ici, c'est ici, lui dit-il, que je veux entendre le récit de ce qui vous est arrivé. Parlez devant cet ami : il est instruit de tous nos secrets, il lit dans mon cœur comme moi-même ; et vous lui donnerez bientôt le vôtre, quand vous connaîtrez ses vertus.

Camille jette alors sur Numa un regard plein de douceur ; elle s'assied entre les deux héros, et satisfait ainsi leur impatience.

Les dieux m'ont été favorables : ils m'ont préservée d'un hymen que je redoutais plus que la mort. J'avais pourtant obéi à mon père ; je l'avais sauvé d'une guerre qu'il n'au-

rait pu soutenir. Le roi des Maruces s'était retiré dans ses Etats; j'étais partie avec les ambassadeurs de Télémante sur un vaisseau salentin que m'avait envoyé ce prince. Je ne te dirai point, mon cher Léo, quelles pensées m'occupaient: nos cœurs s'entendent trop bien pour avoir besoin de s'instruire de tout ce qu'ils ont souffert.

Nous voguions à pleines voiles vers les rivages de Salente, quand à la hauteur de Métine, des nuages épais rassemblés sur nos têtes nous dérobent le ciel et le jour. Tous les enfans d'Eole déchaînés soulèvent les vagues écumantes: une nuit affreuse couvre la mer; les éclairs sillonnent les nues; la foudre, les vents, les flots, tout nous présente l'image d'une mort inévitable.

Je ne pensais qu'à toi, Léo; je bénissais les immortels, je remerciais la tempête, je me félicitais d'échapper à Télémante, et je n'attendais plus que l'instant de voir notre vaisseau s'entr'ouvrir. Il arriva cet instant: chefs, soldats, matelots, tous furent engloutis. Moimême, je bus l'onde amère; mais je ne perdis ni le courage ni les forces. Je revins sur les

flots ; et, saisissant un débris de navire, j'osai concevoir l'espérance de sauver mes jours pour toi. Attachée à ce bois flottant, jouet des vents et des ondes, toujours au milieu des ténèbres, toujours entre les bras de la mort, je me disais : Rien n'est à craindre ; car je suis sûre de mourir ou de vivre pour mon cher Léo.

L'Amour sans doute veillait sur moi. La mer se calma peu à peu ; ses flots, en retombant les uns sur les autres, chassaient toujours vers le rivage le bois que je ne quittais point. Enfin je découvris la terre, j'abordai sans effort ; et, tombant à genoux, je remerciai les dieux, bien moins d'échapper au trépas que d'échapper à Télémante. Je regardai autour de moi, je vis de hautes montagnes. Un laboureur m'apprit que j'étais dans l'Apulie, au pied du fameux mont Gargan. Ce laboureur me conduisit dans sa chaumière : trois jours de repos me rendirent mes forces. Quelques pièces d'or que j'avais avec moi me fournirent un arc, des flèches, et récompensèrent le laboureur.

Seule, sans autre secours que mon arc, je

résolus de regagner l'Apennin, de retrouver ta cabane. La route devait être longue, les chemins m'étaient inconnus ; mais tu étais le but de mon voyage ; rien ne pouvait m'effrayer. Je me mis en route sans guide, sans compagnon, marchant la nuit pour arriver plus vite, traversant les fleuves, gravissant les rochers, et ne craignant pas d'éveiller les bêtes farouches. Je cherchais au contraire les forêts les plus sombres, les déserts les plus sauvages, de peur d'être reconnue ou de rencontrer quelque Salentin échappé comme moi du naufrage.

Ma crainte n'était que trop fondée. Sur les frontières des Samnites, dans le pays des Frentaniens, à l'aube du jour, comme j'allais sortir d'une caverne où j'avais passé la nuit, j'entendis plusieurs voix d'hommes ; je distinguai le nom de Camille. Un tremblement me saisit : cachée dans la caverne, je prête une oreille attentive ; je reconnais bientôt plusieurs soldats de mon vaisseau qui parlaient entr'eux de ma mort, et qui, se trouvant sans chef dans un pays éloigné du leur, méditaient des brigandages.

Je ne respirais pas en les écoutant, j'étais comme le faon timide qui, caché parmi des feuillages, voit passer auprès de lui une meute de chiens affamés. Je laissai partir ces soldats; et me jetant à genoux en sortant de ma caverne: O Vénus! m'écriai-je, déesse des cœurs tendres, c'est toi qui me sauvas des flots; mais de quoi me sert ton bienfait, tant que je suis loin de celui que j'aime? O la plus belle des immortelles, souviens-toi des pleurs que l'amour t'a fait verser: ton cœur doit être touché d'une douleur qu'il a ressentie. Guide mes pas vers mon amant, daigne m'éclairer sur le chemin que je dois suivre. Reine des dieux et des hommes, si tu exauces mes vœux je te promets, oui, je te jure de t'élever un autel à la place même où je reverrai Léo, et le plus beau de ses béliers te sera offert en sacrifice.

Comme j'achevais ces mots, deux colombes traversant les airs viennent se poser devant moi. J'accepte cet heureux présage; j'observe les oiseaux de Vénus, et je les suis avec confiance. Les deux colombes, sans se quitter, tantôt rasent la terre d'un vol rapide, tantôt

s'arrêtent sur le gazon, en y cherchant leur nourriture; mais elles ne s'éloignent jamais assez pour que mon œil les perde un instant. Enfin, après neuf jours de marche, je découvre de loin ta chaumière, je vois les colombes se poser sur le toit. Là elles semblent se plaindre, elles roucoulent tristement; et, prenant aussitôt leur vol, elles disparaissent à mes yeux.

Juge Léo, juge de ma joie: je rendais grâces à Vénus, je rendais grâces aux colombes, je remerciais tous les dieux. Hélas! j'arrive à ta cabane, et mes yeux te cherchent, ma voix t'appelle en vain. Je parcours avec inquiétude les environs de ta chaumière: je ne vois partout que solitude. Bientôt je découvre un tombeau; l'inscription m'apprend que Myrtale y repose. Ah! mon ami, je fus près de succomber à ce dernier coup. C'en est fait, m'écriai-je en fondant en larmes; il court sans doute sur mes pas, il va me chercher dans Salente, où il apprendra mon naufrage: sa douleur lui coûtera la vie.

Je le croyais: je me le répétais tous les jours: et tous les jours je parcourais la mon-

tagne avec l'espoir de te retrouver. S'il vit encore, me disais-je, il reviendra, j'en suis sûre; il reviendra au tombeau de sa mère, au premier asile de nos amours. Qu'il soit devenu roi, qu'il soit esclave, dès qu'il pourra être libre, c'est ici qu'il tournera ses pas. Je connais Léo; c'est aux lieux chers à sa piété que l'on doit sûrement l'attendre.

Dans cette espérance, je m'établis dans ta cabane, je rassemblai ton troupeau, je pris soin de tout ce qui t'avait appartenu. Ces soins si doux charmaient mes ennuis: j'aimais tant à n'avoir de richesses que les tiennes! j'aimais tant à penser qu'à ton retour je te rendrais compte de ton bien! Tous les jours je menais tes brebis au pâturage, tous les jours je parais de fleurs le tombeau de ta mère; j'invoquais son ombre chérie, et lui demandais de te conduire vers moi. Mes vœux sont exaucés, je te revois, Léo; tout ce que j'ai souffert n'est rien.

Ainsi parle Camille: Léo la serre dans ses bras, tandis que le pieux Numa élève un autel de gazon, et court choisir le bélier que Camille avait voué à Vénus. Il le porte sur

l'autel: tous trois, à genoux, achèvent le sacrifice. Ensuite ils retournent à la cabane, et, dès le lendemain de ce beau jour, les deux amans, couronnés de fleurs, vont au tombeau de Myrtale. Numa les guide: Numa, qui dès son enfance, apprit les fonctions de sacrificateur, immole aux mânes deux brebis noires et quatre agneaux à sa protectrice Cérès. Il l'invoque, il lui demande de bénir du haut du ciel l'hymen de Camille et de Léo; il joint leurs mains, il les unit au nom de Cérès et de Myrtale; ensuite il consume en leur honneur les victimes entières, et s'en retourne avec les deux époux, en chantant l'hymne d'hyménée. O douce et simple cérémonie, si peu semblable aux bruyans et tristes mariages des princes! touchante union qui n'a de témoins que les dieux, de garant que la vertu, de pontife que l'amitié.

Le bonheür des deux époux rappelait à Numa le beau vallon; il ne parlait que d'Anaïs, il ne songeait qu'à cette bergère, et se livrait sans inquiétude à un sentiment qu'il ne croyait pas de l'amour. Ce qu'il sentait pour Anaïs était si différent de ce qu'il avait senti pour

Hersilie, cette première passion l'avait rendu si malheureux, que Numa, tremblant encore au seul nom de l'amour, affectait d'appeler amitié le penchant irrésistible qui l'entraînait vers Anaïs.

Après quelques jours donnés à l'ivresse des nouveaux époux, Numa propose le voyage du beau vallon. Léo sourit; Numa, qui rougissait, se hâte de lui rappeler qu'il le promit lui-même au vieillard. Le héros marse y consent avec joie; Camille ne peut le quitter. Tous trois armés se mettent en marche, et charment par leur entretien l'ennui d'une pénible route.

L'impatient Numa précède toujours les époux: plus il approche, plus il se hâte; et dès qu'il aperçoit la cabane, il précipite ses pas.

Un dieu sans doute le conduisait. A peine arrivé dans le vallon, il entend des cris, il vole; il aperçoit le vieillard entre les mains de plusieurs brigands qui le traînent sur la poussière, et tiennent le fer levé sur lui. Plus loin, sa fille Anaïs, qu'on enlève malgré ses pleurs, se débat au milieu d'une autre

troupe. Que fera Numa? Anaïs et son père sont dans un danger égal : qui sauvera-t-il le premier? à qui courra-t-il? Au plus faible. Il s'élance vers les scélérats qui pressent le plus le vieillard : il en immole trois, il attaque les autres, il les pousse avec fureur, il s'écrie pour attirer ceux qui ravissent Anaïs. Ces brigands viennent à ses cris ; ils se réunissent tous contre Numa. C'est alors que Numa respire : le danger ne menace que lui seul, le danger n'a rien qui l'effraie. Anaïs est près de son père, Numa les couvre toux deux de son corps ; seul il fait tête à tous les brigands : leur sang ruisselle sous ses coups ; mais le sien rougit sa cuirasse. Cinq ennemis ont mordu la poussière ; mais ceux qui restent vont accabler le héros. Numa, le brave Numa chancelle ; il est près de succomber, quand la massue de Léo tombe comme le tonnerre au milieu de ces scélérats. Camille, qui les reconnaît pour les soldats salentins échappés de son naufrage, Camille perce de ses flèches tous ceux qu'elle peut atteindre. Le père d'Anaïs lui-même s'est relevé : il a saisi l'épée d'un ennemi, et s'en sert pour défendre ses

défenseurs. Bientôt tous les brigands sont immolés. Anaïs embrasse son père; Numa et Léo sont baignés des larmes de la reconnaissance.

Numa est blessé. La fatigue d'un long combat, le sang qu'il a perdu, le passage subit de la crainte de perdre Anaïs au plaisir de l'avoir sauvée, tout a épuisé ce qui lui reste de forces. On l'emporte dans la cabane, on s'empresse autour de lui. Le vieillard et Léo visitent ses blessures, posent un premier appareil. La sensible Anaïs s'approche, serre doucement la main de Numa: Vous avez sauvé mes jours, lui dit-elle, et vous avez sauvé mon père avant moi: c'est vous devoir deux fois la vie. Ces paroles sont un baume divin pour le héros; il n'a pas la force d'y répondre; mais ses yeux satisfaits se tournent vers Anaïs, et lui expriment tendrement tout ce que sa langue ne peut dire.

Les blessures de Numa étaient profondes, sans être dangereuses; il ne fallait que du temps pour les guérir. Anaïs et son père, Camille et son époux, entouraient sans cesse son lit. La tendre amitié qui avait déjà com-

mencé entre le vieillard et le héros marse prenait tous les jours de nouvelles forces. Léo était impatient de connaître celui qui lui était déjà si cher; Numa brûlait aussi d'apprendre l'histoire du père d'Anaïs. Un jour qu'ils étaient tous rassemblés près du malade, les deux amis joignirent leurs prières pour obtenir ce récit: le vieillard, après avoir levé les yeux au ciel; le commença dans ces termes:

Je suis né dans la Bactriane, le sang qui coule dans mes veines est celui des anciens rois de la Perse: et mon nom, fameux en Asie, est peut-être venu jusqu'à vous: je m'appelle Zoroastre. (2)

A ce grand nom, Numa, Léo, Camille, se regardent avec surprise, et reportent sur le vieillard des yeux remplis de vénération. La tendre Anaïs, qui lit dans leurs âmes le respect qu'ils ont pour son père, leur en témoigne sa reconnaissance par un sourire plein de douceur.

Zoroastre continue: Mon père, détrôné par le roi d'Assyrie, erra suppliant dans toutes les cours de l'Asie, et ne me laissa pour héritage que l'instruction du malheur et ses droits au

trône de Perse. Je voulus tenter de les faire valoir : je rassemblai quelques troupes, je revins dans le royaume qu'avaient possédé mes aïeux. Je trouvai la Perse heureuse sous l'empire du sage Phul, roi de Ninive : ce grand homme régnait par la justice. Je sentis que mes sujets ne pouvaient gagner à changer de maître. Dès ce moment, je renonçai à mes projets ; je regardai comme un crime de troubler la félicité de tout un peuple pour de vains droits qui n'intéressaient que moi seul, et je ne pus consentir à faire égorger des milliers d'hommes pour succéder à un monarque que je ne pouvais surpasser en vertu. Je congédiai mes troupes ; je cachai ma naissance avec soin ; je réprimai les mouvemens d'orgueil dont l'âme la plus pure n'est pas exempte ; et, me vouant tout entier à l'étude de la nature, j'aimai mieux devenir un sage qu'un roi.

Je parcourus toute l'Asie ; je cherchai chez les Brames, chez les Chinois, chez les philosophes du Gange, cette sagesse dont j'étais amoureux : partout je trouvai la superstition plus chère à l'homme que la vérité. La vé-

rité, dont tout le charme est d'être simple, n'éblouit pas comme l'erreur : je désespérai de la rencontrer sur la terre, je désirai de mourir.

Le grand Oromaze, du haut de son trône, baissa ses yeux jusque sur moi : il fit descendre dans mon sein un pur rayon de sa lumière. Je méditai pendant vingt ans dans un désert, et ma raison me prouva qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, que ce Dieu m'a donné une âme, qui survivra sûrement à mon corps pour être punie ou récompensée. Mon cœur me dit que Dieu est bon ; que le mal que je voyais sur la terre ne pouvait être son ouvrage, qu'il avait été produit par un être malfaisant, ennemi de Dieu et des hommes. Je détestai cet être. J'adorai mon Créateur ; je l'adorai dans le plus beau de ses ouvrages, dans le soleil, brillant emblême de son pouvoir, de son éclat, surtout de sa bienfaisance. Je vis que ce soleil fait naître les moissons pour le Scythe, pour le Perse, pour le Syrien, pour tous les peuples de la terre, divisés entr'eux sur la manière d'adorer Dieu : je conclus que

ce Dieu, souverainement indulgent, aime tous les hommes, supporte ceux qui le calomnient, pardonne à la faiblesse, et punit la persécution.

Certain de ces vérités éternelles, je pensai qu'elles étaient un bien trop grand pour en jouir seul. Je me crus obligé de les répandre: je sortis de mon désert, je dis aux peuples: Aimez Dieu, et aimez-vous. Adorez le Créateur dans le soleil, flambeau du monde, et dans le feu, âme de tout. Soyez purs dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos actions. Faites du bien à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient; vivez et mourez fidèles à vos rois, payez les impôts sans murmure, cultivez la terre, car labourer, c'est servir Dieu; et quand vous êtes dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, sachez vous en abstenir.

Voilà quelle était ma doctrine: je la répandis de l'Euphrate à l'Indus. Les peuples m'écoutaient et croyaient; mes disciples augmentaient chaque jour. Si j'avais voulu les armer, j'aurais pu soumettre l'Asie: mais l'amour de l'humanité l'emportait dans mon

cœur sur l'amour de ma loi; j'aurais refusé l'espoir de voir régner cette loi, s'il eût fallu répandre du sang. Je dispersais moi-même mes disciples, je les forçais de me quitter; je leur disais: Aimez la paix, restez dans vos familles; le Dieu que j'annonce vous défend de vous exposer pour moi.

Parmi ces disciples était une jeune fille qui, malgré les plus vives instances, ne voulut jamais s'éloigner de moi. Elle s'appelait Oxane: je sens mes pleurs couler en prononçant ce nom chéri. Oxane aimait Zoroastre encore plus que le prophète. Oxane me suivait partout: si je parlais, elle écoutait dans le ravissement, son âme était dans ses yeux, son visage peignait le bonheur: si je me taisais, ou que le moindre nuage parût obscurcir mon front, Oxane était plus triste que moi; elle n'osait m'interroger, mais ses regards tendres et douloureux m'avertissaient de sa peine. Je la conjurais tous les jours de ne pas suivre mes pas. O mon père! me répondait-elle, je voudrais mourir pour ta loi, laisse-moi vivre pour Zoroastre. Plus je te vois, plus je t'entends, plus je sens que j'aime ton Dieu. Je

crains que tu ne sois persécuté : cette idée m'attache à ta fortune. Non, Oxane ne te quittera point que tu n'aies trouvé l'épouse qu'Oromaze t'a destinée. Je veux voir, je veux servir l'heureuse femme qui doit acquitter par sa tendresse, par ses soins, par le bonheur dont elle te fera jouir, les bienfaits que te doit la terre.

Tant d'amour, tant de constance, fit naître dans mon âme un sentiment que j'avais cru devoir ignorer : je devins l'époux d'Oxane. Oromaze, du haut de son trône, bénit nos tendres liens. Oromaze, en me donnant une femme vertueuse et tendre, me récompensa de tout ce que j'avais fait pour lui.

O jours de ma félicité, vous n'avez pas duré long-temps ! Oxane et moi, nous vivions dans la Perse ; mes disciples, qui avaient pris le nom de Mages, dispersés dans leurs asiles, adoraient le feu, cultivaient la terre, et pratiquaient la vertu.

Le roi de Ninive, Phul, tolérant comme tous les grands rois, fermait les yeux sur un culte qui ne portait ses sujets ni à la révolte ni à la corruption. Mais le sage Phul, par-

venu à une extrême vieillesse, paya le tribut à la nature, et laissa le trône à Sardanapale son fils.

Ce malheureux prince, roi de trop bonne heure, entouré, perverti par ses flatteurs, leur abandonna les rênes de l'empire, oublia les leçons de son père, son peuple, ses devoirs, pour se plonger dans la plus affreuse débauche. Les vices qui infectaient son palais allèrent infecter Ninive, et de là tout l'empire. Au bout de deux ans de règne, la capitale, les provinces, tout était également corrompu. Le roi, jouet de ses ministres, esclave de ses eunuques, tyran de son peuple, le roi ne se souvenait plus qu'il n'était roi que pour signer des édits cruels, pour commander des exactions, pour payer avec le pur sang de ses sujets ses plaisirs infâmes ou ses vils flatteurs.

Tout se vendait à Ninive : honneurs, charges, justice, tout était au plus offrant. Des courtisanes gouvernaient l'empire, ordonnaient en riant la ruine d'une province, faisaient gloire de dévorer dans un repas la substance de cent familles. Des satrapes bas et cruels, ennemis de l'Etat et du peuple, pleins de

mépris pour leur maître comme pour eux-mêmes, trafiquaient publiquement de leur crédit, vendaient, sans rougir, le patrimoine de l'orphelin, la liberté de l'innocent. Les guerriers tiraient vanité de leur amour pour la mollesse ; les magistrats ne rougissaient plus de leurs injustices : dans tous les ordres de citoyens, la rapine seule donnait quelque gloire ; et le peuple, épuisé d'impôts, victime des grands, des ministres, des juges, des esclaves mêmes du roi, le peuple opprimé, foulé aux pieds, tendait au ciel des mains suppliantes.

La faiblesse et la cruauté se réunissent presque toujours. Sardanapale, du sein de ses horribles voluptés, ordonna une persécution contre les mages. Il venait de faire une guerre honteuse ; croyant ses dieux irrités, il jugea qu'il était plus facile de venger leur cause par des meurtres que de les apaiser par des vertus. Il commanda d'exterminer jusqu'au dernier de mes disciples, promit dix talens d'or à celui qui me livrerait vivant, et me condamna d'avance à des tourmens inconnus jusqu'alors.

Aussitôt le fer et le feu désolent les habitations des mages ; leurs maisons sont la proie des flammes ; leur sang inonde leurs asiles. Les barbares soldats de Sardanapale, qui avaient si lâchement combattu ses ennemis, se montrent remplis de zèle pour persécuter leurs concitoyens. Le glaive à la main, ils poursuivent le peu de mages qui échappent ; ils égorgent tous ceux qu'ils atteignent, massacrent la mère et la fille après les avoir outragées, et croient toutes les horreurs permises, parce qu'ils les commettent au nom de leurs dieux.

Je fuyais avec mon épouse. Cent fois je fus sur le point d'aller me présenter au tyran, pour faire cesser la persécution ; mais le cruel Sardanapale avait condamné tous les mages ; mon trépas n'eût sauvé personne : d'ailleurs Oxane portait dans son sein un gage de notre chaste amour ; le nom de père me faisait aimer la vie. Consolé par mon épouse, soutenu par son courage, errans de désert en désert, sans amis, sans secours, manquant souvent de nourriture, nous parcourûmes la Perse, la Sogdiane, la Bactriane, toujours au moment

de tomber dans les mains de nos persécuteurs, toujours rejetés ou trahis par ceux à qui nous demandions asile. Mais au milieu de nos périls, malgré les maux qui nous accablaient, l'idée de souffrir pour la vérité adoucissait toutes nos peines. A chaque douleur nouvelle, nous voyions une récompense future; l'espérance nous donnait des forces, et l'amour des consolations.

Nous pénétrâmes enfin dans les déserts de l'Arabie. Nous entrâmes dans une caverne profonde, au milieu de laquelle était un tombeau. La pierre en était renversée; l'intérieur du cercueil était vide. Une lame d'or frappa mes regards: je la saisis. A la faible lueur qui pénétrait dans la caverne, je lus sur cette lame ces paroles écrites en caractères sacrés: Zoroastre dépose ici le livre de la sainte loi, le Zend-Avesta, que tu écrivis sous l'inspiration d'Oromaze. Le jour n'est pas arrivé, où ce livre, émané de Dieu, doit être connu des mortels: ta religion sera long-temps encore l'objet de la haine des peuples. Mais un second législateur, qui portera le même nom que toi, doit naître dans la plénitude des

temps : il sera conduit à cette caverne, il trouvera ton livre sacré ; et, le montrant à l'Asie, il le placera sur le trône, où il sera la règle des nations. Pour toi, tes travaux sont finis : prends ton chemin vers la Phénicie ; affronte la mer orageuse, va chercher dans l'Occident une tranquille patrie, où ton nom plus inconnu ne t'entoure pas de persécuteurs. Ainsi le veut Oromaze ; obéis ; et ne murmure pas.

Je lus deux fois ces paroles, je ne doutai point qu'un ange ne les eût tracées. Je remis avec respect la lame d'or dans le cercueil ; j'y déposai le livre sacré qui renfermait la divine loi, je recouvris le tombeau avec la pierre renversée ; et, prosterné contre la terre, je m'humiliai devant Oromaze.

Après avoir adoré son nom, je sortis de la caverne ; je dirigeai mes pas vers l'opulente Tyr. Là, suivi de ma chère Oxane, je montai sur un vaisseau pour aller chercher un asile chez les peuples hospitaliers de la Grèce ou de l'Ibérie. Notre navire, poussé par les vents dans la mer Adriatique, vint échouer sur les côtes des Frentaniens. Oromaze, que j'invo-

quai, sauva mon épouse : je la portai dans mes bras jusqu'à un village des Marses, où l'on me donna l'hospitalité. Hélas ! ma chère Oxane, faible, languissante, accablée par les fatigues de la mer, fut bientôt surprise des douleurs de l'enfantement ; elle me rendit père d'un fils et d'une fille à la fois. Nous résolûmes de nous établir chez les Marses : quelques pierres précieuses, seuls restes de mon ancienne fortune, me rendirent possesseur d'une chaumière.

Nous allions être heureux, nous allions jouir du repos, en adorant notre Dieu, en élevant nos enfans, quand les cruels Péligniens, qui faisaient alors la guerre au peuple marse, surprennent notre village, le réduisent en cendres, et pénètrent dans la cabane où je dormais auprès d'Oxane, entre mes deux enfans. Les barbares ! je les ai vus massacrer ma femme et mon fils : mes pleurs, mes cris, mes efforts, ne purent les défendre. Je ne sauvai que ma fille ; je la couvris de mon corps ; je reçus toutes les blessures que ces tigres lui destinaient : fuyant avec elle à travers l'incendie et les morts, marquant mon

chemin de mon sang, j'arrivai dans ce vallon, où mes mains ont bâti cette cabane, où j'élevai mon Anaïs, ma chère Anaïs, unique et dernière consolation de quatre-vingts ans de malheurs. La voilà celle pour qui seule je tiens à la vie, celle dont les traits, dont les vertus me rappellent tous les jours Oxane.

En disant ces paroles, le vieillard se jette dans le sein d'Anaïs.

Mais, Léo, Léo, qui ne respirait pas depuis la fin du récit de Zoroastre, Léo saisit sa main qu'il presse dans la sienne ; il le regarde avec des yeux animés et remplis de larmes : Ah ! par pitié, lui dit-il, dans quel lieu, dans quel village avez-vous perdu votre fils ? Dans Avia, répond le vieillard, sur le bord du fleuve Aternus. Et cet enfant, continue Léo, ce fils que vous pleurez, ne portait-il pas à son cou une émeraude gravée ? Oui, reprend le vieillard surpris ; sa mère l'en avait paré ; le nom d'Oromaze en caractères persans était écrit..

Embrassez votre fils, s'écrie Léo tombant dans ses bras ; je le suis, j'ai ce bonheur. Voici l'émeraude gravée : on m'a trouvé mourant dans Avia ; j'ai dans mon sein la marque

du poignard dont les Péligniens me frappèrent. Dès le premier jour où je vous ai vu, j'ai senti mon cœur tressaillir; un transport, un sentiment involontaire m'ont averti que je vous dois la vie.

Il dit: le vieillard ne peut répondre. Il reconnait la pierre gravée; il y lit le nom de son Dieu: il presse Léo contre son cœur, il l'accable de ses baisers; et son âme épuisée par sa joie est prête à l'abandonner.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

Troubles à Rome. Bonheur dont jouit Numa. Léo demande pour son ami la main d'Anaïs à son père. Refus de Zoroastre. Discours de Numa. Il obtient Anaïs. Il est prêt à l'épouser. Arrivée des ambassadeurs Romains. Ils lui racontent les malheurs de Rome, la peste qui l'a désolée, la fin de Romulus, et l'élection de Numa. Numa refuse la couronne. Discours d'Anaïs pour la lui faire accepter. Numa est inflexible.

Cependant à Rome tout était dans la consternation et dans le trouble. Les Sabins, au désespoir d'avoir perdu Tatius, d'avoir vu exiler Numa, n'obéissaient qu'avec horreur à l'assassin de leur roi. La mort affreuse de Tatia, qu'ils attribuaient à Hersilie, avait rendu cette princesse l'objet de leur exécration. Plus divisés que jamais avec les Romains, se défiant les uns des autres, ne se cachant pas la haine qu'ils se portaient, à chaque instant ils étaient prêts à s'égorger. Le soupçon, l'inimitié régnaient dans toutes les familles ; et sans le prudent Métius, la guerre civile eût embrasé Rome.

Romulus, en proie à cette fureur sombre qui, dans les grands criminels, tient la place du remords, Romulus, pour contenir son peuple, l'accablait de nouveaux impôts, faisait couler le sang des nobles, et ne régnait que par la terreur.

Hersilie, trop digne fille de son père, Hersilie ne se nourrissait plus que des poisons de la jalousie et de la rage. Ne doutant pas qu'une rivale ne possédât le cœur de Numa, elle envoyait chaque jour des émissaires secrets chez tous les peuples de l'Italie, pour découvrir cette rivale, pour s'informer de son amant, pour menacer des armes de son père les rois qui leur donneraient asile, et pour acheter leur tête de ceux qui voudraient les livrer.

Pendant ce temps, le tranquille Numa, caché dans le fond des Apennins, entouré de fidèles amis, pleurait de joie à la reconnaissance de Zoroastre et de Léo : il partageait leurs transports ; il voyait l'heureux Zoroastre presser son fils dans ses bras. Ce tendre vieillard ne pouvait se rassasier de voir, d'entendre, d'embrasser Léo. O mon cher fils, lui

disait-il, tu m'es donc rendu! c'est toi que je revois! Ah! je ne me trompais pas: le premier jour où tu vins dans ma cabane, mon cœur s'élança vers toi par un attrait irrésistible; ce cœur te reconnut d'abord. Que j'aime à te contempler! que tu es beau! que tu es grand! Viens donc me serrer contre ton sein; viens donc m'appeler ton père: tu me dois toutes les caresses que tu m'aurais faites depuis ton enfance.

Léo répondait par ses pleurs: Camille écoutait en silence. Léo la prend par la main, et la présente à Zoroastre: Mon père, lui dit-il, voici mon amie, voici la souveraine de mon âme. Nous avons été long-temps séparés: nous sommes enfin devenus époux. Mais, quelque violent que soit notre amour, si nous avions pu prévoir que je reverrais mon père, ah! soyez sûr que nous aurions attendu ce moment pour que votre main nous unît. Daignez nous pardonner notre bonheur, et l'augmenter en le confirmant.

Il dit: Camille tombe à genoux; son cœur palpite, ses yeux sont baissés, sa tête est penchée sur son sein, la rougeur couvre son

front ; à peine ose-t-elle jeter un regard timide sur Zoroastre. Elle attend avec inquiétude qu'il l'appelle sa fille. Elle n'a jamais autant désiré de paraître belle, même aux yeux de son cher Léo ; et son silence semble dire au vieillard : Mes traits sont peu de chose, mais mon cœur est digne de vous.

Ma fille, lui dit alors Zoroastre en la relevant aussitôt, ma félicité surpasse mes peines : je n'avais perdu qu'un enfant, cet heureux jour m'en fait trouver deux.

En prononçant ces paroles, il embrasse la belle Camille. Cette tendre scène se termine par le récit des aventures de Léo ; le vif intérêt qu'il inspire à Zoroastre et à sa fille ajoute encore au sentiment que la nature a mis dans leurs cœurs.

Numa partage la joie commune. Depuis qu'Anaïs est sœur de Léo, Anaïs lui semble plus belle : chaque jour il lui découvre de nouvelles vertus, sans cesse il parle d'elle à son ami ; ce nom d'ami, qui lui était si cher, ne lui semble plus assez doux.

Bientôt Numa convalescent va respirer l'air du matin, et choisit toujours les lieux où

Anaïs conduit son troupeau; il devient berger pour être avec elle. Tandis que Camille et son époux vont à la chasse pour Zoroastre, Numa raconte à leur sœur l'histoire de sa vie. Il écoute avec délices les réflexions, les conseils d'Anaïs; il s'étonne de trouver tant de raison, tant de sagesse dans un âge si tendre, et chaque jour il acquiert près d'elle plus de prudence ou plus de vertu. Quelquefois assemblant des roseaux qu'il joint avec de la cire, il en tire des sons mélodieux, il accompagne avec ce chalumeau la voix touchante de la bergère; plus souvent il répète les chansons, les hymnes qu'elle lui apprend. Il ne songe point à l'amour; il éprouve un sentiment plus délicieux, plus tranquille. Dès que l'aurore paraît, Numa va joindre Anaïs. Sa vue ne lui cause point de transports; mais il a besoin de sa vue: sa présence ne le trouble point, mais il n'est heureux que par elle. Loin d'Anaïs, il n'a plus d'idées; loin d'Anaïs, il n'existe pas. Ainsi la tendre Clytie tombe languissante et fanée en l'absence du dieu de la lumière; mais dès qu'Apollon reparaît, Clytie relève sa tête, la fixe vers l'astre du

jour, le suit dans sa course en tournant sur sa tige, et ne cesse de le regarder que lorsqu'il se replonge dans le sein de Téthys.

La modeste Anaïs, qui ne trouve ni dans son cœur ni dans celui de Numa rien qui puisse l'alarmer, se livre au sentiment qui l'entraîne. Elle chérit son libérateur, celui qui sauva les jours de son père : la reconnaissance lui en fait un devoir, les vertus de Numa en font un plaisir. Anaïs aime à converser avec l'élève de Tullus des merveilles de la nature, du cours des astres, des peuples divers, des gouvernemens, des religions, partout différentes, de la morale, partout la même. Chacun d'eux, attaché à ses dogmes, les explique ou les défend. Divisés sur le culte, ils se réunissent sur les devoirs : leurs âmes sont d'accord quand leur raison discute ; et Numa, qui ne peut se lasser d'admirer la profonde sagesse d'Anaïs, sent augmenter chaque jour le respect qu'il a pour elle.

Léo s'aperçut le premier de ce penchant mutuel : il souhaitait ardemment de voir son ami devenir son frère. Aimes-tu ma sœur ? lui dit-il un jour ; réponds-moi avec franchise.

Numa rougit et se troubla. Pourquoi rougir, lui dit Léo ? les dieux nous ont donné l'amour pour nous consoler de nos peines, pour récompenser nos vertus. Si ton cœur est bien dégagé des indignes liens d'Hersilie, si tu chéris Anaïs autant que Léo te chérit, je l'obtiendrai pour toi de mon père. Parle, dis-moi seulement : Je rendrai ta sœur heureuse ; et je croirai cette parole comme l'oracle de nos dieux. Ami, lui répondit Numa, le nom d'Hersilie me fait encore trembler, celui d'Anaïs me rassure. Le sentiment que ta sœur m'inspire ne ressemble en rien à celui qui me rendit si malheureux. Je vois Anaïs tous les jours, je ne la quitte pas un moment ; jamais je n'ai eu l'idée de lui parler d'amour et d'hymen. Mais je sens bien, ô mon ami ! que si le bonheur peut habiter sur la terre, il est réservé à l'époux de ta sœur.

Il dit. Léo l'embrasse, le prend par la main, et le conduit vers Zoroastre. Il ne doutait point de son aveu ; il lui demande Anaïs pour son ami, pour son libérateur, pour celui de tous les mortels qu'il aime, qu'il estime le plus.

Quelle est sa surprise, quel est son chagrin, quand Zoroastre, après l'avoir écouté d'un air sévère, lui répond ces tristes paroles !

Mon fils, j'aime Numa, je lui dois la vie ; je bénirais le jour où je pourrais m'acquitter avec lui : mais ma fille est mage ; je suis le chef de sa religion, et la loi que j'ai annoncée nous interdit toute alliance avec les idolâtres. Tu sais que j'ai tout sacrifié pour cette loi sainte : honneurs, richesses, repos, tout lui fut immolé par moi. Voudrais-tu qu'à la fin de ma vie, au moment de recevoir la récompense de tant de maux, je la perdisse en désobéissant aux préceptes que j'enseignai moi-même ?

Vous avez donc enseigné l'ingratitude ? interrompit Léo d'une voix animée.

Non, mon fils, répondit Zoroastre ; mais j'ai prescrit la prudence. Je n'ai pas voulu qu'une mage risquât de renoncer à sa foi en prenant un époux d'une autre secte ; j'ai prévu l'empire de l'amour, le penchant naturel d'un cœur sensible à penser comme l'objet aimé. Ma fille chérirait Numa, ma fille prendrait sa croyance ; elle quitterait notre culte : j'en se-

rais responsable au grand Oromaze. Il m'est assez douloureux que mon fils, le fils de Zoroastre, élevé loin de moi par des idolâtres, suive une autre religion que la mienne: je veux du moins conserver ma fille à ce dieu pour qui j'ai tant souffert; je veux préserver Anaïs du péril de l'abandonner. Plus Numa est estimable, plus ce péril est grand. Ah! ce ne sont ni les persécuteurs ni les bourreaux qui peuvent ébranler la foi: c'est l'exemple des vertus dans une secte différente.

D'ailleurs ma religion est encore en horreur à toutes les nations du monde; l'Italie entière détesterait Numa, si Numa devenait l'époux d'une mage: ma fille en serait peut-être moins aimée.... Pardonne, Numa, je t'offense, je t'afflige; je te parais sans doute un fanatique et un ingrat; mais je crois ma religion, j'aime ma fille, je ne puis l'exposer à devenir infidèle, ou à t'apporter pour dot la haine de ta nation.

Zoroastre se tait. Léo demeure immobile, les yeux attachés à la terre: il s'afflige de ne pouvoir opposer au vieillard des raisons plus puissantes que les siennes. Numa, qui l'avait

attentivement écouté, le regarde d'un air serein, et lui répond ces paroles :

Zoroastre, depuis que je suis né, les dieux que j'adore ont manifesté pour moi leur puissance : je les aime, je les crains ; je choisirais de mourir plutôt que de les abandonner. Mais malheur à moi si j'étais capable de haïr aucune des religions qui couvrent la terre ! les dieux les souffrent ; pourquoi serais-je moins indulgent que les dieux ? Périssent ces hommes de sang qui, à l'exemple de Sardanapale, poursuivent le fer à la main ceux qui ne pensent pas comme eux, leur présentent la mort ou leur croyance, et multiplient les martyrs en multipliant les crimes, tandis qu'avec des bienfaits ils feraient peut-être des prosélytes ! Ce n'est point à nous, misérables humains, à venger la cause du ciel, à nous charger de ses intérêts. Les fourmis d'un champ ne s'égorgent point entre elles pour la gloire du maître du champ ; elles jouissent en paix des biens qu'elles lui doivent. Le premier attribut des dieux, c'est la bonté ; leurs vrais ennemis sont les persécuteurs, puisqu'ils leur arrachent leur plus doux plaisir, celui de pardonner à la faiblesse.

Telle est ma piété, Zoroastre ; c'est à toi de juger si la foi de ta fille serait en danger avec moi. Je respecterais ses dogmes comme elle respecterait les miens : elle adorerait Oromaze, j'adorerais Jupiter. Mais Oromaze et Jupiter nous commandent les mêmes choses, te chérir, honorer ta vieillesse, nous aimer, soulager les infortunés, voilà ce qu'ordonne ton dieu, voilà ce que prescrit le mien. Nos deux cœurs, en leur obéissant, s'uniraient encore davantage, et seraient mêlés l'un dans l'autre, comme deux ruisseaux également purs, dont les sources sont différentes, mais qui ont confondu leurs eaux.

Tu dis que mon hymen avec une mage m'attirerait la haine de ma nation. Je n'ai plus de nation, je n'ai plus de patrie ; j'ai perdu Tullus et Tatius ; l'univers se borne pour moi à la cabane de Zoroastre : mon cœur me dit que je n'y serai point haï. O mon père ! ouvre-moi ton sein, accepte-moi pour ton fils ; rends-moi en un seul moment tout ce que les dieux m'ont ôté en tant d'années ; donne-moi ton Anaïs : nous ne serons occupés que de prolonger tes jours. Nous vivrons en paix dans ce

vallon, où les enfans de ton fils et les miens formeront une colonie qui bénira d'âge en âge le nom chéri de Zoroastre. Tu vieilliras au milieu de cette génération naissante; tu seras l'objet de leur tendresse, la cause de leur bonheur. La fille que j'aurai s'appellera Oxane; ce nom si cher te rendra plus douces ses caresses. Pères, enfans, époux, épouses, nous ne vivrons que pour t'aimer; et tous les matins, tes deux familles réunies viendront attendre ton réveil avec le même plaisir, avec le même respect que tes disciples attendent le lever de l'astre du jour.

En parlant ainsi, Numa tombe à ses genoux. Zoroastre ému veut pourtant résister encore: mais Léo s'écrie: Il a sauvé vos jours! il a sauvé ceux d'Anaïs! Eh bien! répond le vieillard, qu'Anaïs soit sa récompense, que Numa devienne mon fils.

A cette parole, Numa jette un cri, et s'élance au cou de Zoroastre: il ne peut contenir sa joie, ni exprimer sa reconnaissance. Il veut aussi embrasser Léo; mais Léo a déjà couru chercher sa sœur. Il reparaît avec elle. Voilà ton époux, lui dit Zoroastre, je te donne à

ton libérateur. Dans huit jours vous serez unis : puisse le grand Oromaze ne punir que moi seul, s'il n'approuve pas vos nœuds ! En disant ces mots, il serre contre son cœur la main d'Anaïs et celle de Numa.

Anaïs rougit en baissant les yeux : bientôt elle confirme par un doux sourire le don que son père a fait de sa foi. Dès ce moment, l'heureux Numa, son digne ami, et la belle Camille, ne songent plus qu'aux préparatifs de cet hyménée.

Déjà Camille et Léo ont été couper des bois dans la montagne, pour que Numa bâtisse lui-même la cabane qu'il doit habiter. Elle est auprès de celle du vieillard : Numa la tourne du côté de l'orient, pour que sa pieuse épouse puisse tous les jours à son réveil adresser ses vœux à l'astre du jour. Il la couvre de peaux de bêtes, qui, entrelacées avec des branchages, forment un rempart impénétrable contre le soleil, la pluie et le froid. Tout ce qu'il peut imaginer de commode et d'agréable est placé dans l'intérieur : Numa l'embellit avec cette adresse, avec ce goût que l'amour seul peut donner. Un jardin est contigu à la cabane ;

Numa le dispose de manière que le berceau de jasmin sauvage sous lequel il vit Anaïs pour la première fois soit au milieu de ce jardin. Il détourne un bras de ruisseau, qu'il fait serpenter parmi les fleurs. Des arbres fruitiers, que la nature produit d'elle-même, rendent utile ce verger, et une haie vive le met à l'abri des chevreuils qui viendraient en brouter les jeunes plants.

Anaïs préside au travail: sa présence anime Numa. Il voudrait seul terminer l'ouvrage: mais Camille et Léo viennent l'aider malgré lui. Tous comptent avec impatience que les huit jours prescrits par Zoroastre doivent expirer le lendemain. Déjà les travaux sont achevés, déjà Camille a dépouillé les prés voisins de leurs fleurs; les couronnes sont tressées, la nouvelle cabane est parée de guirlandes; le soleil s'est caché dans l'onde, son retour doit éclairer le bonheur des deux amans, quand, vers le soir, à l'heure où, retirés dans la chaumière de Zoroastre, ils vont tous se placer autour d'une table frugale, on entend frapper à la porte. Un pressentiment secret fait frissonner le sensible Numa.

Léo surpris, se lève le premier, prend sa massue, et court à la porte. Ce n'étaient point des ennemis; c'était un vieillard vénérable, accompagné de deux guerriers: ils demandaient l'hospitalité. Léo les accueille et les guide.

Mais à peine la lampe qui éclairait la cabane a-t-elle frappé leur visage, que Numa jette un cri de surprise, et court embrasser ce vieillard: Est-ce donc vous, Métius, vous l'ami de Tatius et de mon père! vous, le seul appui, la dernière espérance de nos Sabins!

Métius étonné reconnaît à son tour Numa; il n'en peut croire sa débile vue: O mon maître, lui dit-il, ô mon ami, je vous trouve enfin, vous que je cherche par toute l'Italie! Ah! souffrez qu'avant de vous rendre les hommages que je vous dois, mes bras tremblans vous serrent encore, et que mon cœur profite des derniers instans où il m'est permis de vous appeler mon ami. En disant ces mots, le fidèle Métius embrasse mille fois Numa. Ensuite, se retournant vers les deux guerriers, qui le suivent: Volesus et Proculus, leur dit-il, notre recherche est finie; nous avons trouvé

notre roi. Alors les deux Romains, et Métius lui-même, fléchissant le genou devant Numa, lui disent avec respect: Nous vous saluons, roi de Rome.

Que dites-vous? interrompt Numa en s'efforçant de les relever: je ne suis point votre roi; je ne mérite, je ne désire point cet honneur. Vous l'êtes, reprend Métius; vous l'êtes par le plus beau, par le plus légitime des droits: le peuple vous a élu d'une voix unanime. Les Romains et les Sabins, prêts à s'égorger pour donner un successeur à Romulus, n'ont trouvé que Numa qui convînt aux deux peuples: votre nom seul a calmé les haines, a rétabli la concorde. Vous êtes roi, Numa, votre peuple vous attend.

Numa, surpris et affligé, fait asseoir les ambassadeurs à la table de Zoroastre: il demande à Métius de l'instruire de ces grands événemens. Le vieux général le satisfait en ces termes:

Nos maux étaient à leur comble. Romulus, en horreur aux Sabins, haï même de son peuple, Romulus faisait gémir Rome sous le poids d'un sceptre de fer. Ce n'était plus ce

conquérant toujours suivi de la victoire, et qui du moins n'immolait que les ennemis de l'Etat; c'était un tyran farouche, dont la politique barbare accablait le peuple pour le contenir, et, sur le moindre prétexte, faisait couler le sang des patriciens. Telles sont les suites d'un premier crime: aussitôt que l'âme en est souillée, toutes les vertus l'abandonnent, tous les vices viennent l'habiter.

Cependant les dieux irrités nous annoncèrent leur justice par les plus terribles fléaux: la peste désola Rome. Jamais la contagion ne s'annonça par des symptômes plus effrayans: un feu dévorant brûle à la fois la poitrine et les entrailles; les yeux enflammés et sanglans roulent avec peine dans leurs orbites; la bouche ulcérée exhale un souffle empoisonné; la langue souillée, épaissie, s'attache au palais, arrête la respiration; les nerfs se roidissent, les membres frissonnent, et le froid de la mort qui se répand par degrés ne peut éteindre l'ardeur brûlante dont les os mêmes sont consumés.

Bientôt les maisons ne peuvent suffire pour contenir les tristes victimes: les chemins, les

places publiques, les temples des dieux en sont remplis. On voit une foule de moribonds errer demi-nus, fuyant leurs lits, fuyant leurs pénates, cherchant, demandant de l'eau. Ils vont se plonger dans le Tibre, dans les fontaines, dans la terre détrempée. Ils n'écoutent rien, ils boivent : sans étancher leur soif, ils expirent au milieu des ondes. Les doux liens de l'amitié, les sentimens de la nature, tout est en oubli, tout est méconnu : le fils, égaré par la douleur, refuse d'embrasser son père ; le frère évite le frère, et craint la contagion du mal ; la mère mourante, loin de son époux, en proie aux convulsions du trépas, les yeux tournés, les dents serrées, éloigne avec ses bras roidis le faible enfant qui lui tend les mains, qui pleure, et veut encore aller presser ses mamelles desséchées. La douleur, la douleur est le seul sentiment qui domine. Partout on souffre, partout on meurt. L'enfance, l'âge mûr, la vieillesse, tout périt, tout tombe. La flamme des bûchers ne s'éteint point ; on la renouvelle sans cesse. Quelque nombreux qu'ils soient, ils ne peuvent suffire : on va même jusqu'à se les disputer ; et ceux qui les

ont élevés sont obligés de livrer des combats pour que leur parent y trouve une place.

Romulus qui regrettait ses soldats, indiqua, pour apaiser les dieux, un sacrifice solennel au marais de la Chèvre. Tout son peuple, ou plutôt le faible reste de son peuple, s'y rendit. Les sacrificateurs, les prêtres, les citoyens, pâles, décharnés, s'avancent à pas lents vers l'autel. Le soldat, sans cuirasse, s'approche doucement, soutenu sur son javelot; il peut à peine lever la tête vers l'aigle de son bataillon. Les femmes, les vieillards, appuyés sur des bâtons, tiennent leurs enfans par la main; l'enfant tombe et entraîne avec lui son faible soutien. Jeunes, vieux, malades, convalescens, tous se traînent plutôt qu'ils ne marchent: aucun n'a la force d'élever la voix; et ce peuple romain si puissant, ce peuple l'effroi de l'Italie, ressemble à une troupe de spectres qu'une magicienne de Thessalie a évoquée des enfers.

On fait les libations, on immole les victimes: le grand-prêtre consulte leurs entrailles, et frémit en les regardant. Il monte sur le trépied sacré (3); l'esprit divin le saisit; une

sainte fureur l'agite, ses yeux étincellent, sa bouche écume, il tend les bras, il renverse sa tête, ses cheveux hérissés soulèvent le laurier qui le couronne. Mais c'est en vain qu'il lutte contre un dieu : ce dieu le terrasse, le dompte, le fait céder à son aiguillon. Le pontife haletant prononce alors ces paroles : Peuple ! un crime épouvantable, qui est demeuré impuni, a fait descendre sur vos têtes la colère des immortels. Tant que ce forfait ne sera pas expié, tant que les coupables verront le jour, n'espérez pas que les dieux s'apaisent. La peste ravagera nos murs, tant que le sang de.....

Il allait poursuivre : Romulus lui jette un coup-d'œil terrible, et la frayeur éteint sa voix. Mais à l'instant même le ciel s'obscurcit, le soleil perd sa lumière, des ténèbres épaisses couvrent la terre, mille tonnerres se font entendre ; il semble que les élémens confondus se font la guerre, et que toute la nature se replonge dans le chaos.

Le peuple tremblant tombe à genoux, prie les dieux, et attend la mort. Mais, au bout de quelques instans, les vents s'apaisent, la

nuit se dissipe, le soleil brille sans nuage, on revoit l'azur des cieux ; le calme revient dans les airs, bientôt il renaît dans les cœurs. Tous les Romains se regardent et se retrouvent ; Romulus seul a disparu. Ses gardes, ses courtisans, le cherchent en vain. Les Célères, seuls attachés à un maître qui leur donnait l'impunité, les Célères menacent déjà les patriciens, qu'ils accusent d'avoir immolé leur roi. Le peuple se prépare à défendre les nobles, le sang est prêt à couler, quand Proculus, que vous voyez, un des Romains les plus vénérables par son rang, par sa vieillesse, surtout par son austère vertu, Proculus s'avance ; et, à l'aide d'un mensonge adroit, il calme tous les esprits : Romains, dit-il, cessez de chercher Romulus. J'ai vu, j'ai vu de mes yeux son père Mars descendre sur la terre, et l'enlever dans un char sanglant. Proculus, m'a dit notre roi, ma gloire est à son comble ; j'ai vaincu, j'ai triomphé. J'ai bâti une ville qui doit être la maîtresse du monde ; tous mes devoirs sont remplis ; le dieu des combats m'associe à ses honneurs immortels. Annonce-le aux Romains ; dis-leur que Mars

et Romulus guideront toujours leurs armées, et qu'ils m'invoquent désormais sous le nom de Quirinus.

Ainsi parle Proculus; et le tumulte s'apaise. Les Célères n'osent révoquer en doute un récit qui fait un dieu du roi qu'ils aimaient: le peuple, content d'avoir perdu son tyran, aime mieux le placer dans le ciel que de rechercher et de punir ceux qui en ont délivré la terre.

Mais il fallait élire un successeur à Romulus. Hersilie prétendit vainement à la couronne. Les Sabins, irrités contre elle, déclarèrent qu'ils allaient retourner à Cures, si la fille de Romulus montait sur le trône: les Romains eux-mêmes regardaient comme une honte d'être gouvernés par une femme. Rejetée par les deux partis, Hersilie sortit de Rome, en menaçant d'y ramener bientôt la guerre; et le peuple s'assembla de nouveau pour se choisir un souverain.

Ce malheureux peuple fut encore sur le point de s'égorger. Les Romains voulaient un Romain; les Sabins demandaient un Sabin. Après la mort de Tatius, disaient ces derniers,

nous avons laissé régner tranquillement votre Romulus : il est temps qu'un de nos citoyens nous gouverne. Nous ne sommes pas des peuples vaincus, nous sommes vos amis, vos frères ; mais jamais nous ne fûmes vos esclaves. Notre nation est au moins l'égale de la vôtre en noblesse, en courage, en vertu : nous rejetons d'avance tout ce qui peut porter la moindre atteinte aux droits de cette égalité.

Ainsi parlaient les Sabins ; déjà l'on courait aux armes. Les dieux m'inspirèrent dans ce moment : Peuples, m'écriai-je, écoutez ma voix. Vous prétendez tous deux nommer votre monarque, et le choisir dans votre sein : que chacun de vous cède à l'autre la moitié des droits qu'il réclame ; que celle des deux nations qui nommera le souverain soit obligée de le prendre chez le peuple qui ne l'aura pas nommé. Romains, choisissez votre maître, mais que ce maître soit Sabin ; ou que les Sabins donnent la couronne, mais que ce soit à un Romain.

Mon avis est adopté. La paix renaît ; on s'accorde ; et les Romains sont chargés d'élire un monarque sabin. Tous, d'une voix unanime, choisissent le juste Numa.

A peine ce nom est prononcé, que les deux nations, oubliant leur haine, se félicitent mutuellement; tous les citoyens s'embrassent; tous s'écrient en pleurant de joie: il va donc renaître le siècle d'or, le règne d'Astrée! Numa va nous commander.

L'encens fume sur les autels, le sang des victimes ruisselle, tous les temples retentissent d'actions de grâces; on remercie les immortels de tous les biens dont on jouira. Les dieux les accordent d'avance: la peste cesse; un vent salubre apporte la santé; des rosées bienfaisantes viennent donner au laboureur l'espoir d'une double moisson: les dieux, les hommes, le ciel, la terre, tout semble se réjouir du règne de la vertu.

Sur-le-champ l'on vous députe des ambassadeurs: je demande à être du nombre. Nous volons à Cures, où nous espérions vous trouver; on n'a pu même nous y donner de vos nouvelles. Nous tournons nos pas vers le pays des Marses, où j'avais pensé que vous conduirait votre amitié pour Léo: notre course n'est pas plus heureuse. Enfin nous allions vous chercher dans les montagnes des Rhéates,

lieux fameux par votre vaillance et par vôtre humanité, quand les immortels nous ont conduits ici. Venez, roi de Rome, deux nations vous attendent: vous êtes leur unique espoir; chaque moment de délai est un vol fait à notre amour et à la félicité publique.

Métius se tait: Numa le regarde avec un sourire doux et tranquille: Ami, lui répondit-il, le temps des erreurs est passé; le temps où la vaine ambition, la fausse gloire, l'amour insensé, troublaient ma vie. Le trône aurait pu m'éblouir, lorsque, brûlant pour Hersilie, je courais, le fer à la main, la mériter dans les combats; lorsque, aveuglé par ma passion, je m'efforçais d'acquérir l'affreuse science d'égorger les hommes, et que j'admirais Romulus en proportion du mal que je le voyais faire. Le voile est tombé, mes yeux sont ouverts; et grâce aux dieux qui ne m'ont point abandonné, à mes malheurs qui m'ont instruit, grâce à la tendre amitié, au pur amour qui m'animent, mon esprit, mon cœur éclairés n'estiment plus que ce qui est estimable, n'aiment plus que ce qui est digne d'être aimé, la vertu et le repos.

Je remplirais mal le trône de Romulus : son peuple, fier et belliqueux, pouvait à peine être contenu par un roi, fils des dieux et grand capitaine. Je ne suis que le fils d'un homme, et je déteste les combats : je déteste cet art perfide de désunir ses voisins pour les vaincre, d'armer le faible contre le fort pour les opprimer tous deux, de regarder comme à soi tout ce dont on peut s'emparer. Non, Métius, c'est un conquérant qu'il vous faut pour maître. Vainement je consacrerais ma vie à la félicité des Romains ; ils mépriseraient un roi pacifique qui ne serait occupé que des dieux, des lois et de l'agriculture.

Métius, mon parti est pris : je suis quitte envers ma patrie ; j'ai versé mon sang pour elle ; j'ai sauvé les Sabins par mon exil : ma tâche est remplie ; je ne demande pour toute grâce que la continuité de cet exil. Je ne veux plus rentrer dans Rome ; je veux vivre dans ce vallon, cent fois plus beau que le Capitole, entre mon père, mon ami, ma sœur et ma digne épouse. Ici je serai plus heureux, je serai plus en sûreté que Romulus au milieu des Célères. J'habiterai cette cabane plus

riante, plus commode que le palais de vos rois : j'y coulerai des jours purs et paisibles, en honorant les dieux, en faisant la félicité de mon père, de mon épouse, en trouvant la mienne auprès d'eux ; et quand la mort viendra me frapper, je n'aurai pas à répondre, devant la divinité, du bonheur de plusieurs milliers d'hommes, qu'il est presque impossible à leur semblable de rendre heureux.

Tu en répondras, Numa, interrompit Anaïs d'une voix ferme ; tu en répondras, si ton amour pour moi, si ton goût pour la retraite, te font sacrifier deux peuples. Penses-tu donc que le ciel t'ait donné tant de vertus pour toi seul ? Penses-tu plaire à Dieu en ne vivant que pour toi ? L'être suprême compte pour rien de vaines méditations : il veut une vertu active. L'homme de bien lui rendra compte de chaque jour passé sans faire du bien ; et le Créateur du monde ne peut chérir que ceux qui travaillent au bonheur du monde.

Tu dis qu'un héros guerrier convient mieux aux Romains qu'un roi pacifique. Mais plus ce peuple est belliqueux, plus il a besoin d'un sage monarque qui modère, contienne sa fou-

gue, et adoucisse par la justice cette humeur guerrière qui deviendrait férocité. Ce monarque ne peut être que toi, Numa : ton respect pour les dieux, ton amour pour la paix, t'imposent le devoir de gouverner le peuple à qui ces vertus sont les plus nécessaires.

Tu crois ne plus rien devoir à ta nation, parce que tu combattis pour elle ? Eh ! qu'as-tu fait de plus que le dernier de ses soldats ? J'en appelle à ton propre cœur : était-ce pour Rome, ou pour Hersilie que tu exposais tes jours ? Quand tu aurais versé ton sang pour ton peuple, tant qu'il t'en reste une seule goutte, cette goutte lui appartient : on n'est jamais quitte envers la patrie ; elle l'est toujours avec nous.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire : Si le désir de mener une vie obscure auprès d'Anaïs, si ma religion, injustement persécutée, sont la cause de ton refus, dès ce moment je renonce à toi. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été un obstacle à la félicité de deux peuples, de les avoir privés du plus beau présent que le ciel puisse faire à la terre, d'un bon roi. Cette idée empoisonnerait mes jours, et alté-

rerait peut-être l'amour tendre que tu m'as inspiré. Numa, c'est t'en dire assez, je connais mes devoirs et les tiens; si tu refuses d'être utile aux hommes, c'est moi que j'en punirai.

Tel fut le discours d'Anaïs; Zoroastre et Léo se joignirent à elle: Camille seule resta du parti de Numa. Métius et les ambassadeurs romains se jetèrent à ses genoux, en alléguant, en répétant tout ce qui pouvait persuader son esprit ou émouvoir son cœur sensible: ce fut en vain.

Numa, semblable au rocher contre lequel viennent se briser les vagues, Numa demeure inébranlable. Il oppose avec douceur une volonté constante aux prières, aux raisons; et finissant par embrasser le vieux Métius: Mon père, lui dit-il, si tu m'aimes, ne parle plus d'un trône que je crains plus que le tombeau. Je veux mourir dans ce vallon, je veux vivre dans cette cabane. Je suis né libre, je jouirai du droit naturel qu'a tout homme de choisir l'asile où il peut couler le plus doucement ses jours. J'espère que ce n'est point offenser les immortels; mais, si tel était mon malheur, je

préférerais encore d'avoir à les fléchir, à les désarmer pendant le reste de ma vie, plutôt que de ceindre un diadème que je redoute et que je hais. D'après cet aveu, Métius, juge si tes instances sont vaines : elles m'affligent; épargne-les-moi. Viens reposer dans ma cabane, non pas auprès de ton roi, mais auprès de ton ami; demain, au lever de l'aurore, tu retourneras dire aux Romains que, s'ils aiment encore Numa, ils le lui prouvent en lui laissant son heureuse obscurité.

En disant ces mots, il sort de la chaumière de Zoroastre. Anaïs le rappelle en vain: pour la première fois, Numa ne répondit point à sa voix. Les ambassadeurs désolés allèrent passer la nuit dans sa nouvelle cabane; Camille, après avoir long-temps défendu contre Anaïs le parti que prenait Numa, alla se livrer au sommeil à côté de son cher Léo; Zoroastre et sa fille restèrent ensemble, pour méditer l'exécution d'un projet important.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

L'OMBRE de Tatius apparaît à Numa. Fuite d'Anaïs et de son père. Désespoir de Numa. Il obéit aux dieux, et se décide à régner. Léo court à la recherche de sa sœur. Arrivée de Numa dans Rome. Transports de son peuple. Premières actions de Numa. Il va au bois d'Egérie. Entretien avec cette nymphe sur le choix des ministres, sur la guerre, la politique, l'ordre social, les lois et la religion. Gouvernement de Numa.

NUMA, retiré au fond de sa cabane, ne put y trouver le sommeil. Tout ce que lui avait dit Anaïs revenait dans sa pensée. Elle m'a menacé, disait-il, de renoncer à moi, si j'oublie pour elle ce que je dois à ma nation, si je me refuse aux volontés des dieux. Quel affreux malheur de déplaire à la fois aux immortels et à ma chère Anaïs! Mais, si j'accepte la couronne, puis-je signaler les premiers jours de mon règne par mon hymen avec une mage? Mon projet serait de régner par la religion: et je commencerais par placer sur mon trône l'ennemie de mon culte! Mon peuple ne l'y verrait qu'avec horreur: malgré

les vertus d'Anaïs, la haine publique serait son partage. Non, je ne puis l'y exposer ; je ne puis surtout sacrifier mon amour au vain espoir de bien gouverner Rome. Jusqu'à présent je n'ai vécu que pour m'immoler aux autres, il est temps de vivre pour moi.

Au milieu de ces réflexions, le chagrin d'affliger son peuple, la crainte d'irriter les dieux venaient ébranler les résolutions de Numa. Agité par ces sentimens contraires, entraîné par son amour, ramené par sa piété, il demeure incertain de ce qu'il doit résoudre : semblable à l'arbre entamé par la hache, prêt à tomber au moindre effort, et dont la chute menace également de tous les côtés.

L'aurore, sur son char d'opale, ouvrait déjà les portes du jour, lorsque Numa, fatigué, se laisse aller au sommeil. A peine se livre-t-il à ce doux consolateur, que l'ombre d'un vieillard couvert de lambeaux ensanglantés vient se présenter devant lui. Numa, saisi de terreur, sentit ses cheveux se dresser ; mais il reconnaît Tatius ; et sa frayeur se dissipe. O mon père ! ô mon roi ! lui dit-il : qui vous fait abandonner l'Elysée ? Pourquoi ce vêtement

sanglant, qui ne rappelle que trop le crime de Romulus? Qu'ordonnez-vous? Parlez, ombre redoutable et chère, Numa jure de vous obéir.

Marche donc vers Rome, lui dit l'ombre d'une voix sévère, les dieux t'ordonnent de régner: c'est pour t'annoncer leurs décrets que j'ai quitté ma sombre demeure. Je n'habite point encore les champs Elysées; Minos, avant de me récompenser du peu de bien que j'ai fait, me punit du mal que j'ai laissé faire. Je dois rester dans le Tartare jusqu'au moment où le peuple romain sera le plus heureux des peuples: Numa, sois mon libérateur.

En disant ces mots, l'ombre disparaît. Numa lui tend les bras pour la retenir: mais il n'embrasse qu'un souffle léger qui se perd aussitôt dans la nuit.

Numa se réveille couvert d'une sueur froide: il se jette à genoux, adore les immortels, fait des libations de vin sur un brasier. Dès que le soleil paraît, il court auprès d'Anaïs pour dissiper le trouble qui l'agite.

Mais c'est en vain qu'il cherche, qu'il appelle Anaïs: Anaïs ne répond point. Alarmé

de ce silence, Numa pénètre dans l'asile où repose Zoroastre ; il trouve son lit désert. Une tablette seule est restée : Numa la saisit, et lit ces paroles :

Anaïs à Numa.

" Je pars ; tu ne me verras plus. Tant " que je serais près de toi, ou tu refuserais un " trône que Dieu te donne pour le bonheur " des deux peuples ; et je ne puis accepter ce " sacrifice ; ou tu monterais sur ce trône en " m'y faisant asseoir près de toi ; et tu dé- " plairais à ton peuple. Pour ton intérêt, pour " ta gloire, il faut te fuir, Numa, te fuir au- " jourd'hui, le jour même .... Mes larmes " baignent ces tablettes. Adieu, Numa ; va " régner ; sois heureux, s'il t'est possible, " mais n'oublie point Anaïs. Songe que dans " mon obscur asile je serai sans cesse occupée " de toi. J'entendrai, j'espère, bénir ton nom ; " alors je m'applaudirai d'avoir acheté de mon " infortune la gloire dont tu jouiras, le bon- " heur de ton peuple, et la certitude de vivre " à jamais dans ton cœur."

Numa lut deux fois cette lettre sans pouvoir verser une larme: la surprise, la douleur l'accablent. Il ne pleure point, il ne se plaint pas: il considère les tablettes d'un œil sec et égaré. Ainsi l'oiseau qui, revenant porter à ses petits leur pâture, trouve son nid enlevé, demeure immobile sur la branche, laisse tomber la nourriture de son bec, et regarde fixement la place où étaient ses enfans chéris.

Enfin deux ruisseaux de pleurs viennent soulager Numa, les sanglots sortent en foule de son sein. Anaïs! Anaïs! s'écrie-t-il d'une voix lamentable. Anaïs, vous m'avez quitté! Pensez-vous que j'y pourrai survivre? pensez-vous que je ne courrai pas toute la terre pour retrouver mon Anaïs? Quoi! vous m'avez abandonné le jour même de notre hyménée! vous avez passé devant cette cabane ornée pour vous recevoir, et vos pas ne se sont point arrêtés! et vous avez pu! .... Le désespoir s'empare de moi .... Oui, je renonce à la sagesse, à la gloire, à la vertu, à tout ce qui n'a pu fixer Anaïs. Je vais détester la vie, puisque je ne vis plus pour elle; je ne vais

plus être qu'un insensé, puisque Anaïs emporte ma raison.

En disant ces mots, il tombe, il se roule sur la poussière. Ses cris attirent Camille et Léo : hélas ! ils ignoraient tous deux le départ de Zoroastre et de sa fille. Elle est partie ! leur crie Numa, aussitôt qu'il les aperçoit ; elle est partie ! nous ne la verrons plus ! Camille veut l'interroger ; Numa répète : Elle est partie ! Léo regarde les tablettes, et voit écrits de l'autre côté de tendres adieux que lui faisait Zoroastre : Tu n'aurais pu te décider, lui disait-il, entre ton père et ton ami ; ma tendresse à voulu t'éviter ce douloureux combat. J'ai dû te quitter, mon cher fils ; mais jamais je n'en aurais eu la force, si je n'étais pas sûr de te rejoindre bientôt.

Numa, qui entend ces derniers mots, s'élance sur les tablettes : il lit, il relit ces paroles : elles calment son désespoir. Léo pleure avec lui, Camille les console ; et le vieux Métius, qui arrive dans ce moment, serre contre son sein les deux héros, en leur offrant de tout abandonner pour aller à la recherche de Zoroastre.

Numa veut partir à l'instant même. Il ne pense plus à l'empire, il n'est occupé que de rejoindre Anaïs avant qu'elle ait pu s'éloigner. Mais à peine il se met en marche, que la foudre gronde sur sa tête, vient éclater à ses pieds; et une voix forte comme le tonnerre, sortant d'un nuage enflammé, fait entendre ces paroles: NUMA, SONGE A TATIUS.

Numa s'arrête épouvanté; il rougit d'avoir voulu sacrifier son devoir à son amour; il tombe à genoux, reste long-temps prosterné sur la terre, demande pardon aux mânes de Tatius, et se relevant avec l'air plus tranquille: Je suis votre roi, dit-il aux ambassadeurs; conduisez-moi vers mon peuple.

A cette parole, Métius et ses deux compagnons n'osent faire éclater leur joie; ils voient trop combien il en coûte à Numa pour immoler un sentiment qui lui est plus cher que la vie: ils se félicitent en silence, et se disposent à guider vers Rome celui qu'on y attend comme un dieu sauveur.

Léo, en approuvant son ami, regrette de ne pas le suivre; il veut courir sur les traces de son père; il veut aller chercher Anaïs: Ca-

mille se dispose à l'accompagner. Léo embrasse mille fois Numa, lui promet, lui jure de le rejoindre, quand il aura donné trois mois à la recherche de Zoroastre. Numa, qui dans le même jour perd sa maîtresse et se sépare de son ami, prend tristement le chemin de Rome pour aller occuper un trône qui ne le consolera pas.

Il marche, conduit pas les ambassadeurs. Il franchit l'Apennin, trouve un char qui l'attendait sur la frontière, traverse rapidement le territoire de Rome, et en découvre les superbes remparts: ils étaient garnis de deux peuples qui venaient attendre tous les jours l'arrivée de leur roi.

A peine aperçoit-on le char, que mille cris s'élancent jusqu'aux cieux : Le voilà! le voilà! notre héros, notre père, le favori des dieux, le sauveur des Romains! Femmes, enfans, vieillards, soldats, tous se précipitent aux portes, tous remplissent la campagne, et courent au-devant de Numa. L'un porte dans ses mains des fleurs, l'autre des branches d'olivier : ils les lui présentent de loin ; ils les jettent sur son passage ; ils se pressent autour

de son char, ils en arrêtent la marche. Romains, Sabins, témoignent la même joie: leur impatience est égale; les deux nations ont un même cœur.

Numa descend de son char; et c'est alors que toutes les bouches le bénissent, que ses mains, que ses habits sont couverts de mille baisers! Ah! ne nous quittez plus, disaient-ils, restez toujours parmi nous; les dieux nous donnent un père, qu'il soit sans cesse avec ses enfans: Numa pleure et leur tend les bras: il est trop ému pour répondre; mais son silence, son air, ses larmes, promettent à son peuple tout ce qu'il demande. Numa s'avance lentement, toujours retardé par des transports, par des acclamations nouvelles: ainsi le meilleur des rois, environné, pressé par ses sujets, confondu au milieu d'eux, entre dans sa capitale, et paraît mille fois plus grand qu'un vainqueur entouré d'esclaves, monté sur un char de triomphe.

Arrivé sur la place publique, il est revêtu des ornemens royaux. On le conduit, on le porte au Capitole, où il veut remercier les dieux: l'encens fume, le sang des victimes

ruisselle, leurs entrailles consultées n'annoncent que d'heureux augures. (4)

Numa pose son sceptre et sa couronne sur l'autel de Jupiter: Fils de Saturne, s'écrie-t-il, si dans cette foule de Romains qui t'offrent avec moi leurs vœux il en est un seul qui soit plus enflammé que moi du désir de rendre heureux ce peuple, fais-le-moi connaître; je lui remets ce diadème. Mais si tu veux que j'en sois possesseur, ô Jupiter! souviens-toi de ma prière: Que le premier jour où je violerai la justice, où je n'écouterai pas le pauvre, où je foulerai aux pieds le malheureux, ta foudre me précipite de ce trône où je vais monter! Je ne l'accepte qu'à cette condition. Père des dieux et des hommes, cette grâce me sera plus chère qu'une victoire sur mes ennemis.

Il dit: les acclamations redoublent, le sacrifice s'achève au milieu des transports d'allégresse. Numa sort du temple, et douze vautours volant à sa droite l'accompagnent jusqu'à son palais.

Le nouveau roi fait ouvrir le trésor de Romulus; il en distribue la moitié au peuple, et réserve l'autre pour les habitans des cam-

pagnes. Il casse, il détruit à jamais le redoutable corps des Célères : Je ne veux d'autres gardes, dit-il, que le respect et l'amour que me porteront mes sujets. Ma dignité m'assure l'un ; c'est à mes vertus à m'attirer l'autre. Les Célères me sont inutiles : qu'ils redeviennent citoyens. Deux d'entre eux ont assassiné Tatius ; c'est à vous, Sabins, que je les abandonne. Puisse ce sang coupable être le seul répandu sous mon règne par le glaive de ma justice ! puissent tous mes sujets vertueux m'épargner la plus pénible de mes fonctions !

Après avoir ainsi rempli, dans les premiers instans de son règne, les deux plus grands devoirs des rois, celui de soulager le pauvre, celui de punir le coupable, il s'enferme dans son palais plusieurs jours de suite, pour se faire rendre un compte fidèle de ses forces, de ses richesses, surtout des impôts qu'il peut supprimer : il médite pendant long-temps les changemens qu'il croit nécessaires. Mais, avant de rien entreprendre, il veut aller dans le bois d'Egérie implorer les secours de Minerve, et pleurer sa chère Anaïs, sans témoin et en liberté.

Il sort de Rome, laisse sa suite, pénètre seul dans le bois sacré. Bientôt il arrive au berceau de verdure sous lequel il vit pour la première fois la fille de Romulus endormie. A peine a-t-il reconnu la place où était l'amazone, qu'un tremblement le saisit : son cœur palpite avec violence, il sent ses forces défaillir. Il se hâte de fuir ce lieu qu'il ne peut fuir sans soupirer encore : tant il est vrai qu'un premier amour laisse des traces ineffaçables !

A peine s'est-il éloigné du berceau, qu'il s'assied auprès d'un arbre pour se remettre de son émotion. Là, recueilli en lui-même, se livrant à cette douce mélancolie qui fait pleurer sans faire souffrir, il se rappelle ses premières années : souvenir quelquefois douloureux, mais toujours cher à un cœur sensible. Numa repasse dans sa mémoire son premier voyage à Rome ; le songe qu'il eut à la fontaine de Pan ; cette nymphe Egérie qu'il ne pouvait voir, et qui lui enseignait la sagesse ; sa passion pour Hersilie, première cause de ses chagrins ? son amour pour Anaïs, dont le nom seul le rassure, pour Anaïs qu'il

a perdue, mais dont l'image le suit partout, défend son cœur contre les dangers qui pourraient le menacer encore, et laisse au fond de son âme un souvenir doux, mêlé d'espérance qui, le consolant de ses peines, l'encourage à la vertu.

Numa, plus tranquille, se léve: il veut reprendre le chemin qui conduit au temple de Minerve; mais il s'égare, s'enfonce dans le plus épais du bois, et arrive bientôt à une source d'eau vive qui sortait d'un petit tertre ombragé par de hauts peupliers. Jamais troupeau ni berger n'avait troublé l'onde claire de cette fontaine écartée; jamais nul oiseau, en se désaltérant, nulle branche même tombée, n'en avait ridé la surface. Les arbres qui l'environnaient, serrés les uns contre les autres, formaient autour du tertre un bocage impénétrable; mille arbrisseaux, mille rosiers sauvages, nés sur le bord de la source, remplissaient les intervalles des troncs d'arbres. Ce lieu silencieux et tranquille semblait consacré au mystère. Tel était sans doute l'endroit de la forêt de Gargaphie où le téméraire Actéon surprit la fille de Latone; ou tel était plus sû-

rement l'asile où Phœbé descendait du ciel pour prodiguer ses charmes à l'aimable Endymion.

Numa remarque cette retraite, il se propose d'y venir souvent. Parvenu près de la source, il se baisse pour puiser de l'eau dans sa main. Mais au moment où il la porte à sa bouche, une voix lui crie d'un ton sévère : Qui t'a permis, audacieux mortel, de puiser de l'eau dans cette fontaine ? Numa interdit laisse tomber cette eau, et répond d'un accent timide : O Naïade, pardonnez à mon ignorance ; je ne savais pas que cette source vous fût consacrée, j'aurais dû le deviner à la beauté de son onde.

Tu peux t'y désaltérer, répliqua la voix devenue plus douce : Numa, je t'ai toujours chéri, et je t'attends ici depuis long-temps. Souviens-toi de la nymphe Egerie, dont Cérès t'a promis les conseils : c'est ici son asile sacré. Tu m'entendras, Numa, mais tu ne me verras point. Tu ne franchiras jamais l'enceinte de cet épais bocage ; telle est la volonté de Cérès. Viens à cette fontaine toutes les fois que tu auras besoin de converser avec moi ; viens me communiquer tes lois avant de les établir ;

viens m'expliquer tes projets, tes craintes, tes espérances. Je te donnerai mes avis, sans te prescrire de les suivre; contente de conseiller, je n'ordonnerai jamais. Tu me consulteras comme déesse: je te parlerai comme amie. Adieu, Numa, je t'attends dans trois jours.

La voix se tait: Numa immobile écoute long-temps encore. Pénétré de reconnaissance et de joie, il tombe à genoux, adore Cérès, remercie cent fois Egérie, lui adresse les vœux les plus tendres, ose l'interroger encore: mais la voix ne répond plus. C'est en vain que Numa prête une oreille attentive, il n'entend dans ce bocage que le bruit doux et léger que font les feuilles agitées par le zéphyr. Il regarde, observe autour de lui, il ne voit que des arbres touffus. Trop religieux pour concevoir seulement le désir de pénétrer dans l'enceinte sacrée, il s'éloigne à regret de la fontaine. Certain d'être aidé par les dieux dans le gouvernement de son empire, il retourne à Rome plein d'espérance.

Dès ce moment, il rassemble les points principaux de législation qu'il veut soumettre à la nymphe: ce travail long et pénible le dis-

trait des maux que lui cause l'amour. Numa se flatte quelquefois que le retour d'Anaïs sera peut-être la récompense que les dieux accorderont à ses travaux: cette idée lui rend plus cher encore le bonheur de ses sujets.

Mais les trois jours marqués par la nymphe sont expirés; Numa se rend à la fontaine. Il invoque Egérie. La voix se fait entendre: Es-tu content de toi, Numa? as-tu déjà fait des heureux? Hélas! répond le monarque, il semble facile d'en faire: dès qu'on est sur le trône, le mal seul devient aisé. J'ai trouvé le compte qu'on m'a rendu de l'administration de mon empire différent de ce que j'ai vu moi-même. Quand j'ai parlé de corriger les abus, on m'a dit qu'ils étaient nécessaires: on m'a fait craindre des maux plus grands: ceux qui pourraient m'aider à faire le bien sont intéressés à ce que le mal subsiste. La vérité fuit devant moi; je suis entouré de trompeurs: la juste défiance qu'ils m'ont inspirée, en me forçant de tout faire moi-même, va rendre longue et pénible l'exécution des meilleurs projets. Peut-être encore le fardeau sera trop pesant pour ma faiblesse; et

le seul avantage que j'aurai sur un mauvais roi sera de gémir le premier du mal que je ne pourrai empêcher.

O Numa! lui répond la nymphe, que d'erreurs dans ce peu de paroles! Je reconnais bien dans toi ces hommes passionnés, prêts à tout entreprendre pour obtenir ce qu'ils désirent, et découragés au premier obstacle. S'il était facile de bien régner, où serait la gloire des grands rois ? Sans doute on voudra te tromper, sans doute on t'environnera de pièges. La flatterie, la fausse gloire, la ruse, la volupté, habitent auprès du trône : cachées sous un masque trompeur, l'œil ouvert sur le cœur du roi, elles attendent, pour s'en emparer, le premier moment de faiblesse. L'intérêt les tient sans cesse éveillées : si le monarque sommeille un instant, il est vaincu. Mais ces ennemis dangereux ne sont presque plus redoutables aussitôt qu'ils sont reconnus ; et ta première occupation, ton étude la plus importante, c'est d'apprendre à les reconnaître. Ceux qui t'obséderont de plus près, ceux qui trouveront tout facile, qui flatteront tes goûts, qui seront toujours de ton sentiment,

voilà tes ennemis, Numa: chasse-les, non de ta cour, elle deviendrait déserte, mais de ton cœur, de tes conseils ; méprise-les, et ne crains pas de le leur témoigner ; tu effraieras peut-être la génération toujours renaissante de ceux qui voudraient leur ressembler.

Mais garde-toi de répandre ce mépris sur tous les hommes ! cette défiance, cette mauvaise opinion de l'humanité entière, serait aussi injuste que fatale ; elle produirait l'indifférence sur le choix de ceux qu'on élève : de là naissent tous les maux. Quoique roi, tu n'es qu'un homme : l'amour des vertus qui t'anime peut animer d'autres êtres semblables à toi. Estime donc les hommes, estime même quelques courtisans : il en est qui aiment la vertu, qui chérissent l'Etat et leur maître. Ceux-là ne le disent jamais : mais le peuple le dit pour eux ; ils ne briguent point les places : mais la nation les leur donne. Ne crains pas d'être de l'avis de ton peuple ; ne rougis pas d'aller chercher ceux qui ne se présentent pas. Ta majesté n'en sera point dégradée ; tu les élèves sans t'abaisser : et, par une seule parole, par une marque d'amitié qui

ne coûte rien à un cœur sensible, tu doubles leurs talens, tu doubles leurs vertus, surtout par l'amour qu'ils ont pour toi. Ah! qu'il est beau de voir un monarque oublier l'orgueil de son rang avec ceux qui en soutiennent l'éclat! Qu'il soit terrible pour les méchans, sévère pour les flatteurs; mais que les bons soient ses amis, et que son affabilité semble dire: Je traite comme mes égaux tous ceux dont le cœur ressemble à mon cœur.

Mon plus doux plaisir, lui répondit Numa, sera d'honorer de tels hommes; mon premier soin doit être de les trouver. Mais, aidé même par eux, puis-je de long-temps faire le bien? Mon peuple est accoutumé à chercher sa subsistance dans le brigandage de la guerre: il est malheureux de son oisiveté; elle le rend inquiet, turbulent et féroce. Ce peuple est composé de deux nations, souvent opposées, que je ne puis réunir qu'en leur donnant de sages lois. Ce grand ouvrage demande de longues méditations: la paix, le repos, me sont nécessaires, et de toutes parts je suis menacé. La fière Hersilie soulève contre moi l'Italie entière; au premier moment elle vien-

dra m'assiéger dans mes murs. Les peuples vaincus parlent de secouer le joug. La population est presque détruite : mes sujets, accablés d'impôts sous Romulus, ne peuvent plus les payer. La guerre achevera ma perte ; et, pour éviter cette guerre, pour désunir mes ennemis, il faut un art qui m'est étranger. Cet art, qu'on appelle politique, est au-dessus de mon esprit, répugne même à mon cœur. Que dois-je faire ? Comment remédier aux maux présens, en empêchant les maux à venir ?

Numa, lui répondit Egérie, une vérité constante, certaine, que les rois surtout ne doivent jamais perdre de vue, c'est que la vertu, le courage et l'esprit, surmontent tous les obstacles. Tu possèdes ces trois qualités, il ne faut que les mettre en usage. Songeons au plus pressant danger.

Avant tout, tu as besoin de la paix ; prépare-toi donc à la guerre : c'est un précepte aussi ancien que le monde. Romulus a dû te laisser une bonne armée, des capitaines vaillans et expérimentés : marque-leur de l'estime, des égards : honore comme le premier de tous les états celui de défenseur de la pa-

trie. Moins on aime la guerre, Numa, plus il faut chérir les soldats. Affecte de t'appeler leur compagnon; prodigue-leur les titres, les distinctions, jamais l'argent: les honneurs les rendront plus braves, les richesses les énerveraient! Souviens-toi de cette armée de Campaniens que Léo détruisit si facilement; le luxe seul l'avait perdue. Pour le bannir de tes troupes commence par le bannir de ta cour: l'exemple du maître fait tout. C'est en agissant qu'on enseigne: sois simple dans tes habits, sois frugal dans tes repas: témoigne publiquement du mépris pour la mollesse, tu verras tous les jeunes Romains affecter les vertus de leur roi.

Mais ces vertus ne suffiraient pas sans une exacte discipline. Quelque noble que soit le centurion, qu'il obéisse à son tribun comme le dernier des soldats: et que le tribun, à son tour, ne soit pas moins soumis à son général. Apprends surtout à tes légions que tout homme qui porte une épée doit du respect à celui qui n'en a point; qu'il faut que le même guerrier soit un lion pour l'ennemi, un agneau pour le citoyen; que ce citoyen et lui sont deux

frères, dont l'un veille à la garde de la maison paternelle, tandis que l'autre vaque aux soins de la famille, et prépare sa nourriture avec celle de son défenseur.

Telle doit être ton armée: alors, si tu la confies à un général habile, si tes remparts sont en bon état, tes arsenaux bien fournis, tu obtiendras facilement la paix: tu la conserveras sans avoir besoin d'employer la politique, qui n'est jamais que la ressource du faible, ou le prétexte du méchant. Il est toujours incertain d'abuser les hommes par des paroles; il est toujours sûr de leur en imposer par des actions. Qu'un roi soit juste, loyal, incapable d'attaquer, toujours prêt à se défendre, il ne craindra point les embûches de ses voisins les plus perfides. La franchise déconcerte la ruse: c'est le combat du serpent et de l'aigle; le vil reptile a beau se replier, l'oiseau de Jupiter fond sur lui du haut de la nue, le perce de son bec terrible, et, sans être fier de sa victoire, il remonte auprès du maître des dieux.

Sois donc toujours juste envers tes voisins, toujours en état de repousser leurs injustices :

loin de troubler ton repos, ils brigueront ton alliance, Rome sera respectée, et tu pourras alors profiter des loisirs d'une paix glorieuse pour donner des lois à ton peuple.

Avant de les établir, tu te feras à toi-même un tableau de l'ordre social, tu le présenteras à tes sujets : dès ce moment les meilleures lois s'offriront à ton esprit, et seront adoptées par ton peuple avec la même facilité.

Tu te souviendras que les hommes se sont rassemblés librement en société pour se procurer des secours nécessaires à leur sécurité, aux besoins et aux consolations de la vie. Du développement de cette vérité tu verras naître tous les principes de législation.

Une subsistance facile et assurée doit être le premier effet de tes lois : c'est à l'agriculture à la donner. Tu regarderas donc la classe des agriculteurs comme la plus utile ; tu l'honoreras, tu assureras leurs propriétés, tu encourageras leurs mariages, tu rendras à l'art qui nourrit les hommes la dignité qu'il doit avoir.

L'agriculture ne peut fleurir sans les autres arts : elle les fait naître, et les récompense.

Tu les protégeras, tu les appelleras dans ton empire, et tu verras que ces arts faciliteront les travaux champêtres, en occupant, en nourrissant un grand nombre de citoyens.

Lorsque les champs et les côteaux auront donné ce qu'ils peuvent produire, il se trouvera des cultivateurs riches d'un superflu de productions qui manqueront à une autre terre. De là naîtra le commerce, que tu favoriseras, que tu laisseras toujours libre : mais tu n'oublieras jamais que le commerce, qui fait fleurir les arts, ne peut augmenter qu'en proportion des progrès de l'agriculture.

Quand tu auras établi ces trois bases fondamentales de la prospérité des Etats, l'agriculture, les arts et le commerce, tu t'occuperas des autres lois, auxquelles seront également soumis tous les ordres des citoyens. Elles seront en petit nombre, pour que chacun de tes sujets puisse les étudier : elles seront fondées sur l'amour de l'humanité, qui est la première, la plus sacrée de toutes les lois, la seule que la nature ait rédigée.

Guidé par cette règle sûre, tu mettras le faible à l'abri des violences de l'homme puissant ; tu lui donneras des soutiens pendant sa

vie, des vengeurs après sa mort. Tu régleras les droits des époux; tu leur commanderas l'union, la fidélité, la douceur, et tu permettras le divorce. Tu donneras aux pères sur leurs enfans la puissance la plus absolue: ne crains pas qu'ils en abusent; il n'est que trop de fils ingrats, il est bien peu de mauvais pères. Tu accorderas aux patriciens le droit si doux de protéger, de défendre, d'enrichir les plébéiens. Tu puniras le mensonge et l'ingratitude; tu effraieras tous les vices. Enfin tu assureras à tout citoyen l'honneur et le repos; à tout riche, son bien; aux pauvres, des ressources; à l'orphelin, des défenseurs.

O Nymphe! interrompit Numa, vous ne me parlez point de la religion: je lui dois mes premiers hommages. Cérès a daigné protéger mon enfance, Cérès me promit les leçons d'Egérie; jugez si je puis l'honorer assez. D'ailleurs c'est avec la religion que je polirai mon peuple, que j'adoucirai ses mœurs sauvages. La piété attendrit l'âme; et, pour apprendre aux hommes à s'aimer, il faut d'abord leur faire aimer les dieux. Je veux consacrer de nouveaux pontifes; je veux donner aux sacri-

fices l'appareil le plus imposant ; j'instituerai des fêtes dont la pompe auguste attirera les hommes à la religion, les unira davantage entre eux, et rendra frères dans les temples ceux qui ne sont ailleurs que concitoyens.

J'ai encore un projet, ô Nymphe ! que je tremble de vous avouer : mais, puisque vous lisez dans mon âme, vous pardonnez sans doute au motif si pur qui m'anime, au sentiment douloureux et tendre qui m'inspire ce dessein.

Egérie, je suis pénétré d'un saint respect pour les dieux : j'aimerais mieux mourir que d'abandonner leur culte, que de les offenser un seul instant. Mais il existe un être, le plus parfait, le plus aimable, le plus vertueux qui soit sur la terre, et il n'adore pas mes dieux. Cet être que j'ai perdu, que je pleure sans cesse, loin de qui je ne peux goûter ni repos ni bonheur, cet être s'appelle Anaïs. Anaïs, nom chéri qui me fait verser, en le prononçant, des larmes d'attendrissement et de douleur, Anaïs est de la religion des mages ; elle adore un seul dieu, elle honore son emblème dans le soleil et dans le feu. Le soleil et le feu sont deux de

nos divinités! Apollon et Vulcain ont droit à mon hommage: j'éleverai un temple à chacun d'eux. Je veux plus: c'est un tribut de respect et d'amour qu'il me sera bien doux de rendre à mon Anaïs: je veux instituer quatre prêtresses, dont l'unique emploi sera d'entretenir le feu sacré sur un autel consacré à Vesta. (5) Ce feu, toujours renaissant, ce feu pur et immortel, sera pour mon peuple l'emblème de la nature, pour moi l'emblème de mon amour. Les quatre vestales seront vierges: il faudra qu'elles prouvent, pour être admises, que leur vie est pure et intacte, comme l'était celle d'Anaïs. A l'exemple d'Anaïs, elles rendront un culte à ce feu dont elles seront les gardiennes; et en mémoire de cette Anaïs qu'elles représenteront à mes yeux, je porterai au plus haut degré la vénération, le respect que l'on aura pour elles: je les ferai jouir des honneurs de la royauté. J'espère, ô Nymphe! que vous me permettrez de rendre ce tendre hommage à celle que j'adore, à celle à qui je dois le peu de vertus que je possède, à celle que je ne verrai peut-être plus, mais dont le souvenir si cher ne mourra jamais dans mon cœur.

La nymphe fut quelque temps à répondre : ce silence inquiétait Numa. Il fut bientôt hors de peine. Roi de Rome, lui dit la voix, j'estime ta constance ; j'espère qu'elle sera récompensée. Je ne m'oppose point à ce que tu honores ton Anaïs ; mais je crains que tu n'en fasses trop pour elle, et que tu n'attaches trop d'importance aux cérémonies de la religion. Tu fus élevé dans un temple, Numa ; prends garde de régner en prêtre. Autant la piété élève l'homme qui sait lui donner de justes bornes, autant elle rend petit celui qui la pousse trop loin. Les cœurs tendres y sont sujets ; et les malheurs de l'amour rendent ce danger plus grand. Ta raison doit l'éviter : elle doit te dire qu'un roi religieux peut être un grand homme ; mais qu'un roi superstitieux ne l'est jamais.

Je suis loin de te prêcher l'ingratitude et l'oubli des dieux. Honore-les, Numa, tu le dois : mais honore-les en servant les hommes. Laisse à la piété mal éclairée les puériles pratiques qu'elle seule a inventées ; observe de ta religion les grands préceptes qu'elle enseigne.

C'est à Cérès surtout que tu veux marquer ta reconnaissance? Va parcourir les campagnes, vêtu comme un laboureur; mêle-toi parmi ceux qui te croiront leur frère; parle leur des lois de Numa; informe-toi des abus, des suites funestes qu'elles peuvent avoir; critique les pour y encourager les autres, et retiens mieux le peu de mal qu'on en pourra dire que les nombreux éloges qu'on en fera.

Visite la chaumière du pauvre; juge par tes yeux de ses besoins: caresse l'enfant demi-nu qui pleure auprès de sa mère malade; console son père affligé: fais leur espérer des secours du ciel ou du roi; et, de retour dans ton palais, envoie leur du pain, des habits, du blé pour ensemencer leur terre.

Voilà le moyen d'honorer Cérès; voilà ce qui la flattera plus que le sang de mille genisses. Ta piété sera bientôt récompensée: les moissons couvriront la terre; les villages seront repeuplés; l'abondance régnera dans les campagnes; les troupeaux nombreux et mugissans rempliront les vertes prairies; la plaine retentira de chants de joie; et les bergers, les laboureurs, riches, tranquilles, heureux

par tes soins, ne se livreront jamais au sommeil sans avoir prié les dieux de conserver leur bon roi.

Ainsi parle la nymphe. Numa transporté s'écrie: O ma divinité tutélaire! ô vous à qui je devrai mon bonheur et le bonheur de tout mon peuple! par quelle fatalité, par quel arrêt cruel votre présence m'est-elle interdite? Vous qui me comblez de bienfaits, vous qui m'honorez d'un intérêt si tendre, me priverez-vous toujours du plaisir si doux de contempler ma bienfaitrice? vous couvrirez-vous sans cesse à mes yeux de ce voile impénétrable?

Numa, répond aussitôt la voix, ne cherche pas à lever ce voile; tu me perdrais sans retour. Mais suis mes conseils; mets tout en usage pour assurer la félicité de ton peuple; et je te promets, oui, je te jure, par le souverain des cieux, que, le jour où tu seras le plus grand des rois, tu connaîtras, tu verras Egérie.

Après avoir dit ces mots, la voix ne répond plus aux questions, aux actions de grâces de Numa.

Le roi de Rome, impatient de profiter des leçons de la nymphe, retourne les méditer

dans son palais ; et, dès le lendemain, il s'occupe de se former un conseil.

Il le compose des patriciens les plus éclairés, les plus vertueux ; il y joint un nombre égal de plébéiens ; et quand l'ordre de la noblesse lui témoigne sa surprise de se voir ainsi mêlé avec le peuple : Sénateurs, leur répond Numa, ce mélange ne vous est pas importun dans les batailles, il m'est utile dans mon conseil. Ici je compte m'occuper bien plus du peuple que des nobles : j'ai donc besoin que les principaux du peuple puissent y défendre ses droits. J'ai besoin que ces sages conseillers, qui n'auront pas vécu à ma cour, me parlent avec la franchise, avec la rudesse même dont un sénateur courtisan n'a pas l'usage ; je veux, si mon orgueil ou mes flatteurs me trompent sur le bonheur de mes sujets, que ces plébéiens me disent : Roi de Rome, ne les crois pas, nous connaissons des malheureux.

Aidé par ce conseil, que préside le vieux Métius, Numa prend d'abord des mesures pour éteindre cette haine des Romains et des Sabins, capable seule de détruire le bonheur public. Pour fondre ensemble les deux na-

tions, il divise par tribus tous les habitans de Rome. Dès ce moment, chacune de ces classes, également composée de Romains et de Sabins, quitte l'esprit de parti pour ne connaître que l'amour de la patrie. Le sage Numa, qui oppose ainsi l'intérêt commun à l'orgueil national, voit bientôt les factions s'éteindre, et les deux peuples n'en faire qu'un seul.

Alors il élève un temple à la Concorde, un autre à la Bonne-Foi, à la Clémence, à la Justice : il fait honorer le dieu Terme, comme le symbole des propriétés : il dresse un autel à la Bienveillance universelle, cette première des vertus, cette source de toutes les autres.

Dévoré de l'amour de son peuple, toujours levé dès l'aurore, pour découvrir la source d'un mal, ou méditer un établissement utile, il travaillait seul jusqu'à l'heure de son conseil. Là, il soumettait aux lumières de ses amis les vues que son esprit, et surtout son cœur, lui avaient fournies : il les discutait en simple sénateur. Mais quand sa conviction intime n'était pas ébranlée par les raisons d'un avis contraire, il les décidait en monarque.

Sans se piquer de posséder le talent d'ad-

ministrateur, il avait une maxime qui rarement l'égarait: c'était de se mettre à la place de tous ceux dont il s'occupait. S'il faisait une loi qui intéressât les laboureurs, il se supposait laboureur: Que demanderais-je à mon roi, se disait-il? d'assurer ma propriété, de protéger mon travail, de me défendre contre l'ennemi et contre le citoyen puissant. Pour jouir de ces avantages, il est juste que je donne une partie de la moisson que mes sueurs ont fait naître; mais il faut qu'il m'en reste assez pour nourrir ma femme, mes enfans, et pour ensemencer de nouveau ma terre. Quand Numa s'était dit ces paroles, il commençait son édit. Les laboureurs en étaient contens.

Si son conseil lui proposait la guerre, il se faisait rendre un compte exact des dépenses qu'elle coûterait, des avantages qu'elle pourrait produire. Ensuite il calculait tout ce qu'il pouvait faire avec ce même argent; les canaux ouverts, les marais desséchés, les landes mises en culture: il comparait ces biens certains avec celui d'une victoire toujours douteuse, et faisait rougir par cette simple comparaison ceux qui avaient pu balancer.

Numa, sans leur reprocher leur erreur, se contentait d'ajouter : Je ne vous parle pas du sang humain ; il est d'un prix trop au dessus de l'or.

Après avoir employé la plus grande partie du jour à régler ces grands objets, et à rendre la justice, le roi partageait son frugal repas avec les plus sages, les plus anciens des sénateurs. Ensuite il allait porter secrètement des secours à quelque infortuné. Ces dons n'étaient jamais pris sur le trésor public ; le généreux Numa en était avare, même pour soulager les malheureux : Ce sont mes plaisirs, disait-il, l'Etat ne doit pas les payer. Mais il employait aux bonnes actions l'argent destiné à l'entretien des gardes qu'il n'avait point, aux dépenses de sa table qu'il avait réglée, de ses habits qu'il ne renouvelait pas souvent.

Ainsi les occupations de l'homme sensible le délassaient des fonctions de roi ; et, tous les soirs, quitte envers lui-même, il allait rendre compte à Egérie de tout ce qu'il avait fait ; il allait chercher dans sa conversation des lumières pour le lendemain.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME.

Hersilie, accompagnée de plusieurs rois, vient assiéger Numa dans Rome. Arrivée de Camille et de Léo, qui amènent un prisonnier. Expédition nocturne de Léo. Les Marses viennent au secours des Romains. Les deux armées sont en présence. Discours de Numa. Il désarme ses ennemis. Mort d'Hersilie. Paix générale. Numa ferme le temple de Janus. Il retrouve Anaïs, et devient son époux.

Tant de soins, tant de peines pour rendre les Romains heureux, ne soulageaient guère les maux de leur roi : Numa, loin de ce qu'il aimait, était le seul à plaindre dans ses Etats. Il avait envoyé chez tous les peuples de l'Italie s'informer de Zoroastre et d'Anaïs ; nulle part on n'en avait appris de nouvelles : le brave Léo ne revenait point ; le temps s'écoulait. Le triste Numa, seul au milieu d'un peuple qui l'adorait, pleurait sa maîtresse, regrettait son ami, et redoutait Hersilie.

Cette fougueuse amazone ne tarda pas à manifester sa fureur. Tout à coup des tourbillons de poussière s'élèvent du côté du La-

tium. Ces nuages se dissipent; et l'on voit reluire des forêts de lances. Un bruit sourd, mêlé de cris d'hommes, de hennissemens de chevaux, de retentissement de boucliers, vient en croissant; semblable aux aquilons fougueux, quand, échappés de leurs antres profonds, précédés d'un long mugissement, suivis des tempêtes et du ravage, ils arrivent en déracinant les arbres et les rochers.

Bientôt du haut des murs de Rome se distinguent des milliers de combattans. Les premiers sont les Rutules, entièrement couverts de fer, armés de longues javelines dont les pointes acérées se réunissent au premier rang. Serrés les uns contre les autres, les boucliers pressent les boucliers, les casques touchent les casques; leurs aigrettes flottantes ressemblent aux épis d'un champ. Le fier Turnus est à leur tête. Turnus, le digne petit-fils du héros dont il porte le nom, se réjouit d'aller combattre les descendans des Troyens. Epris des charmes d'Hersilie, il s'est engagé, par serment, à lui livrer Numa prisonnier.

Après eux viennent les Campaniens, faible troupe, mais nombreuse, guidée par le même

roi que Léo prit dans Auxence. Les Volsques paraissent ensuite, sans autres armes que leurs arcs ; ils sont commandés par le brave Arisbée ; Arisbée, de qui les jeux sont d'attacher ensemble deux colombes, de les faire voler dans les airs, et de couper avec sa flèche, sans blesser les oiseaux, le cordon qui les retient.

Les Hirpins, armés de massues, couverts de peaux de bêtes, s'avancent, sans garder de rang. Jadis vaincus par Romulus, ils n'obtinrent de lui la paix qu'en laissant élever au milieu de leur pays une forteresse imprenable, occupée par les Romains. Brûlant de venger cet outrage, ils ont tenté, mais en vain, de s'emparer de la forteresse : c'est sur Rome même qu'ils veulent se venger. Ce peuple farouche est conduit par un Marse plus farouche encore ; le terrible Aulon, le descendant de Cacus, est à leur tête. Aulon brûle pour Hersilie : jaloux de la gloire de Léo, qu'il croit dans Rome auprès de Numa, il a défendu à ses guerriers d'attaquer ces deux ennemis qu'il se réserve pour lui seul.

Les Vestins ferment la marche. Ces peuples, couverts de boucliers blancs, ne com-

battent qu'avec la fronde. Leurs cuirasses noires, leurs barbes hérissées, inspirent la terreur. Le père de Camille, le vieux Messape est toujours leur roi. Depuis qu'il a perdu sa fille, entièrement livré aux Hirpins ses alliés, il dépend d'eux; et, sans s'intéresser à Hersilie, il la sert dans une guerre qu'elle seule a suscitée.

Au milieu de cette armée, la fille de Romulus se distingue comme un palmier parmi de jeunes arbustes. La tête couverte d'un casque brillant ceint d'un diadème d'or, elle tient dans sa main droite deux javelots, et porte à son bras gauche ce bouclier, présent de Cérès, gage assuré de la victoire, que Numa laissa dans ses mains. Cette superbe amazone, sur un char traîné par des chevaux noirs, va, vient, vole dans tous les rangs, sourit à l'un, reprend l'autre, encourage le moins hardi, enflamme encore plus le téméraire; et montrant les remparts de Rome: Amis, dit-elle, voilà mon bien, voilà mon héritage; faites-le-moi rendre, je vous restitue toutes les conquêtes de mon père. Quant à mon cœur et à

ma main, je jure qu'ils seront le prix de la tête de Numa.

Elle dit: le farouche Aulon se plaint qu'une si grande conquête soit trop facile. Turnus sourit de l'orgueil du barbare, lui jette un coup-d'œil dédaigneux, et lance sur la princesse un regard d'amour, tandis que le Volsque Arisbée, qui voit avec indifférence les appas de la fière Hersilie, s'applaudit d'être le seul qui ne combatte que pour la gloire.

Cette nombreuse armée s'étend dans la plaine, approche de Rome, et campe non loin des murailles. La consternation se répand dans la ville: les habitans des campagnes, suivis de leurs familles en pleurs, chargés de ce qu'ils ont pu sauver, arrivent de toutes parts; les vieillards, les femmes remplissent les temples; les enfans poussent des cris douloureux, les citoyens cherchent des armes; les soldats craignent d'en manquer; tout le peuple, alarmé à la vue de tant d'ennemis, n'espère plus que dans son roi.

Numa, qui a tout prévu, devient plus tranquille à l'aspect du danger: il a des vivres, des armes, des troupes braves et nombreuses.

Soigneux de ne pas les fatiguer, il leur épargne les gardes inutiles, ménage leurs forces, veille sur leurs besoins, dissipe l'effroi général. Sûr des mesures qu'il a prises, il ne se plaint que de l'absence de Léo, et de ce que les ennemis lui ferment le bois d'Egérie.

Réduit à ses seuls conseils, comme il méditait au milieu de la nuit les moyens de jeter la division parmi ses nombreux adversaires, on vient l'avertir que trois guerriers, arrêtés aux portes de Rome, demandent à être introduits : Numa ordonne qu'on les amène. A peine les a-t-il envisagés, que, reconnaissant Léo, il s'élance dans ses bras en poussant un cri de joie : O mon frère ! je te revois ! où est-elle ? où la trouverai-je ? suis-je condamné à la pleurer toujours ?

Mes recherches ont été vaines, lui répondit Léo après un tendre embrassement : j'ai parcouru tout le midi de l'Italie, je n'ai pu découvrir les traces de Zoroastre ni d'Anaïs. Mais j'ai appris le danger qui te menace ; j'ai vu les peuples se réunir pour venir t'assiéger dans Rome, et j'ai volé à ton secours. L'espoir de te faire des alliés m'a donné la hardiesse

de me présenter chez le peuple marse : j'ai osé le rassembler.

Citoyens, leur ai-je dit, vous m'avez banni; mais le désir de vous être utile l'emporte sur le danger de paraître ici malgré vos lois. Vous êtes amis ou ennemis des Romains : voici l'instant de les accabler, ou de vous les attacher pour toujours. La fille de Romulus, de ce barbare agresseur qui vint nous attaquer dans nos foyers, soulève tous les peuples contre Rome, contre ce juste Numa qui fut le premier à solliciter pour vous une paix honorable. En vous joignant à la fille de Romulus, vous romprez un traité solennel, vous manquerez à la reconnaissance, à l'honneur ; mais vous ferez peut-être une guerre utile. Peut-être aussi vous sera-t-il plus utile encore de demeurer généreux, de secourir Numa. Ce monarque, sauvé par vous, vous rendra le pays des Auronces, vous donnera le droit de citoyens romains, vous regardera comme des frères. Celui que vous trouvâtes juste et bon quand vous étiez ses ennemis, que sera-t-il pour des libérateurs ? Marses, dans cette occasion, comme presque toujours, le parti de

l'honneur se trouve le plus avantageux. Choisissez cependant : joignez-vous à une foule de barbares conduits par la fille de votre plus cruel ennemi, déjà noircie de plusieurs crimes, et qui plonge le poignard dans le sein de sa patrie : ou bien volez au secours du plus juste, du meilleur des rois, d'un héros qui fut mon vainqueur, et qui défendit vos droits dans le traité de paix qui vous lie encore.

A peine ai-je dit ces paroles, que toute l'assemblée s'est écriée : Marchons au secours de Numa, et que Léo nous commande.

Non, non, leur ai-je dit, peuple sensible, mais inconstant, qui m'aimez et qui m'avez banni, je ne puis être votre chef. Cet honneur doit regarder un Marse : depuis que Numa est roi de Rome, je suis devenu Romain. Mais quand la protection des dieux me fit rompre ce peuplier auquel vous aviez attaché le commandement, l'arbre fut ébranlé par quatre concurrens qui valaient mieux que moi sans doute. Deux d'entre eux, Liger et Penthée, ont succombé dans les combats ; Aulon commande les Hirpins ; le vieux Sophanor n'est plus : mais il vous reste le vaillant Astor,

l'aimable disciple d'Apollon. Astor s'est signalé dès son enfance. Sa jeunesse seule vous fait balancer: mais sa gloire a devancé son âge, sa jeunesse est un mérite de plus. Marses, que le brave Astor devienne votre général: Apollon, dont il est l'ami, guidera lui-même votre armée. Pour moi, mon impatience ne me permet pas d'attendre le départ de vos guerriers; je cours à Rome annoncer à Numa que les Marses sont toujours les plus généreux des peuples.

Mille cris m'ont interrompu. Le jeune Astor s'est élancé dans mes bras: je l'ai présenté aux Marses; j'ai soutenu le bouclier sur lequel on l'a proclamé. Certain que ce général allait voler à ta défense, j'ai précipité mes pas pour arriver avant lui, pour disputer aux Sabins mêmes le plaisir de s'exposer pour toi.

A ces mots, Numa se jette de nouveau dans le sein de son frère; il ne peut plus s'en arracher. Mais la belle Camille ôte son casque, et s'approche du roi de Rome, en se plaignant d'être méconnue. Numa s'écrie, saisit sa main, la couvre de baisers et de larmes: ses yeux, pleins d'une douce joie, errent à la fois sur

Camille, sur Léo, quand celui-ci, faisant avancer un jeune guerrier venu avec eux, le conduit aux pieds de Numa, à qui cet étranger présente son épée.

Le roi, surpris, l'envisage : ses traits ne lui sont pas inconnus ; mais il ne peut se rappeler où il a vu ce jeune homme. Tu as donc oublié, lui dit Léo, le fils du roi de Campanie, qui abandonna le commandement de l'armée de son père pour devenir centurion dans celle de Romulus, et qui depuis fut livré aux Marses comme otage de la paix. Le roi de Campanie a mal observé le traité; les Marses t'envoient son fils : c'est un prisonnier que je t'amène.

C'est un ami, s'écria Numa en tendant la main au prince de Capoue, et un ami qui me sera cher, quoique son père se soit joint aux autres rois qui m'assiègent dans ma capitale.

Alors Léo demande des détails sur cette armée d'alliés ; il brûle d'être au lendemain pour faire quelque action d'éclat. Mais Numa soupire et baisse les yeux, en lui rappelant qu'Hersilie est maîtresse du bouclier sacré qui assure la victoire à son possesseur. Tant

que ce bouclier sera dans ses mains, Numa ne veut point tenter le sort des batailles. Léo lui-même approuve sa prudence, et termine cet entretien qui faisait rougir son ami. Le roi conduit Camille et son époux dans le plus bel appartement du palais ; il remet Capis à ses officiers ; et, plein de joie, il va se livrer au sommeil.

Dans ce moment, l'amitié vient inspirer à Léo le projet le plus hardi ; mais il le cache à Camille ; il craint qu'elle ne veuille en partager les périls. Aussitôt qu'elle est endormie, Léo se lève d'auprès d'elle, reprend en silence sa peau de lion, s'arme de sa massue, et marche d'un pas léger vers une des portes de Rome : elle s'ouvre devant lui. Seul dans la campagne, il regarde, il découvre le camp des ennemis et les feux déjà presque éteints de leurs gardes avancées. Il examine par quel côté il pourra le moins être aperçu ; mais la lune, de son char brillant, répand une trop grande lumière. Léo tombe à genoux devant l'astre des nuits :

O Phœbé! dit-il, je t'invoque ; daigne modérer ton éclat. Tu ne favoriseras point un

dessein coupable : ce n'est pas un amant téméraire qui veut surprendre l'objet de ses feux ; ce n'est pas même un guerrier conduit par l'amour de la gloire. Non, chaste déesse, un sentiment plus noble m'anime ; c'est la sainte et pure amitié. Je vais reprendre le bien d'un ami ; je vais réparer la faute que lui fit commettre l'Amour ; l'Amour, ce dieu cruel, dont tu fais gloire d'être l'ennemie. O déesse ! ma cause est la tienne ; c'est celle de la vertu.

Sa prière est à peine achevée, que la lune, s'enveloppant de nuages, cache son disque d'argent. Encouragé par ce présage, le héros marche vers le camp. Il parvient aux premières gardes, qui, à sa taille, à sa massue, le prennent pour un Hirpin. Léo sait leur langue ; il passe sans obstacle. Il pénètre au milieu du camp, où les soldats, accablés par le sommeil, par le vin, dorment étendus pêle-mêle auprès de leurs armes et de leurs chars. Il était facile d'en égorger un grand nombre ; mais ils ne se défendaient pas : ce carnage était impossible à Léo.

Léo n'éprouve ni fureur ni crainte : il re-

connaît Aulon étendu sur la terre, la tête appuyée sur son bouclier ; sa hache énorme était auprès de lui. Un songe funeste l'agitait ; sa langue balbutiait les noms de Léo et de Numa, qu'il accompagnait d'imprécations. Par un mouvement involontaire, le héros lève sa massue ; mais, la baissant aussitôt, il se contente d'emporter la hache du féroce Aulon.

Enfin il distingue la tente d'Hersilie, si mal gardée par ses défenseurs : il y pénètre d'un pas assuré. La fille de Romulus était livrée au plus profond sommeil. Plus occupé du bouclier que de contempler la princesse, Léo cherche des yeux ce trésor que l'obscurité lui dérobe. Tout à coup la lune sort de derrière les nuages ; ses tremblans rayons vont se réfléchir au milieu du bouclier d'or. Léo s'en saisit aussitôt. Chargé de cette précieuse dépouille et de la hache d'Aulon, il reprend le même chemin qu'il a parcouru, traverse une seconde fois le camp, et franchit les dernières gardes sans rien trouver qui l'arrête.

Déjà il est en sûreté ; déjà, plein de joie, il rend grâces à Phœbé, à la Nuit, à tous les dieux, lorsque des cris et un bruit d'armes se

font entendre derrière lui. Le crépuscule du jour commençait à poindre. Léo, surpris, écoute, regarde : il voit une femme armée d'un arc, fuyant devant une troupe de Rutules qu'elle arrête d'espace en espace, en les menaçant de sa flèche.

Le cœur de Léo devine que c'est Camille, avant que ses yeux l'aient reconnue. Il court, il l'appelle, il la joint. Il remet dans ses mains le bouclier sacré ; il s'élance sur les Rutules, les atteint à la fois de sa hache et de sa massue, revole à sa bien-aimée, la rassure, l'environne, l'entraîne vers les murs de Rome, et retourne encore immoler ceux qui l'approchent de trop près. Ainsi le sanglier, poursuivi par une troupe de chiens courageux, fuit, et revient sans cesse blesser celui qui dépasse la meute.

Mais les Rutules intimidés appellent leurs compagnons. Le camp se réveille, on s'arme, on accourt de toutes parts. Une troupe d'Hirpins s'avance pour envelopper Léo, tandis qu'un escadron volsque va lui couper le chemin de Rome. Léo s'arrête ; toujours auprès de Camille qui le couvre malgré lui du bou-

clier d'or, toujours faisant face à la fois et aux Rutules et aux Hirpins, il change tout à coup de route, prend un détour, gagne le Tibre. Les ennemis, croyant sa perte assurée, jettent des cris de joie. Ils resserrent le demi-cercle qu'ils forment autour de lui, ils se rapprochent peu à peu, ils vont enfin presser les fugitifs entre leurs lances et le fleuve, quand Léo, parvenu sur le bord, fait voler d'un bras vigoureux, jusque sur la rive opposée, sa massue et la hache d'Aulon; il prend Camille dans ses bras, jette un coup-d'œil fier à ses ennemis immobiles, s'élance au milieu des ondes, et, malgré leur rapidité, malgré les flèches des Volsques, il aborde, reprend ses armes, et continue son chemin vers Rome.

A peine est-il hors de danger, que ce héros si terrible n'est plus que l'amant le plus tendre. Pardonne, ô ma chère Camille! Pardonne, s'écrie-t-il, si j'ai pu te cacher un secret: ton amour m'en a bien puni. J'exposais sans ton aveu des jours qui ne sont qu'à toi; tu m'as fait trembler pour les tiens: mon crime est assez expié. Ingrat, lui répond Camille, tu as pu penser que j'attendrais ton retour!

tu as pu croire que ma tendresse se contenterait de vaines larmes! Des soldats moins cruels que toi m'ont indiqué la trace de tes pas, m'ont ouvert la même porte par où tu t'étais échappé; et, seule, dans les ténèbres, en présence du camp ennemi, je n'ai senti d'autre crainte que celle de ne pas te retrouver.

Tels sont les reproches que se font ces tendres amans: les dangers qu'ils ont courus augmentent, s'il est possible, le sentiment qui les unit; la conquête du bouclier d'or ajoute à leur félicité. Ils rentrent dans Rome aux premiers rayons du jour, et vont attendre le réveil du roi pour lui présenter le bouclier sacré.

Quels furent les transports de Numa! il ne peut ni les contenir ni les exprimer. Il embrasse mille fois Léo, il est aux genoux de Camille: Que ne vous dois-je pas, leur dit-il; vous sauvez mon trône et ma gloire? Ah! mon trône est à vous, ainsi que mon cœur; c'est à vous de régner sur Rome comme vous régnez sur Numa.

Il assemble aussitôt son peuple pour lui montrer le bouclier sacré, pour l'instruire de

ce qu'a fait Léo. Il le déclare sur-le-champ général des troupes romaines. A l'instant où mille acclamations confirment ce digne choix, les sentinelles des remparts annoncent l'armée des Marses.

Astor, le jeune Astor, a trompé l'ennemi: il a remonté le Tibre, qu'il a passé vers sa source; et, par une marche savante, il arrive sous les murs de Rome, du côté de l'Etrurie, le seul dont les assiégeans ne sont pas maîtres.

Numa fait ouvrir ses portes, et court au-devant de ses alliés. Astor entre dans la ville à la tête de dix mille hommes: il n'a pas plus tôt aperçu le roi, que, s'avançant à sa rencontre, il va lui jurer obéissance et amitié. Le roi l'embrasse avec tendresse; le peuple pousse des cris de joie. Tandis que Numa conduit Astor dans son palais, chaque citoyen s'empresse de recevoir un guerrier marse et de le traiter comme un frère.

Cependant Hersilie et Aulon, furieux d'avoir vu cette armée de l'autre côté du Tibre entrer paisiblement dans Rome sans qu'ils aient pu troubler sa marche, honteux, humiliés qu'un seul guerrier soit venu leur ravir, à l'un

son bouclier, à l'autre sa hache, Hersilie et Aulon, pressés par un égal désir de vengeance, veulent donner l'assaut, et crient à la fois: Aux armes! Les Volsques, les Hirpins, les Campaniens, les Rutules, les Vestins, obéissent. Toutes les troupes sortent du camp, se forment par bataillons, et, portant de longues échelles, marchent vers les remparts, précédés de balistes et de catapultes.

Numa, instruit de cette attaque, ne s'effraie pas du péril. Aussi tranquille au moment d'un combat que lorsqu'il sacrifie aux dieux, il ordonne à Léo de sortir dans la plaine à la tête des Romains: Astor reçoit les mêmes ordres. Numa veut que le prince de Campanie soit au milieu des bataillons marses: il demande que la belle Camille se tienne au centre des bataillons romains; il défend surtout à ses deux généraux de laisser tirer une seule flèche. Ensuite il se revêt de ses ornemens royaux, ceint sa tête d'un diadème, prend dans sa main un sceptre, une branche d'olivier, et, précédé de ses licteurs, il marche au milieu des deux armées.

Les ennemis, surpris de ce spectacle, s'ar-

rêtent rangés en bataille pour attendre les Romains: ceux-ci, arrivés à la portée du trait, forment un front à peu près égal à celui de leurs adversaires. Déjà de part et d'autre les arcs sont bandés, les glaives tirés; Tisiphone, au milieu de l'intervalle, agite ses serpens et attend le signal.

Mais le roi de Rome s'avance, en élevant sur sa tête le rameau d'olivier. Ses hérauts crient et demandent que l'on écoute Numa. Ses paroles sont répétées par mille bouches. Malgré les efforts d'Hersilie et d'Aulon, le roi des Vestins et celui de Campanie, les chefs des Volsques et des Rutules s'approchent du monarque romain. Aulon est forcé de les suivre; Hersilie elle-même vient entendre, en frémissant de rage, ce que Numa ose proposer.

Princes, héros qui m'écoutez, leur dit Numa d'une voix douce, mais assurée, pourquoi me faites-vous la guerre? Ai-je ravagé vos Etats? ai-je enlevé vos femmes ou vos filles captives? ai-je manqué à des traités? que me voulez-vous? que demandez-vous?

Que tu descendes d'un trône usurpé, s'écrie

Aulon; que tu rendes à la fille de Romulus l'héritage de Romulus. C'est pour elle que nous avons pris les armes; nous venons la rétablir et la venger.

Aulon, lui répondit Numa, ce diadème que tu veux m'arracher ne fut ni demandé ni désiré par moi. Il m'en coûte assez pour l'avoir accepté: mais les dieux ont parlé; j'ai obéi. Ce peuple m'a fait son souverain: Romulus lui-même n'avait pas d'autre titre. A Rome, le trône appartient à celui que la nation choisit: il est héréditaire chez les Sabins, qui composent aujourd'hui la moitié du peuple romain. Par une suite de crimes, que je ne veux point rappeler ici, je suis le dernier des princes sabins. Ainsi l'ordre des dieux, le vœu du peuple, le sang, les lois m'appellent au trône. Vous seuls comptez pour rien ces droits; et vous venez m'assiéger dans mes murs, sans m'avoir seulement déclaré la guerre. Loin de m'en plaindre, je vous en remercie: vous avez mis de mon côté la justice, vous m'avez assuré les dieux.

Rois de l'Italie, je vous estime: il dépend de vous que je vous aime; mais jamais je ne

vous craindrai. Vous voyez cette armée de Romains aussi nombreuse que toutes les vôtres réunies; vous voyez ces braves Marses qui, venus à mon secours, ont trompé votre vigilance. Voilà de quoi repousser la force par la force. Je peux perdre plusieurs batailles, et vous arrêter encore des années devant mes murs: si vous êtes vaincus une seule fois, il ne vous reste plus de ressource. Ne pensez pas que les Marses soient les seuls peuples que je saurai vous opposer; les Etrusques, les Apuliens, les peuples de la Ligurie, vont arriver dans peu de jours. Attaqués à la fois par tant de nations réunies, vous ne pourrez leur résister; vous périrez tous: les Vestins seuls seront épargnés. De tout temps les Marses et les Vestins furent frères; je les regarde comme mes alliés: je leur jure ici, en votre présence de ne jamais les traiter en ennemis.

A ces paroles, Aulon, Turnus, Arisbée, regardent le vieux roi des Vestins: la défiance est peinte sur leurs visages. Numa, qui a déjà réussi à mettre la division parmi eux, continue dans ces termes:

Hélas! je pleurerais le premier sur une

victoire qui causerait la perte de tant de peuples ; je baignerais de mes larmes des lauriers teints de votre sang. Rois, mes collègues, je ne veux que la paix ; et, sans avoir été vaincu, avec la certitude même de vaincre, je vous la propose avantageuse. Vous, Hirpins, je vous remets la forteresse que Romulus fit élever au milieu de votre pays : ce fut une injustice ; je mets ma gloire à la réparer. Vous, Volsques et Rutules, je vous offre mon alliance et les droits de citoyens romains. Vous, roi de Campanie, qui avez oublié si vite votre dernière guerre avec les Marses, je vais vous remettre votre fils que vos ennemis m'ont livré. Vous, roi des Vestins, qui pleurez depuis si long-temps une fille que vous croyez ensevelie dans les ondes, je vais vous rendre votre Camille. Venez, Camille et Capis, venez embrasser vos pères.

A ces mots, Camille et Capis se jettent dans les bras du roi des Vestins et du monarque de Capoue. Ces deux vieillards ne peuvent en croire leurs yeux : ils versent des larmes de joie, ils tiennent serrés contre leurs cœurs les enfans qu'ils n'espéraient plus voir.

Combattez à présent contre moi, leur dit Numa: déjà ma cause était juste; j'ai voulu qu'elle le fût encore plus. Vous n'étiez que des agresseurs, je vous force d'être des ingrats; combattez, si vous le voulez.

Pour toute réponse, les deux rois tombent à ses pieds, et embrassent ses genoux. Le brave Turnus, le sage Arisbée, lui tendent la main en criant: La paix! Tous les soldats répètent: La paix!

Aulon seul, Aulon veut parler; mais Léo se précipite vers lui: Si la soif du sang te dévore, lui dit-il, me voici: je te rends ta hache, que j'ai prise pendant ton sommeil. Aulon, terrassé par ces paroles et par l'ascendant du magnanime Léo, Aulon le regarde et se tait. Hâte-toi, lui dit le héros: mon cœur frémit à l'idée de tremper mes mains dans le sang d'un Marse; renonce à ta patrie, ou accepte ma foi. Mon choix est fait, lui dit Aulon; et il met sa main dans la sienne.

Dès ce moment, plus d'obstacles à la paix; des cris de joie s'élancent de toutes parts; les deux armées, quittant leurs rangs, commencent à se mêler, quand la fougueuse Hersilie,

qui jusqu'alors avait espéré dans Aulon, Hersilie, hors d'elle-même, les yeux ardens, pâle de fureur : Lâches, s'écrie-t-elle, ingrats, perfides amis, qui cédez à de vaines paroles, qui trahissez la cause des rois, ne pensez pas me voir complice de votre infamie. Et toi, Numa, toi que j'abhorre autant que je t'adorai, je ne puis trouver d'expression plus forte, reçois mes funestes adieux : puisse l'amour te faire sentir tous les tourmens que tu m'as causés ! puisses-tu pleurer sur le trône le chagrin de n'y pouvoir placer l'indigne objet que tu me préfères ! puisse ce peuple romain qui t'a fait roi devenir le plus terrible ennemi du nom de roi, le poursuivre par toute la terre, après avoir chassé de ses murs toi ou tes indignes successeurs ! puissent enfin les noires Euménides te persécuter sans relâche, te présenter sans cesse le cadavre de Tatia expirante par mes poisons, et surtout celui d'Hersilie mourante sous le poignard que ta main barbare conduit ! En prononçant ces derniers mots, elle enfonce jusqu'à la garde son épée dans son cœur. On accourt, on s'empresse :

il n'est plus temps : elle ne respire plus, et la fureur est encore peinte sur son visage glacé.

Numa la plaint : il donne des ordres pour qu'on lui rende les honneurs funèbres avec le respect dû à son rang. Tandis que le bûcher se prépare, le roi de Rome immole des victimes, jure la paix aux conditions qu'il a offertes, et rentre dans sa capitale entouré de tous ces rois qu'il a vaincus par la justice.

Numa les conduit au Capitole, où ils font un sacrifice à Jupiter. Là, il propose d'établir une ligue qui assure à jamais la paix et la liberté de l'Italie. Tous ces rois, remplis de respect pour la vertu de Numa, veulent qu'il soit seul leur arbitre. Numa discute les droits de chacun d'eux, compense les sacrifices, en fait lui-même, rédige le traité, et tous le signent avec joie. Ces nouveaux alliés du roi de Rome, se disposent à partir, comblés de ses dons, certains de sa foi, et pénétrés pour lui de la plus tendre vénération.

Le monarque de Capoue retourne dans ses Etats avec son fils, qui est devenu un héros chez les Marses. Le roi des Vestins ne peut en-

gager sa fille à le suivre dans Cingilie : Camille a renoncé au trône : elle veut demeurer à Rome avec Léo, avec Numa ; et le bonheur dont elle jouit suffit pour rendre heureux son père. Les Volsques, les Hirpins, les Rutules, satisfaits sur les injustices qu'ils reprochaient à Romulus, reprennent la route de leur pays en bénissant le nom de Numa. Les Marses, chargés de présens, remis en possession du pays des Auronces, retournent à Marrubie : Astor ne quitte pas sans regret son vertueux allié. Enfin le peuple romain, qui voit finir cette guerre sans qu'il en coûte le sang d'un seul citoyen, bénit et adore son roi.

Le sage Numa, qui vient d'assurer la paix à l'Italie, se hâte d'aller fermer solennellement le temple de Janus : sous Romulus, il resta toujours ouvert. Les portes d'airain crient sur leurs gonds rouillés ; l'on ne peut les forcer à se joindre.

Numa tombe à genoux devant la divinité : O Janus ! s'écrie-t-il, toi qui régnas dans l'Italie par la justice et par la paix, protège mes desseins pacifiques. Ferme ce temple terrible : notre cœur sera l'asile où nous t'adore-

rons désormais ! Je saurai te rendre un nouvel hommage : jusqu'à présent notre année a commencé par le mois consacré à Mars ; je réforme cette année mal calculée à plus d'un égard. J'y ajoute deux mois, et le premier de tous sera le mois de Janus : il est juste que le dieu de la guerre cède le pas au dieu de la paix.

Il dit. Les portes du temple tournent d'elles-mêmes sur leurs gonds, et se ferment avec un bruit épouvantable.

Numa consacre ensuite le bouclier d'or qui assure à jamais aux Romains la victoire sur tous les peuples ; il institue, pour le garder, des prêtres qu'il nomme Saliens.

Après ces soins pieux, il se dispose à retourner au bois d'Egérie : il mène avec lui Camille et Léo. Mais la crainte de déplaire à la nymphe lui fait laisser ces tendres amis à quelque distance de la fontaine.

A peine arrivé, il invoque Egérie ; il se plaint du long temps qui s'est écoulé depuis qu'il ne l'a entendue, et lui rend compte de tout ce qu'il a fait. Etes-vous contente, ajoute-t-il d'un ton timide et modeste ? Oui, répond la voix, je le suis ; et, dès ce jour, je te re-

garde comme le plus grand des rois. Tu as rempli mes espérances ; c'est à moi de remplir mes sermens : connais enfin Egérie.

A ces mots, elle sort du bois ; et Numa reconnaît Anaïs. Il reste immobile de surprise : son œil est fixe, sa bouche ouverte, ses bras demeurent tendus. Tout à coup, poussant des sanglots, il tombe aux genoux d'Anaïs, il fait de vains efforts pour parler, il ne peut que verser des larmes.

Relève-toi, lui dit Anaïs : je ne suis point la nymphe Egérie, je suis une simple mortelle ; et les honneurs de la divinité me seraient moins chers que le titre de ton amie. Tu m'avais raconté le songe que tu fis à la fontaine de Pan, l'espérance que tu conservais d'être un jour instruit par Egérie ; je résolus avec mon père de réaliser cet espoir. Forcés de nous séparer de toi, pour que tu consentisses à devenir le bienfaiteur de ton peuple, nous vînmes nous cacher dans ce bois, où j'étais bien sûre que tu ne tarderais pas à te rendre. Tous nos projets ont réussi. Je t'ai parlé comme Egérie, je t'ai donné des conseils qui m'étaient dictés par la profonde sagesse de mon père.

Tu as cru entendre la nymphe : cette erreur, utile à ta gloire, a été douce pour mon cœur. Je te voyais à travers ces branchages quand tu pensais converser avec Egérie ; plus heureuse que toi, j'étais à tes côtés quand tu pleurais ton Anaïs.

Numa l'écoute, hors de lui-même. Il voit bientôt paraître Zoroastre ; il se précipite dans son sein, il l'embrasse mille fois ; et, s'arrachant de ses bras, il court chercher Camille et Léo. Elle est ici ! leur crie-t-il de loin, elle est ici ! Viens, accours ; ton père, ta sœur t'attendent.

Léo ne peut croire ces paroles ; il se presse pourtant d'arriver. Zoroastre le reçoit dans ses bras, le serre contre sa poitrine : Mon fils, mon cher fils, nous sommes rejoints, nous le sommes jusqu'à la mort. Léo pleure pour toute réponse : l'aimable Camille embrasse Anaïs. La joie, l'amour, l'amitié, semblent ôter la raison au tendre père et aux quatre amans.

Enfin, quand les larmes les ont soulagés, Zoroastre les conduit à sa cabane. C'est ici, leur dit-il, que nous nous sommes cachés ; ici nous

finirons nos jours. Numa, je te donne Anaïs, mais le peuple romain ne connaîtra jamais vos nœuds; jamais Anaïs n'entrera dans Rome. Chaque jour, sous prétexte de venir consulter ta nymphe, tu viendras voir ton épouse; et la récompense de tes bonnes actions sera le plaisir de nous les raconter. Ainsi ma fille demeurera fidèle à sa religion; le mystère ajoutera de nouveaux charmes à la félicité de Numa; et Zoroastre, heureux de ce bonheur, coulera en paix, au milieu de vous, le peu de jours qu'Oromaze lui destine encore. Approuves-tu ce projet?

Numa ne lui répond qu'en tombant à ses pieds; Anaïs sourit en baissant les yeux; Camille et Léo applaudissent.

Dès le lendemain, l'hymen d'Anaïs et de Numa fut célébré dans cette chaumière, sans pompe, sans fête, sans autres témoins que Zoroastre, que Camille et Léo. L'heureux Numa vint tous les jours à la cabane. La vertueuse Anaïs et son père lui inspirèrent de plus en plus le désir, les moyens d'être le plus juste et le meilleur des rois.

Zoroastre parvint, au milieu d'eux, à la

vieillesse la plus reculée. Léo, général des Romains, se fixa dans Rome avec son épouse, et prit d'elle le surnom de Camillus : ce fut la tige de cette famille de héros dont le plus fameux délivra Rome des Gaulois. Numa, toujours brûlant pour Anaïs, toujours adoré de son épouse, régna quarante-cinq années. Pendant ce long espace de temps, jamais ennemi ne parut sur le territoire de Rome, jamais le temple de Janus ne fut ouvert ; et, dans les Etats de Numa, il n'y eut pas un seul homme malheureux par l'oppression ou par de mauvaises lois.

FIN.

NOTES

DU

SECOND VOLUME.

---

(1) Page 71.

Les anciens Perses, c'est à dire ceux qui n'avaient pas encore dégénéré de l'orthodoxie des Patriarches, n'admettaient qu'un principe éternel de toutes choses, unique, excellent en bonté, tout puissant, &c. Ils appelèrent ce principe du nom *d'Hormus* et *d'Hormizda Choda*, d'où les Grecs firent par corruption *Oromazdes*. Dans la suite ces mêmes Perses posèrent un principe créé du mal, auquel ils donnèrent le nom *d'Ahariman*, d'où les Grecs firent, à leur mode, *Arimanes*. Dans les anciens livres de cette nation le mot *Ahariman* est presque toujours renversé de cette façon *uɐɯᴉɹɐɥ∀* pour marquer combien cet être est détestable. (*Picart, Coutumes Religieuses, Tom.* 2, *p.* 6.)

(2) Page 88.

Zoroastre, philosophe de l'antiquité, fut, dit-on, roi des Bactriens; il s'acquit une grande réputation parmi les Perses, aux quels il donna des lois sur la religion. Quelques auteurs le font plus ancien qu' Abraham, et d'autres le reculent jusqu' à Darius qui succéda à Cambyse; d'autres enfin, distinguent plusieurs Zoroastres. Après avoir établi sa doctrine dans la Bactriane et dans la Médie, Zoroastre alla à Suze, sur la fin du règne de Darius, dont il fit un prosélite de sa religion. Il se retira ensuite dans une caverne, et y vécut long-temps en reclus. Les sectateurs de Zoroastre subsistent encore en Asie, et principalement en Perse, et dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le plus grand prophète que Dieu leur ait envoyé pour leur communiquer sa loi.

Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté en France par l'infatigable et savant *Mr. Anquetil*, a été traduit par lui dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le nom de *Zend-Avesta*, 2 vols. in-4to.

Le nom de *Gaure* ou Guèbre, que portent les sectateurs de Zoroastre, est odieux en Perse : il signifie en Arabe Infidèle, et on le donne à ceux de cette secte comme nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé *Gourabard*, ou la ville des Gaures, et ils y sont employés aux plus basses occupations. Les Gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale très rigide, d'un procédé franc et sincère, et très zélés pour leur rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier et n'adorent que Dieu seul. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant les symboles les plus frappans de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. (*Dictionnaire Historique, Lyon*, 1804.)

(3) Page 121.

Chacun des prêtres d'un Dieu conservait dans sa maison un trépied d'airain, semblable à celui qui servait de siège à la Pythonisse, dont Servius fait un tabouret à trois pieds, ou une table (*mensa*). Mais d'autres voient dans ce meuble un vase à trois pieds avec un couvercle, particulièrement appelé *cortina*, mot souvent employé pour le trépied tout entier ou pour l'oracle :

Ille autem: Neque te Phœbi CORTINA *fefellit,*
Dux Anchisiade ; nec me Deus æquore mersit.
(*Virg. Æn.* vi. 347)

Quand on lit que des trépieds ont été donnés en présent, il faut entendre des vases ou des coupes supportés par trois pieds.
(*Adam's Roman Antiquities.*)

(4) Page 142.

Rien de conséquence ne se faisait chez les Romains sans consulter les Augures. Les fonctions des Augures, qu'on appelait autrefois *Auspices* consistaient à prédire les évènemens futurs, principalement d'après le vol, le chant et l'appétit des oiseaux.

" Le vol du corbeau à droite, et celui de la corneille à gauche étaient d'un bon augure. Il était de même d'un chant clair et

net. Pour ce qui regarde le manger des poulets, celui qui était chargé de les nourrir, et qu'on appelait pour cette raison *Pullarius*, les faisait sortir de la cage où on les tenait enfermés, et il leur jetait de la nourriture. S'ils la saisissaient avidement, et qu'ils en laissassent tomber par terre l'augure était favorable, et cela s'appelait *tripudium solistimum*. Au contraire s'ils refusaient de manger l'augure était funeste. On sait l'histoire du Consul P. Claudius, qui, prêt de donner un combat naval dans la première guerre punique, et apprenant que les poulets ne voulaient point sortir de la cage, les fit jetter dans la mer, en disant, *Qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger*."

"La seconde manière de prendre les auspices consistait dans de certaines observations qu'on faisait en regardant le ciel. C'est ainsi que Romulus reconnut que Jupiter approuvait son élection à la royauté, ayant vu un éclair sortir du côté gauche, et aller vers la droite. *Tite-Live*. (*Lib*. 1, *cap*. 18) décrit fort au long cette cérémonie, qui fut observée de la même sorte, lorsque Numa fut appelé à la Royauté."

On consultait encore la volonté des Dieux par l'inspection des entrailles des victimes. Les ministres destinés à cette fonction s'appelaient *Aruspices*. (*Rollin Hist. Rom.*)

(5) Page 158.

On confiait aux Vestales la garde du feu immortel. Elles faisaient vœu de garder la chasteté pendant les trente ans qu'elles étaient attachées au service de la déesse Vesta. Elles n'y étaient pas admises au dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Pour consoler les Vestales du sacrifice qu'elles faisaient on leur accordait en différens temps, des distinctions d'honneur, et des privilèges très considérables. Elles avaient droit de tester du vivant de leur père. Il était défendu de leur faire prêter serment, on les croyait en Justice sur leur simple parole. Quand elles sortaient en public un Licteur portait devant elles des faisceaux. Si, en passant dans les rues, elles rencontraient quelque criminel qu'on menât au supplice, elles lui sauvaient la vie, pourvû qu'elles assurassent que c'était une rencontre purement fortuite.

Leurs fautes étaient punies avec la plus grande sévérité. Ces

fautes étaient de deux espèces: ou de négligence, pour avoir laissé éteindre le feu sacré, ou de dérèglement de mœurs.

Dans le premier cas, la Vestale coupable était punie du supplice des esclaves, c'est à dire du fouet; couverte seulement d'un voile, pour mettre la pudeur en sûreté, elle était frappée de verges par les mains du Grand Pontife. Le second crime, c'est à dire le violement du vœu de chasteté était puni de mort, et la Vestale criminelle était enterrée toute vive.

Il y a, dit Plutarque, auprès de la porte Colline, un petit caveau, où on laisse une ouverture pour y descendre, et où l'on met un petit lit, une lampe allumée, et une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour se nourrir, comme un pain, une cruche d'eau, une fiole d'huile, et un pot de lait, seulement pour ne pas offenser la religion en faisant mourir de faim une personne consacrée avec les cérémonies les plus augustes et les plus saintes. Scrupule bizarre! ils craignaient de faire mourir de faim celle qu'ils enterraient toute vive.

Quand la criminelle est arrivée au lieu du supplice, le Souverain Pontife, après avoir fait certaines prières secrètes, la met sur l'échelle par la quelle on descend dans le caveau. Après quoi il s'en retourne avec tous les autres prêtres; et cette malheureuse n'est pas plus tôt descendue, qu'on retire l'échelle et l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette, jusqu'à ce qu'elle soit comblée, et que le terrain soit uni sans qu'il reste aucune marque de tombeau, comme si la criminelle était jugée indigne de paraître, et parmi les vivans, et parmi les morts.

" On dit que Romulus institua la garde du feu sacré, et qu'il établit pour cet effet des Religieuses appelées *Vestales*. D'autres rapportent cette institution à Numa."

(*Plutarque par Dacier, Tom.* 1, *page* 144.)

FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, St. Martin's-lane, Charing-cross.